NOUVEAUX SECRETS

Expérimentez, pour conserver

LA BEAUTÉ DES DAMES,

Et pour guérir plusieurs sortes

DE MALADIES.

Tirez des Mémoires de M. le Chevalier Digby, Chancelier de la Reine d'Angleterre.

Avec son Discours touchant la guérison des Playes, par la Poudre de Sympathie.

TOME II.

Sixiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée d'un Volume.



A LA HAYE;

Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Poote.

M. DCC.



TABLE

Des Secrets & Remédes contenus dans le second Volume.

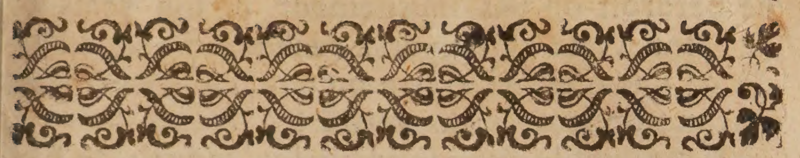
Fixa-

Pou

Pou

Pour

Fin de la Table du second Volume.



NOUVEAUX SECRETS POUR CONSERVER LA BEAUTE' DES DAMES,

Et pour guérir plusieurs sortes de Maladies.

DISCOURS

Fait en une célébre Assemblée, par le Chevalier Digby,

Touchant la guérison des Playes, par la Poudre de Sympathie.



E crois, MESSIEURS, que vous demeurerez tous d'acord avec moi, qu'il est nécessaire pour bien pénétrer & connoître un Sujet, de montrer en premier lieu, s'il est tel comme on le suppose ou qu'on se l'imagine : car

Discours sur la poudre de sympatie.

ne perdroit-on pas inutilement & son têms &
sa peine, de s'occuper à rechercher les caus
de ce qui n'est peut-être qu'une chimére, san
aucun fondement de vérité ?

CHEVAUX étant poursuivis par Loup leur vitesse.

Il me semble avoir lû en quelqu'endroit de Plu
tarque, qu'il propose cette Question : Pourquoi le
chevaux qui pendant qu'ils étoient poulains, on
été poursuivis par le loup, & se sont sauvez à forc
de bien courir, sont plus vîtes que les autres. ..
quoi il répond, qu'il se peut faire que l'épouvant
& la frayeur que le loup donne à une jeune bête
lui fait faire toutes sortes d'efforts pour se delivre
du danger qui la presse, & ainsi la peur lui de
noue les jointures, lui étend les nerfs, & lu
rend souples les ligamens & autres parties qu
servent à la course; de telle sorte qu'il s'en re
sent tout le reste de sa vie, & en devient bo
coureur. Ou peut être (dit-il) c'est que le
poulains qui sont naturellement vîtes se sauven
en fuyant : au lieu que les autres qui ne le son
pas tant, sont attrapez par le loup & deviennen
sa proye. Et ainsi, ce n'est pas que pour avoi
échappé du loup ils en soient plus vîtes : ma
c'est que leur vitesse naturelle les a sauvez d
loup. Il en donne encore d'autres raisons : &
à la fin il conclud, que peut-être aussi la cho
se n'est pas véritable. Je ne trouve pas à redi
re, Messieurs, à ce procédé en des propos d
table, où le principal dessein de la conversatio
est, de se divertir doucement & agréablement
sans y mêler la sévérité des raisonnemens forts
qui tiennent les esprits bandez & attentifs
Mais en une Assemblée si célébre que celle-ci
où il y a des personnes si judicieuses & si profon
dement sçavantes; & qui en cette rencontre at
tendent de moi que je les paye de raisons soli
des

des : Je ſerois bien marri, qu'aprés avoir fait mes derniers éforts pour éclaircir comment la Poudre qu'on appelle communement de Sympathie, guérit naturellement & ſans magie les playes, ſans qu'on y touche, & même ſans qu'on voye le bleſſé ; l'on revoquât en doute, ſi telle guériſon ſe fait effectivement ou non.

En matiére de fait, la détermination de l'éxiſtence & de la vérité dépend du raport que nos ſens nous en font. Celle-ci eſt de cette nature : car ceux qui en ont vû l'éfet & l'expérience, & ont été ſoigneux d'en éxaminer toutes les circonſtances requiſes, & ſe ſont ſatisfaits aprés avoir reconnu qu'il n'y a point de ſupercherie, ne doutent point que la choſe ne ſoit véritable. Mais ceux qui n'ont point vû de ſemblable expérience, s'en doivent raporter au recit & à l'autorité de ceux qui aſſurent les avoir vûës. J'en pourrois produire pluſieurs dont je ſuis témoin oculaire, & même, *quorum pars magna fui*. Mais comme un éxemple certain & avéré en l'affirmatif, eſt convaincant pour déterminer la poſſibilité & la vérité de quelque matiére dont on doute, je me contenterai, pour ne vous pas ennuyer preſentement, de vous en rapporter un ſeulement ſur ce ſujet ; mais ce ſera l'un des plus illuſtres, des plus éclatans, & des plus averez, qui ait jamais été, ou qui puiſſe être ; non ſeulement par les circonſtances remarquables qui s'y trouvent ; mais auſſi par le mérite de la perſonne qui en a été le Témoin oculaire. Car la guériſon d'une facheuſe bleſſure a été faite par cette Poudre de Sympathie en la perſonne d'un homme qui étoit illuſtre, tant pour ſes belles lettres que pour ſon emploi. Toutes les cir-

constances ont été éxaminées & épluchées à
fond, par un des plus grands & des plus sça-
vans Rois de son tems, le Roi Jaques d'An-
gleterre, qui avoit un talent particulier & une
industrie merveilleuse à discuter les choses na-
turelles, & à pénétrer dans leur fond : Par
son fils le défunt Roi Charles : Par le défunt
Duc de Bukingan, leur premier Ministre :
Enfin le tout a été enregistré dans les Memoires
du grand Chancelier Bacon, pour être ajoûté
en forme d'Apendix à son Histoire naturelle.
Et je crois, Messieurs, que quand vous aurez
entendu cette Histoire, vous ne m'accuserez pas
de vanité, pour être l'introducteur de cette nou-
velle maniére de guérir les playes. Voici donc
comment l'affaire se passa.

HISTOIRE de la Blessure de M. HOWELL.

Monsieur Jaques Howell, Secrétaire du Duc de Bukingan (assez connu en France par ses écrits, & particulierement par sa Dendrologie traduite en François par Mr. Baudouin, ce me semble) survint un jour comme deux de ses meilleurs amis se battoient en duel. Il se mit aussitôt en devoir de les separer : Il se jetta entr'eux deux, & de sa main gauche saisit la garde de l'epée de l'un des combattans, pendant que de sa droite il empoigne la lame de l'autre. Eux transportez de furie chacun contre son ennemi, firent des efforts pour se débarasser de leur ami commun qui les empêchoit de se battre : Et l'un tirant brusquement son épée qui ne pouvoit pas être retenuë par la lame, coupa jusques à l'os tous les nerfs, muscles & tendons du dedans de la main de Monsieur Howell ; & à même tems l'autre dégage sa garde, & porta un coup d'estramaçon à la tête de son adversaire, qui fut fondre sur celle de

so

son ami, lequel pour parer le coup, hausse la main déja blessée, qui par ce moyen fut coupée, autant par le dehors, comme elle étoit au dedans. C'étoit un terrible sort pour lui de voir cruellement répandre son sang par les armes de ses meilleurs amis, qui en leur sens rassis auroient hazardé tout le leur pour garantir celui de leur ami. Au moins cette effusion de sang involontaire, détourna celle qu'ils s'efforçoient de faire l'un contre l'autre : Car voyant le visage du Monsieur Howell tout couvert de sang tombé de sa main élevée, ils accourent à lui pour l'assister, & aprés avoir visité ses blessures, ils les bandent de l'une de ses jarretiers pour tenir closes les veines qui étoient toutes coupées & saignoient abondamment. Ils le ramenent chez lui, cherchant un Chirurgien, & le premier venu servit pour lui mettre l'appareil. Pour le second, quand ce vint à ouvrir la playe le lendemain, le Chirurgien du Roi fut envoyé par Sa Majesté qui affectionnoit beaucoup le Sieur Howell. J'étois logé tout proche de lui. Et un matin comme je m'habillois, quatre ou cinq jours aprés cet accident, il vint en ma chambre pour me prier de lui donner quelque reméde pour le soulager; d'autant, dit-il, qu'il avoit appris, que j'en avois de trés-bons pour de semblables occasions; & que sa blessure étoit en si mauvais état, que les Chirurgiens appréhendoient que la gangrene ne s'y mît : ce qu'arrivant, il lui faudroit couper la main. En éfet son visage témoignoit la douleur qu'il enduroit; laquelle il disoit être insupportable avec une inflammation extréme. Je lui répondis, que je le servirois volontiers: mais que quand il sçauroit de quelle façon je pensois les blessez, sans

PENSER les Blessez sans les voir ny les toucher.

sans avoir besoin de les toucher ou de les voir ; peut-être il ne le voudroit plus, parce qu'il croiroit cette maniére de guerir, ou superstitieuse ; ou inefficace. Pour la derniére (dit-il) les grandes merveilles que plusieurs personnes m'ont raconté de vôtre medicament, ne me laissent point douter de son efficace : Et pour la premiére, tout ce que j'ai à dire est compris en ce proverbe Espagnol, *haga se el milagro, y hagalo Mahoma.* Je lui demandai donc quelque piece d'étoffe ou de linge sur laquelle il y avoit du sang de ses playes. Il envoya incontinent querir la jarretiere qui lui avoit servi de premier bandage : Et cependant, je demandai un bassin d'eau, comme si je me voulois laver les mains, & pris une poignée de poudre de vitriol que je tenois en un cabinet sur ma table, & l'y fis promptement dissoudre. Aussitôt que la jarretiere me fut apportée, je la mis dans le bassin, remarquant bien ce que faisoit cependant Monsieur Howell : Il parloit à un Gentilhomme en un coin de ma chambre, sans prendre garde à ce que je faisois ; & tout à l'heure il tressaillit, & fit une action comme s'il sentoit en lui quelque grande émotion : Je lui demandai ce qu'il sentoit. Je ne sçai (dit il) ce que j'ai, mais je sçai bien que je ne sens plus de douleur : Il me semble qu'une fraîcheur agréable comme si c'étoit une serviette mouillée & froide, s'épand sur ma main, ce qui m'a ôté tout l'inflammation que je sentois. Puis donc, lui repliquai-je, que vous sentez déja un si bon effet de mon médicament, je vous conseille d'ôter tous vos emplâtres, tenez seulement la playe nette & en un état moderé & temperé de chaud & de froid. Ceci fut aussi-tôt rapporté à Monsieur de Bukingan, & peu aprés au Roi

q

Bassin plain d'Eau -

Effet que le Blessé ressent Surprenante-ment sympathique.

qui furent tous deux fort curieux de ſçavoir la ſuite de l'affaire : De ſorte, qu'aprés dîner j'ôtai la jarretiere hors de l'eau & là mis ſecher à un grand feu. A peine étoit-elle bien ſeche (& pour cet effet, il falloit qu'elle eût été premiérement bien échauffée) que voila le Laquais de Monſieur Howell qui me vint dire, que ſon Maître ſentoit depuis fort peu de tems autant de douleur que jamais, & encore plus grande, avec une chaleur ſi extréme, comme ſi ſa main eût été parmi les charbons ardens. Je lui répondis, que quoi que cela lui fût arrivé à preſent, il ne laiſſeroit pas de ſe bien porter dans fort peu de tems; que je ſçavois la cauſe de ce nouvel accident, & que j'y donnerois ordre, & que ſon Maître ſeroit delivré de ſa douleur & inflammation, avant qu'il pût être de retour chez lui pour l'en aſſurer. Mais qu'en cas que cela ne fût pas, qu'il revint m'en avertir, ſinon, qu'il n'avoit que faire de retourner. Avec cela il s'en va ; & à l'inſtant je remets la jarretiere dans l'eau : ſur quoi, encore qu'il n'y eût que deux pas chez ſon Maître, il le trouva tout à fait ſans douleur ; & même avant qu'il y arrivât, elle étoit entiérement ceſſée. Pour faire court, il n'eût plus de douleur, & dans cinq ou ſix jours ſa playe fût cicatrizée & entiérement guérie. Le Roi Jaques ſe faiſoit ponctuellement informer de tout ce qui ſe paſſoit en cette cure : Et aprés qu'elle fût achevée & parfaite, il voulut ſçavoir de moi comme elle s'étoit faite, m'ayant premiérement raillé (ce qu'il faiſoit toûjours de trés-bonne grace) de Magicien & de Sorcier. Je lui répondis, que je ſerois toûjours prêt à faire tout ce que Sa Majeſté m'ordonneroit : Mais que je la

AUTRES simptomes.

CETTE PLAIE cicatrisée en cinq ou six jours.

ſupplioís trés-humblement de me permettr
avant que de paſſer outre , de lui dire ce qu
l'Auteur de qui j'avois appris le ſecret , di
au grand Duc de Toſcane en pareille occa
ſion. C'étoit un Religieux Carme nouvelle
ment venu des Indes & de la Perſe à Floren
ce , & même il avoit été en la Chine , qu
ayant fait de merveilleuſes cures avec ſa pou
dre, depuis ſon arrivée en Toſcane, le Duc lu
témoigna qu'il ſeroit bien aiſe de l'apprendre d
lui. C'étoit le Pére du Grand Duc qui régn
aujourd'hui. Le Religieux lui répondit , qu
c'étoit un ſecret qu'il avoit appris en Orient :
& qu'il croyoit qu'il n'y avoit que lui qui le ſçû
en Europe , & qu'il méritoit qu'il ne fût pa
divulgué. Ce qui ne ſe pouroit pas faire ,
ſon Alteſſe ſe mêloit de l'éxercer , d'autant qu'i
ne le feroit point par ſes mains : & que s'il em
ployoit ſon Chirurgien ou autre Valet, il y au
roit en peu de tems bien d'autres perſonnes qu
le ſçauroient auſſi - bien que lui. Sur quoi ſon
Alteſſe ne le voulut plus preſſer là-deſſus. Ma
quelques mois aprés , j'eus le moyen de faire u
trés-important plaiſir à ce Religieux ; ce qui f
cauſe qu'il ne me voulut pas refuſer ſon ſecret
& la même année il s'en retourna en Perſe. D'
ſorte que je crois être maintenant le ſeul e
toute l'Europe qui ſçache ce ſecret. Le Ro
me repliqua, que je n'apprehendaſſe point qu'
le divulguât , car il ne ſe fieroit à perſonne e
faiſant experience de cette cure ; mais la fero
toûjours de ſa main propre , & que je lui don
nerois de ma poudre. Ce que je fis , & l'in
truiſis de toutes les circonſtances , & Sa Ma
jeſté en fit pluſieurs épreuves ; dans toutes leſquel
les elle eût une ſinguliere ſatisfaction. Cepen
dant

ce Secret provient d'un Religieux Carme qui avoit voyagé à la chine.

dant, Monſieur de Mayence ſon premier Médecin, veilloit pour découvrir ce qu'il pouvoit de ce ſecret; & à la fin il parvint à ſçavoir que le Roi ſe ſervoit de Vitriol. Alors il m'aborde, & me dit qu'il n'avoit oſé me demander mon ſecret, parce qu'il avoit ſçû que j'avois fait difficulté de le dire au Roi. Mais à cette heure qu'il avoit appris de quelle matiere il ſe falloit ſervir; il eſperoit que je lui communiquerois toutes les circonſtances de ce qu'il falloit faire. Je lui répondis, que non ſeulement à cette heure, mais que s'il me l'eût dedemandé dés le commencement, je lui aurois franchement tout dit. Car entre ſes mains il n'y avoit point de danger qu'un tel ſecret ſe proſtituât. Et enſuite je lui dis le tout. Peu aprés il s'en alla en France pour voir une belle terre qu'il avoit nouvellement achetée proche de Genéve, qui eſt la Baronie d'Aubonne. En ce voyage il alla voir Monſieur le Duc de Mayenne, qui depuis long-tems avoit été ſon grand ami & Protecteur; & lui enſeigna ce ſecret. Le Duc en fit pluſieurs experiences, qui en toutes autres mains, que celles d'un Prince ſi pieux & ſi religieux, auroient paſſé pour des effets de Magie & d'enchantement. Aprés la mort du Duc (qui fut tué au ſiége de Montauban) ſon Chirurgien qui le ſervoit à faire cette cure, vendit ce ſecret à pluſieurs perſonnes de condition, qui lui en donnerent des ſommes conſiderables; de ſorte qu'en peu de tems il devint riche par ce moyen. La choſe étant ainſi tombée en pluſieurs mains, ne demeura pas long-tems en termes de ſecret; mais peu à peu elle s'eſt tellement divulguée, qu'à peine y a-t-il aujourd'hui un Barbier de Village qui ne la ſçache.

Voila

Voila donc, Messieurs, la Genealogie de la Poudre de Sympathie en nos quartiers, & une histoire notable d'une cure faite par cette Poudre. Il est tems desormais de venir à la discussion, qui est de sçavoir comment cela se fait. Il faut avouer, que c'est une chose merveilleuse, que la playe d'une personne blessée puisse être guérie, ou son inflammation & douleur augmentée par l'application d'un reméde appliqué à un morceau de linge, ou à une épée même en grande distance. Et il ne faut pas douter que si aprés une longue & profonde speculation de toute l'œconomie & enchaînement des causes naturelles qui peuvent être jugées capables de produire un tel effet, on tombe à la fin sur les veritables, il faut qu'elles ayent des ressorts & des moyens d'agir bien subtils & bien déliez : jusques à cette heure, elles ont été envelopées de tenebres, & jugées tellement inaccessibles, que ceux qui se sont mêlez d'en parler ou d'en écrire (au moins ceux que j'ai vû) se sont contentez d'en dire quelques particularitez ingenieuses sans traiter la matiere bien à fonds, & plûtôt pour montrer la vivacité de leur esprit & la force de leur éloquence, que pour satisfaire à leurs Lecteurs ou Auditeurs, en leur enseignant comment la chose se fait. Ils veulent que nous prenions pour argent comptant, des termes que nous n'entendons point, & ne sçavons pas ce qu'ils signifient. Ils nous payent de convenances, de ressemblances, de Sympathie, de vertus magnetiques, & de semblables paroles, sans nous expliquer ce que ces termes veulent dire. Ils croyent avoir bien réüssi s'ils persuadent foiblement à quelqu'un, que la chose se peut faire par une voye naturelle, & sans

avoir recours à l'intervention des demons ou des esprits : & ils ne pretendent en aucune sorte avoir trouvé des raisons convaincantes pour démontrer comment cela se fait. Si je n'esperois, Messieurs, de pouvoir gagner autre chose sur vos esprits ; je veux dire, que si je ne croyois vous pouvoir persuader, que par des paroles, je ne l'aurois pas entrepris. Je sçais trop bien, *Quid ferre recusent, quid valeant humeri.* Un tel dessein demande beaucoup de feu, de la vivacité, & de la délicatesse dans le langage & dans les expressions, pour insinuer comme par surprise, ce qu'on ne sçauroit emporter de pied ferme, & par des raisons froides, quoi que solides. Un discours de cette nature, ne se doit pas attendre d'un étranger, qui se trouve obligé de dire ses sentimens en une langue, en laquelle il a peine d'exprimer ses conceptions ordinaires. Néanmoins, Messieurs; ses considerations ne m'empêcheront pas de me charger d'une entreprise qui pourra sembler à quelques-uns bien plus difficile que celle que je viens de dire ; à sçavoir, de bien prouver que cette guérison qu'on appelle de Sympathie, se peut faire naturellement ; & de vous montrer à l'œil, & faire toucher au doigt, comme elle se fait. Vous sçavez, Messieurs, que les persuasions se font par des argumens ingenieux, qui étant exprimez de bonne grace, chatouillent plûtôt l'imagination, qu'ils ne satisfont l'entendement. Mais les demonstrations sont bâties sur des principes certains & prouvez ; & quoi qu'elles soient grossierement énoncées, néanmoins elles convainquent, & les conclusions en sont tirées avec necessité. Elles agissent comme une vis attachée contre une porte pour l'abattre, ou sur une la-

me de metal pour y imprimer la marque de la monnoye : à chaque tour qu'elle fait, elle ne s'approche que peu, & quasi insensiblement ; & ne fait guéres de bruit, il ne faut pas non plus une si grande force pour la tourner : mais son éfort, quoi que lent, est si invisible, qu'à la fin elle abat la porte, & fait une impression profonde dans la plaque d'or ou d'argent : Au lieu que des coups de marteau ou de barres (ausquels se peuvent comparer les discours ingenieux des beaux esprits) demandent des bras de Geans, font beaucoup de bruit & au bout du conte, produisent peu d'effet. Pour entrer donc en matiére : je poserai premiérement (selon la métode des demonstrations geometriques) six ou sept principes pour fondement sur lesquels je bâtirai mon édifice. Mais aussi, je les établirai si bien & si fermement, qu'on ne fera pas difficulté de me les accorder. Ces principes seront comme les roues de la machine d'Archimede, par le moyen de laquelle un enfant étoit capable d'attirer sur la terre la grosse caraque du Roi Hieron, que cent paires de bœufs avec toutes les cordes & cables de son arcenal, ne pouvoient pas faire seulement remuer. Et par le moyen de ces principes, j'espere de conduire ma conclusion à bon port.

PREMIER Principe. Le premier principe donc sera, que l'orbe ou sphére de l'air est rempli de lumiére. S'il étoit besoin de prouver en cet endroit que la lumiére est une substance materielle & corporelle, & non une qualité imaginaire & incompréhensible (comme plusieurs de l'école le prétendent) je le ferois avec assez d'évidence. Je l'ai fait suffisamment en quelqu'autre traité qui a été publié depuis quelques années. Et ce n'est pas une nou-

velle

velle opinion: Car plusieurs Philosophes des plus estimez parmi les anciens l'ont avancée; & même le grand Saint Augustin en sa troisiéme Epître à Volusien témoigne qu'il est de ce sentiment. Mais pour nôtre affaire presente, que la lumiére soit l'une, ou l'autre, c'est assez d'expliquer son cours, & les voyages qu'elle fait, dont nos sens nous rendent témoignage. Il est évident, que sortant continuellement de sa source qui est le Soleil, & s'élançant avec une merveilleuse vîtesse de tous côtez par lignes droites; là, où elle rencontre quelques obstacles en son chemin par l'opposition de quelques corps durs & opaques, elle se refléchit, elle saute de là, *ad angulos æquales*, & reprend un autre cours par une autre ligne droite, jusques à ce qu'elle ait bricollé vers un autre côté par le choc d'un autre corps solide; & ainsi elle continuë à faire des nouveaux bonds çà & là, tant qu'enfin étant chassée de tous côtez par les corps qui s'opposent à son passage, elle se lasse & s'éteint. Tout de même donc que nous voyons une balle en un jeu de paulme, qui étant poussée par un puissant bras contre une des murailles, saute de là à l'opposite, tant que souvent elle fait le circuit de tout le jeu de paulme, & acheve son mouvement proche du lieu où elle l'avoit commencé. Nos yeux mêmes sont témoins de ce progrés de la lumiére, quand par refléxion elle illumine quelqu'endroit obscur où elle ne peut pas parvenir directement: ou quand sortant immédiatement du Soleil & frapant sur la Lune ou sur quelqu'autre des planetes, les rayons qui n'y peuvent pas entrer réjallissent jusques à nôtre terre (car sans cela nous ne les pourrions pas voir) & là elle est refléchie, rompuë & brisée par autant de corps

DE LA LUMIERE

comme

comme elle en rencontre en ses refléxions diverses.

SECOND principe.

Le second principe sera, que la lumiére frappant ainsi sur quelque corps, les rayons qui n'entrent pas bien avant mais qui rebondissent di la superficie de ce corps, en détachent & emportent avec soi quelques petites particules ou atomes, tout de même que la balle dont nous venons de parler, emporteroit avec elle quelque humidité des murailles contre lesquelles elle bricolleroit, si le plâtre qui les enduit, étoit encore humide ; & comme elle emporte en effet quelque teinture du noir dont ces murailles sont colées. La raison de ceci est, que la lumiére ce feu si subtil & rarifié ; venant avec une si merveilleuse vitesse (car ses darts sont dans nos yeux, quasi aussi-tôt que sa tête est élevée dessus nôtre horison ; faisant ainsi tant de milliers de lieuës en une espace imperceptible de tems) & battant à plomb sur le corps qui lui est opposé, elle ne peut pas manquer d'y faire quelques petites incisions, proportionnées à sa rareté & subtilité : Et ces petits atomes decoupez & détachez de leur trône, étant composez des quatre Elemens (comme tous les corps du monde sont) le chaud de la lumiére s'attache & s'incorpore avec les parties humides, visqueuses & gluantes desdits atomes, & elle les emporte bien loin avec soi. L'expérience nous montre cette verité, aussi-bièn que la raison. Quand on met quelque linge ou drap humide à secher devant le feu les rayons ignez frappant là dessus, ceux qui ne trouvent point d'entrée, mais refléchissent hors de là, emportent avec eux des corpuscules humides, qui forment une espece de brouillas entre le linge & le feu : De même, le Soleil

lumina

luminant à ſon lever la terre, qui eſt humectée par la pluye ou par la roſée de la nuit, ſes rayons élevent un brouillard qui monte peu à peu juſques aux ſommets des collines ; & ce brouillard ſe rarifie à meſure que le Soleil a plus de force de le tirer en haut : juſques à ce qu'à la fin nous le perdons de vûë, & il devient partie de l'air, qui, à cauſe de ſa tenuité, nous eſt inviſible. Ces atomes donc, ſont comme des Cavaliers montez ſur des courſiers aîlez qui vont bien loin, juſques à ce que le Soleil ſe couchant, retire leurs Pegaſes, & les laiſſe tous ſans monture, & alors ils ſe precipitent en foule vers la terre d'où ils étoient attirez : la plus grande part & les plus peſans tombent à la premiére retraite du Soleil, & c'eſt ce qu'on appelle le ſerein, lequel quoi qu'il ſoit trop ſubtil pour être vû, on ne laiſſe pas pourtant de ſentir, comme une infinité de petits marteaux qui frapent nos têtes & nos corps, principalement de ceux qui ſont avancez en l'âge : car les jeunes, à cauſe du bouillonnement de leur ſang & de la chaleur de leur complexion, pouſſent hors d'eux une abondance d'eſprits ; leſquels étant plus forts que ceux qui tombent du ſerein, les repouſſent & les empêchent d'agir ſur les corps d'où ces eſprits ſortent ; comme ils font ſur ceux qui étant refroidis par l'âge, n'en ſont pas guarantis par une ſi forte émanation d'eſprits qui ſortent d'eux. Le vent qui ſouffle & qui eſt porté de tous côtez, n'eſt autre choſe qu'un grand fleuve de ſemblables atomes attirez de quelques corps ſolides qui ſont ſur la terre ; & puis ſont ballotez çà & là, ſelon qu'ils rencontrent des cauſes pour cet effet. Il me ſouvient d'avoir une fois vû oculairement comment le vent s'engendre : Je paſſois

SEREIN ce que c'est

VENT ce que c'est

passois le mont Cenis pour aller en Italie, au commencement de l'Eté; & j'étois déja à la moitié de la montagne quand le Soleil se levoit beau & lumineux. Mais avant, que de voir son corps, que les montagnes me déroboient encore, je remarquai ses rayons qui doroient le sommet du mont Viso, qui est une piramide de rochers, bien plus haute que le mont Cenis, & que toutes les montagnes qui l'environnent. Plusieurs mêmes sont d'opinion que c'est une des plus hautes montagnes du monde, aprés le Pic de Tenerisse dans les Isles Canaries, & elle est toûjours couverte de neige. Je remarquai donc qu'à l'endroit qui étoit éclairé des rayons du Soleil, il se formoit un brouillard, qui au commencement ne paroissoit pas de plus grande étendue qu'une grosse poule: mais qui peu à peu s'augmenta tant qu'à la fin tout le sommet non seulement de cette montagne, mais aussi de celles qui sont autour, fut couvert d'une nuée. J'étois déja arrivé au plus haut du mont Cenis, & me trouvant en la ligne droite qui passoit du Soleil au mont Viso, je m'arrêtai pour le regarder, pendant que mes gens achevoient de monter: car ayant plus d'hommes à porter ma chaise qu'aucun d'eux, j'avois fait plus de diligence qu'eux. Je n'y fus pas long-tems que le brouillard sembla s'abaisser doucement vers le lieu où j'étois; & je commençai à sentir comme une petite fraîcheur qui me donnoit sur le visage lors que je le tenois tourné de ce côté-là. Quand toute ma troupe fut assemblée autour de moi, nous allâmes descendre de l'autre côté du mont Cenis vers Suze, & à mesure que nous descendions, nous sentions trés-perceptiblement que le vent se roidissoit à nôtre dos; car le chemin
nous

nous obligeoit d'aller vers le côté où le Soleil étoit. Nous rencontrâmes des Passagers qui montoient par où nous descendions ; ils nous dirent que plus bas le vent étoit trés-impetueux & qu'il les avoit fort incommodez, leur soufflant au visage & dans les yeux : mais qu'à mesure qu'ils montoient, ils le trouvoient moins facheux. Et de nôtre côté, quand nous arrivâmes au lieu, où ils nous avoient dit que le vent étoit si violent, nous trouvâmes comme une espece de tourmente : & il s'augmentoit toûjours en descendant, jusques à ce que le Soleil s'étant avancé, ne l'attiroit plus par cette ligne là, mais causoit le vent en un autre quartier. Les gens du païs m'assurerent, que cela arrivoit toûjours ainsi, quand quelque accident extraordinaire & violent ne détournoit point son cours accoûtumé, qui est qu'à une certaine heure du jour le vent se leve à un certain rumb ; & quand le Soleil est parvenu à un autre point un autre vent se léve ; & ainsi de main en main il change de rumb jusques au Soleil couchant, qui apporte toûjours le calme ; si le tems est beau ; & que le vent vienne de l'endroit du mont Viso, opposé au Soleil. Et ils nous dirent aussi, que le vent journalier est toûjours plus fort vers le bas de la montagne, que vers le haut, dont la raison est évidente : c'est que le mouvement naturel de tout corps (de même que celui des choses pesantes) s'augmente toûjours en vitesse, à mesure qu'il avance vers son centre, & ce en nombre impair (comme Gallien l'a ingenieusement démontré ; je l'ai aussi fait en quelqu'autre traité) c'est à dire, si dans le premier moment il s'avance d'une aulne, dans le second il s'avancera de trois aulnes, dans

le troisiéme de cinq, dans le quatriéme de sept
& ainsi toûjours il continuë à s'augmenter
la même sorte : ce qui provient de la densité
de la figure du corps descendant, agissant sur
cessibilité du medium. Et ces corpuscules q
causent le vent du mont Vilo, sont denses
terrestres : car la neige étant composée de parti
aquatiques & de parties terrestres unies ensem
ble par le froid, lors que la chaleur des rayon
du Soleil les desunit & les sépare, les visqueus
s'envolent avec eux, pendant que les terrestr
(trop pesantes pour monter bien haut) tom
bent incontinent en bas. Ceci me fait souv
nir d'une chose assez remarquable, qui m'arri
pendant que j'étois avec ma flote dans le po
de Scanderonne ou Alexandrette, à l'extrémi
de la mer Méditerranée. L'on descend là pou
aller à Alep & à Babylonne, j'avois déja fait
que je m'étois proposé de faire en ces mers
j'étois venu à bout de mon dessein avec
heureux succés, & il m'importoit de revenir
Angleterre le plûtôt qu'il me seroit possible ;
d'autant plus, que tous mes navires avoient é
endommagez dans un combat que j'avois eu d
puis peu de jours en ce Port, contre une Pu
sance formidable ; qui bien que la victoire m
fut enfin demeurée, ne laissa pourtant pas da
une si furieuse dispute, de mettre ma flote
grand desordre, & de remplir mes vaissea
d'hommes blessez. Pour prendre avis sur la ro
te la plus expediente, pour me retirer au plûtôt
un lieu où je pusse me remettre en état de défen
& être en sûreté, je fis assembler tous les Capitain
les Pilotes & les Mariniers expérimentez de m
flote : & leur ayant proposé mon dessein, tous un
nimement furent d'avis, que le plus sûr étoit
descend

descendre vers le Midi, & de côtoyer toute la Syrie, la Judée, l'Egypte & l'Afrique, & par ce moyen nous rendre à l'embouchure du détroit de Gibraltar : & qu'allant ainsi proche des côtes nous aurions reglement toutes les nuits un petit vent de terre (qu'ils appelloient brise) lequel nous feroit faire en peu de tems nôtre voyage ; & que nous ne serions pas en si grand danger de rencontrer la flotte de France ni celle d'Espagne : car l'Angleterre étoit alors en guerre contre ces deux Couronnes, & nous avions avis que leur flottes nous attendoient bien équipées sur les côtes pour se vanger de ce que nous avions fait au préjudice des deux Nations, pendant seize mois que nous avions été les maîtres dans ces mers. Ce que nous avions raison sur tout d'éviter, disoient-ils, puis que nous devions être desormais plûtôt en état d'employer ce qui nous restoit de forces à chercher en diligence quelque bon port, où nous pussions en sûreté reparer nos dommages, que de nous exposer à de nouveaux combats ; car on pouvoit bien dire qu'effectivement nous n'en avoins pas besoin. Mon opinion étoit toute contraire à la leur. Je croyois que nôtre plus court seroit de tirer vers le Septentrion & de cingler le long de la côte de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lydie, de la Natolie ou l'Asie Mineure, traverser l'embouchеure de l'Archipel, laisser la mer Adriatique à droite, passer par la Sicile, l'Italie, la Sardaigne, la Corse, le Golfe de Lion, & côtoyer toute l'Espagne : leur remontrant, que ce nous seroit une grande honte de nous détourner de nôtre route, pour éviter la rencontre de nos ennemis ; puis que nous n'étions venus en ces mers, que pour

les chercher par tout où ils seroient : & que la protection dont Dieu par sa bonté avoit beni nos Armes dans tant de combats en allant, nous donnoit lieu d'esperer avec joye une aussi bonne issuë de ceux qui nous pourroient arriver à nôtre retour Qu'il n'y avoit point de doute que la route que je leur proposois, considerée simplement en soi, ne fût sans comparaison la meilleure & la plus courte pour sortir de la mer Mediterranée & gagner l'Ocean ; d'autant (leur disois-je) qu'encore que nous ayons des brises de la terre pendant que nous serons sur les côtes de Syrie & d'Egypte, nous n'en aurons point du tout pendant que nous serons sur la côte de Lybie, où sont ces affreux sables qu'on appelle les Syrtes, qui sont d'une trés-grande étenduë : cette côte là n'ayant aucune humidité, car il n'y croît ni arbres, ni herbages ; & il n'y a que des sables mouvans, qui couvrirent & enterrerent autrefois tout à coup la puissante Armée du grand Roi Cambises. Or où il n'y a point d'humidité, le Soleil ne peut rien attirer pour en former le vent. De sorte que nous ne trouverons jamais là (principalement en Eté) d'autre vent que le regulier qui a son cours de l'Occident à l'Orient, selon le cours du Soleil (le pére des vents) si ce n'est quand il en vient d'extraordinaire, ou des terres d'Italie, qui sont vers le Nord, ou du fonds de l'Ethiopie où sont les montagnes de la Lune, & la source & les cataractes du Nil. Mais si alors nous étions proches des Syrtes, le vent d'Italie nous feroit infailliblement faire naufrage. Je raisonnois ainsi selon les causes naturelles, pendant que ceux de mon Conseil de guerre se tenoient fermes sur leur experience. Ce qui

qui fut cause que je ne voulus rien faire contre le sentiment unanime de tous, car encore que la disposition & la resolution de toutes choses dépendissent absolument de moi, il me sembloit néanmoins qu'on me pourroit avec justice accuser de temérité, si je voulois préferer mon avis particulier à celui de tous les autres. De sorte que nous prîmes cette route là, & allâmes heureusement jusques aux Syrtes de Libye. Mais en cet endroit, nos brises nous manquerent, & durant trente-sept jours nous n'eûmes pour tout vent que quelques Zephirs qui venoient de l'Occident, où nous devions aller. Nous fûmes contraints de nous tenir à l'Ancre tout ce tems-là, avec beaucoup d'aprehension qu'il ne nous vint quelque bourasque du côté du Nord. Car cela arrivant, nous étions perdus; d'autant que nos Ancres n'auroient pû tenir ferme dans ces sables mouvans, & ainsi nous aurions été infailliblement jettez sur cette côte & y aurions fait naufrage. Mais Dieu qui a voulu que j'eusse l'honneur de vous entretenir aujourd'hui, me délivra de ce peril. Et au bout de trente-sept jours nous remarquâmes par le cours des nuées dans l'air qu'elles venoient du Sud-Est, assez lentement, mais d'heure en heure, elles se hâtoient & se pressoient de plus en plus; de sorte qu'au bout de deux jours le vent qui s'étoit formé bien loin de là dans l'Ethiopie, arriva comme une grande tempête au lieu où nous étions, & nous mena bien-tôt au lieu où nous devions aller: car s'il n'avoit pas eû cette impetuosité & cette force, il se seroit dissipé & perdu, avant que d'arriver au bout d'un si long trajet. De ce discours nous pouvons conclure, que par tout où il y a du vent,

vent, il y a aussi des petits corpuscules, ou atomes qui ont été attirez des corps qui sont aux lieux d'où vient ce vent par la force du Soleil & de la lumiére : & que ce vent n'est en effet autre chose que de tels atomes agitez & poussez quelque part avec impetuosité. Et ainsi les vents se ressentent toûjours des lieux d'où ils viennent ; comme s'ils viennent du Midi, ils sont froids, si de la terre seule, secs ; si de la mer, humides ; si des lieux qui produisent des substances odoriferantes, ils sont odoriferans, sains & agreables ; comme l'on dit de ceux qui viennent de l'Arabie heureuse qui produit les épiceries, les parfums & les gommes aromatiques ; ou comme celui qui vient de Fontenai & de Vaugirard à Paris en la saison des Roses, qui est tout parfumé ; au contraire ceux qui viennent des endroits puans comme des lieux sulphureux de Pozzuolo, sentent mauvais, & ceux qui viennent des lieux infectez, portent la contagion avec eux.

Mon troisiéme principe sera, que l'air est plein par tout de ces corpuscules ou atomes : ou plûtôt ce que nous appellons nôtre air, n'est autre chose qu'un mêlange & une confusion de semblables atomes, où les parties Aëriennes dominent. Il est notoire, qu'il ne se trouve point actuellement dans la nature aucun Element pur & sans mêlange des autres : car le feu externe, & la lumiére agissant d'un côté, & le feu interne de chaque corps poussant aussi de son côté, font ce merveilleux mêlange de toutes choses en toutes choses. Dans cette grande étenduë où nous plaçons l'air, il y a un espace suffisant & une liberté assez grande pour faire ce mêlange. L'expérience aussi-bien que la raison, nous le confirment. J'ai vû des petits vipereaux, nouvellement sortis des œufs où ils étoient engen-

drez,

drez, qui n'avoient pas un pouce de longueur, & qui, aprés les avoir conſervez dans une grande cucurbite couverte d'un papier lié à l'entour, afin qu'ils n'en puſſent ſortir, mais plein de petits trous, pour que l'air y pût entrer librement, ſont devenus ſi prodigieuſement grands en ſix, huit, ou dix mois de tems, qu'il n'eſt pas croyable, & plus ſenſiblement durant la ſaiſon des équinoxes, lors que l'air eſt plein de ces atomes aëriens & balſamiques qui leur communiquoient leur vertu rajeuniſſante, qu'ils attirent puiſſamment. De là vient que les Coſmographes ont eu raiſon de dire que, *Eſt in aëre occultus vitæ cibus.* Ces petits viperes n'avoient que l'air ſeul pour ſe nourrir, & néanmoins avec cette viande ſubtile ils devinrent en moins d'un an longs de plus d'un pied, gros, & peſans à proportion. Le Vitriol, le ſalpêtre, & quelques autres ſubſtances s'augmentent de même façon, par l'attraction ſeule de l'air. Il me ſouvient il y a dix-ſept ou dix-huit ans, que j'avois beſoin d'une livre ou deux de bonne huile de tartre; c'étoit à Paris, où je n'avois point alors de Laboratoire ni d'Operateur : Je priai donc Monſieur Ferrier (homme univerſellement connu par tous les curieux) de m'en faire, car il n'en avoit point alors de faite; mais la devant faire exprés, & la calcination du tartre ſe faiſant auſſi facilement de vingt livres comme de deux, & ſans preſque augmenter la dépenſe, il en voulut faire en même tems une plus grande quantité, afin d'en avoir pour lui-même. Quand il me l'apporta, elle ſentoit ſi fort l'eau de roſe, que je me plaignis de ce qu'il y avoit mêlé de cette eau, vû que je l'avois prié

HUILE DE TARTRE d'odeur de rose et pourquoi,

 de

de la faire purement par defaillance, qui est de l'exposer à l'air humide; car je croyois fermement qu'il eût dissout le sel de tartre dans l'eau de rose. Il me jura qu'il n'y avoit mêlé aucune liqueur, mais qu'il avoit laissé le tartre calciné dans sa cave dissoudre de soi-même: c'étoit dans la saison des roses, & il semble que l'air étant plein des atomes qui se tirent des roses, & se changeant en eau par l'attraction puissante du sel de tartre, leur odeur se rendoit sensible au lieu où ils s'étoient amassez ensemble, comme les rayons du Soleil brûlent, quand ils sont rassemblez par un miroir ardant. Il arriva encore une autre merveille touchant cette huile de tartre, qui pourra servir à prouver une proposition que nous n'avons pas encore touchée; c'est que, comme la saison des roses se passoit, cette huile perdoit en même tems l'odeur d'eau de roses: en sorte que dans trois ou quatre mois elle fut tout à fait passée. Mais nous fûmes bien surpris, quand l'année suivante à la saison des roses, elle devint aussi forte qu'auparavant: & puis vers l'hiver elle se perdit encore: & depuis elle a toûjours gardé le même ordre. C'est pourquoi Monsieur Ferrier la conserve comme une rareté singuliere, & je l'ai moi-même sentie chez lui l'Eté dernier. Nous avons à Londres une malheureuse confirmation de cette expérience, car l'air y est plein de semblables atomes. La matiére dont on fait le feu en cette grande Ville, est principalement de charbon de terre, qu'on fait venir de Neufcâstel & d'Ecosse. Ce charbon contient en soi une grande quantité de sel volatil trés acre, qui étant emporté avec la fumée, se dissipe dans l'air & l'en remplit. Il en est tel-

CHARBON de TERRE Son mauvais usage.

tellement chargé, que quoi qu'on ne le voye pas, on s'apperçoit de ses effets ; il gâte les lits, les tapisseries, & les autres beaux meubles, s'ils sont de quelque couleur belle & éclatante : cet air fuligineux la ternit en peu de tems : si on ferme une chambre sans y entrer durant quelques mois, & qu'on veuille ensuite faire nettoyer tout ce qui y est, on verra une poudre noire, qui couvre tous ces meubles, comme on en voit une blanche dans les moulins & aux boutiques des boulangers ; même elle entre dans les coffres, & paroît sur le linge ou le papier, & sur semblables choses blanches qui y sont enfermées ; car les rabats & les manchettes s'y salissent plus en un jour, qu'en dix à la campagne hors de l'étenduë de cette fumée ; & on voit dans cette Ville au Printems, quand les arbres son fleuris, toutes les fleurs blanches salies par une suye noire. Or comme cet air est ce que les poulmons de tous les habitans attirent pour se refraîchir, il fait que le flegme qu'on crache de la poitrine, est tout noir & fuligineux, & l'acreté du sel de cette suye y fait un effet trés-funeste ; car il rend tous les hibitans de cette Ville fort sujets aux inflammations, & ensuite à l'ulceration des poulmons. Il est mordicant & corrosif, que si on met des jambons, ou du bœuf, ou autre chair, à fumer dans les cheminées, il les desséche si-tôt & si fort qu'il les gâte. Ceux donc qui ont les poulmons foibles, s'en ressentent bien-tôt, d'où vient que la moitié de ceux qui meurent à Londres, meurent pulmoniques & phtisiques, crachant le sang continuellement de leurs poulmons ulcerez. Au commencement de cette maladie,

la guerison en est fort aisée. Il n'y a qu'à les envoyer en quelque lieu où il y ait un bon air. La plûpart vont à Paris, sçavoir ceux qui ont le moyen de faire la dépense du voyage ; & ils recouvrent bien-tôt leur santé parfaite. La même chose, quoi que plus rarement, arrive dans la ville de Liége, où de même qu'à Londres, le commun peuple ne brûle que de ce charbon de terre, qu'on appelle de la houille. Paris même, quoi que l'air du païs y soit trés-excellent, n'est pas tout à fait exempt de pareilles incommoditez. Les bouës excessives & puantes de cette vaste Ville, corrompent extremement la pureté de son air, le remplissant par tout d'atomes infectez qui en sortent, lesquels pourtant ne sont pas si pernicieux que ceux de Londres. L'on y remarque, que la vaisselle d'argent la plus nette & la plus polie, exposée à l'air, devient en peu de tems livide & sale : ce qui ne provient d'autre chose que de ces atomes noirs, (vraye couleur de la putrefaction) qui s'y attachent : & plus le metail est poli & luisant, plus ils sont visibles. Je connois une personne de condition, fort de mes amies, qui est logée en un endroit, où d'un côté de sa maison est une petite ruë qui n'est habitée que de pauvres gens, & où il ne passe que trés peu de charettes & jamais de carosses. Les voisins du derriere de sa maison n'étans guéres propres, vuident leurs immondices au milieu de la ruë, qui par ce moyen est toute chargée de monceaux de bouë. Long tems aprés les tombereaux qui sont ordonnez pour emporter les bouës par tout, viennent aussi là. Quand ils remuent ces ordures fermentées, vous ne sauriez vous imaginer quelle puanteur &

quelle

Bouës des Rües excessivement puantes [et] dangereuses.

quelle infection regne par tout. A l'instant les gens de mon ami accourent pour couvrir l'étoffe spongieuse & frisée, de laine ou de cotton, sa vaisselle d'argent & ses chenets, que ses servantes tiennent fort propres & luisans : car sans cela, en un moment le tout deviendroit noir comme de l'ancre. Rien de cela toutefois ne se voit dans l'air ; mais ces expériences convainquent évidemment qu'il est plein par tout de semblables atomes. Je ne puis m'empêcher d'ajoûter encore ici une autre expérience, qui est, que nous voyons par les effets, que les rayons de la Lune sont froids & humides. Il est certain que ce qui est lumineux de ces rayons, vient du Soleil, la Lune n'ayant point de lumiere en soi, comme en fait foi son Eclipse qui se fait lors que la terre étant opposée entr'elle & le Soleil, empêche qu'il ne l'éclaire de sa lumiere ; & alors elle paroît noire & obscure. Les rayons donc qui viennent de la Lune, sont ceux du Soleil, qui frappant sur elle, sont refléchis jusques à nous, & les apportent de cet astre froid & humide, qui participent de la source d'où ils viennent. Si on leur expose donc un miroir concave ou un bassin poli qui les assemble, vous verrez qu'au lieu que ceux du Soleil brûlent en semblable occasion, ceux-ci tout au contraire rafraîchissent & humectent considérablement, & même laissent sur le miroir une substance aquatique, visqueuse & gluante. Il semble que ce seroit une chose vaine de se laver les mains dans un bassin d'argent bien poli, où l'on ne verroit point d'eau ni autre chose que la reflexion des rayons de la Lune : & néanmoins, si on continuë à faire cela quelqu'espace de tems, on se trouvera

LUNE ses Rayons dou... il prouvera moyen de les rassembler leur ...

LUNE moyen de ce laver les mains par la reunion de ses rayons.

trouvera les mains toutes humides : c'est mêm-
un reméde infaillible pour faire tomber les po-
reaux des mains, quelque grand nombre qu'il
en ait, pourvû qu'on le reïtere plusieurs foi-
Concluons donc de tout ce discours, & de tou-
tes ces expériences, que l'air est plein des ato-
mes, qui s'attirent des corps par le moyen de
la lumiere qui en reflechit, ou qui en sort pa-
la chaleur naturelle & interieure de ces mêmes
corps qui les chassent dehors. On diroit qu'il
est impossible qu'il puisse y avoir une si grande
émanation de corpuscules, qui soient tellement
répandus dans l'air, & soient emportez si loin
par un flux continuel, pour le dire ainsi, sans
que le plus souvent le corps d'où ils viennent
en souffre aucune diminution sensible : car
quelquefois elle est fort visible, comme dans
l'évaporation de l'esprit de vin, du musc, &
de semblables substances volatiles. Mais cette
objection sera nulle, & les deux précédens princi-
pes paroîtront plus vrai-semblables, quand nous en
aurons posé un quatriéme, qui sera que tout
corps pour petit qu'il soit est divisible jusqu'à
l'infini. Non pas qu'il ait actuellement des par-
ties infinies (car le contraire de cela se peut
démontrer) mais qu'il se peut toûjours diviser
& soûdiviser en nouvelles parties, sans jamais
parvenir à la fin de sa division. Et c'est en ce
sens que nos Maîtres nous enseignent que la
quantité est infiniment divisible. Ceci est évi-
dent à qui considérera profondement l'essence
& la raison formelle de la quantité, qui n'est
autre chose que divisibilité. Mais parce que
cette spéculation est fort subtile & Metaphysi-
que, je me servirai de quelques démonstrations
Geometriques pour prouver cette verité, car
elles

DE LA DIVISIBILITÉ à l'infinie.

elles s'accommodent mieux à l'imagination. Euclide nous enſeigne par la dixiéme propoſition de ſon ſixiéme livre, que ſi on prend une ligne courte & une autre longue, & que celle-ci ſoit diviſée en pluſieurs parties égales entr'elles, la petite peut être diviſée en autant de parties auſſi égales entr'elles, & chacune de ces parties encore en autant d'autres, & chacune de ces derniéres en autant : & ainſi toujours ſans jamais parvenir à ce qui ne peut plus être dviſé. Mais ſuppoſons (qu'il ſoit impoſſible) qu'on puiſſe tant diviſer & ſoûdiviſer une ligne, qu'à la fin on parvienne à des indiviſibles, & voyons ce qui en arrivera. Je dis donc, que puis que la ligne ſe réſout en indiviſibles, elle en doit être compoſée. Voyons ſi cela ſe vérifie. Pour cet éfet je prens trois indiviſibles, leſquels, pour les diſtinguer, ſoient A. B. & C. (car ſi trois millions d'indiviſibles font une longue ligne, trois indiviſibles en compoſeront une courte.) Je les mets donc de rang. Premiérement, voila A. poſé, puis je mets B. auprés de lui, en ſorte qu'ils ſe touchent : je dis qu'il faut néceſſairement que B. occupe la même place que A. ou qu'il ne l'occupe pas. S'il occupe la même place, les deux enſemble ne font point d'extention : & par même raiſon ni 3. ni 3000. n'en feront point, mais tous ces indiviſibles s'uniront enſemble, & le réſultat de tout ne ſera qu'un ſeul indiviſible. Il faut donc que n'étant pas tous deux en même place, mais pourtant ſe touchant l'un l'autre, une partie de A. & l'autre partie ne le touche pas. J'y ajoûte donc l'indiviſible C. dont une partie touchera la partie de B. qui ne touche point A. & par ce moyen B. eſt le médiateur entre

A.

A. & C. pour faire cette extension. P
ceci, vous voyez qu'il faut admettre
parties en B. & aussi dans les deux autr
qui par vôtre supposition sont toutes in
visibles. Ce qui étant absurde, la supposit
est impossible. Mais pour rendre la chose
core plus claire, supposons que ces trois in
visibles font une extension & composent
ligne, la proposition déja citée d'Euclide
montre que cette ligne peut être divisée
trente parties égales, ou en autant qu'il v
plaira. De sorte qu'il faut accorder que cha
de ces trois indivisibles peut être divisé en
parties ; ce qui est contre la nature & la
finition d'un indivisible. Mais sans les div
en tant de parties, Euclide demontre par la
xiéme proposition de son premier Éleme
que toute ligne se peut partager en deux par
égales. Mais celle-ci étant composée d'ind
sibles de nombre impair, il faut que la
tageant en deux, il y ait un indivisible,
d'un côté que de l'autre ; ou que celui du mi
soit partagé en deux moitiez. De sorte que
lui qui nie que la quantité ne se pût divis
l'infini, s'embarasse en des absurditez & im
sibilitez incomprehensibles : & au contraire,
lui qui l'accorde, ne trouvera point d'im
sibilité, ni d'inconvenient que les atome
tous les corps qui sont dans l'air, ne pui
être divisez, étendus & portez à une merv
leuse distance. Nos sens en font foi en que
façon. Il n'y a aucun corps au monde,
nous sçachions, si compacte, si pesant,
solide que l'or. Et néanmoins à quelle ét
ge étendué & division ne se peut-il point re
re ? Prenons une once de ce metal massif

ne sera qu'un bouton gros comme le bout d'un de mes doigts. Un batteur d'or fera mille feuilles ou davantage de cette seule once. La moitié d'une de ces feuilles suffira à dorer toute la surface d'un lingot d'argent de trois ou quatre onces : donnons ce lingot doré à ceux qui préparent le fil d'or & d'argent pour en faire du passement, & qu'ils le mettent dans leurs filieres pour le tirer à la plus grande longueur & subtilité qu'ils peuvent : ils pourront le réduire à la grosseur d'un cheveu, & ainsi ce filet aura peut être un demi quart de lieue d'étendue, & encore davantage. Et en toute cette longueur, il n'y aura pas l'espace d'un atome dans sa superficie qui ne soit couvert d'or. Voila une étrange & merveilleuse dilatation de cette demie feuille. Faisons de même de tout le reste de cet or battu. Il est constant que par ce moyen, ce petit bouton d'or peut être étendu de telle maniére qu'il arrivera de Montpellier à Paris, & pourra même passer au delà. En combien de millions de millions d'atomes ne se pourroit point couper cette ligne dorée par des ciseaux déliez ? Or il est aisé à comprendre, que cette extension & divisibilité faite par des instrumens grossiers de marteaux, de filieres, & de ciseaux, n'est pas comparable à celle qui se fait par la lumiere & par les rayons du Soleil. Car il est certain, que si cet or peut être tiré à une si grande longueur par des roues & par des filieres de fer, quelques-unes de ses parties pourront aussi être emportées par les coursiers ailez dont nous avons parlé tantôt : j'entens par les rayons qui volent en un moment depuis le Soleil jusques à la terre. Si je n'apprehendois de vous ennuyer par un long discours, je vous entretiendrois de l'étrange sub-

tilité

tilité des corpuscules qui sortent d'un corps vivant par le moyen desquels nos Chiens d'Angleterre suivront à l'odorat, durant plusieurs lieuës la piste d'un homme ou d'une bête qui aura passé par là quelques heures auparavant ; & ainsi trouveront l'homme ou la bête qu'on cherche. Et non seulement cela, mais trouveront dans un grand monceau de pierres, celle que cette personne aura touché de sa main. Il faut que dessus la terre & sur cette pierre il s'attache quelques parties materielles du corps qui y a touché, & néanmoins ce corps ne se diminuë point sensiblement, non plus que l'ambre-gris & les peaux d'Espagne qui exhalent leur odeur cent ans durant, sans diminuer ni en quantité, ni en odeur. En nôtre païs, on a accoûtumé de semer toute une campagne de même sorte de grains, sçavoir une année d'orge, l'année suivante de froment ; la troisiéme de féves ; & la quatriéme on laisse la terre en friche pour la fumer, & pour la remettre en bon état par l'attraction qu'elle fait de l'esprit vital qui est dans l'air ; & puis l'on recommence de nouveau par ce même ordre. Or l'année qu'elle est couverte de féves, ceux qui voyagent pendant qu'elles sont en fleur, les sentent d'une fort grande distance, si le vent est favorable. C'est une odeur suave, mais fade ; & à la longue déplaisante & entêtante. Mais l'odeur du romarin qui vient de la côte d'Espagne, va bien plus loin. J'ai voyagé par mer le long de ces côtes trois ou quatre fois, & j'ai toûjours remarqué, que les Mariniers sçavent quand ils sont à trente ou quarante lieuës de ce continent, je ne me souviens pas éxactement de la distance, ils ont cette connoissance par l'odeur vive du romarin qui en vient. Je l'ai senti

AMBRE-GRIS conservant son odeur cent ans.

ROMARIN portant odeur à plus de 40 lieuës des côtes d'Espagne.

moi

moi-même, aussi fort que si j'eusse eû une branche de romarin dans la main, & cela nous est arrivé deux ou trois jours auparavant que nous pussions découvrir la terre : il est vrai que le vent étoit contraire. Quelques histoires nous marquent, que des Vautours sont venus de deux ou trois cens lieuës à l'odeur des charognes des corps morts qui étoient restez sur la terre, aprés une sanglante bataille. Et l'on sçavoit que ces Vautours étoient venus de si loin, parce qu'il n'y avoit point de ce genre d'oiseaux plus prés. Ils ont l'odorat trés-vif, & il faut que les atomes pourris & puans de ces corps, ayent été emportez dans l'air aussi loin que cela : & que ces oiseaux ayant une fois attrapé cette odeur, l'ayent suivie jusques à sa source, d'autant qu'elle est plus forte, à mesure qu'elle en est plus proche. Nous finirons ici ce que nous avions à dire des corpuscules attirez par la lumiére & par les Rayons du Soleil de tous les corps composez des quatre Elémens, lesquels remplissent l'air & sont emportez à une distance merveilleuse du lieu & du corps où ils ont leur source & leur origine. Dont la preuve & l'explication a été jusques ici le but de tout mon discours.

VAUTOURS venus de 300 lieues par l'odeur de charogne.

Maintenant, Messieurs, il faut, s'il vous plaît, que je vous fasse voir que ces corpuscules qui remplissent & composent l'air, sont quelquefois attirez par une route tout à fait differente de celle que leurs premieres causes universelles leur devoient faire tenir. Et ce sera nôtre cinquiéme Principe. On peut remarquer dans le cours & dans l'œconomie de la nature, plusieurs sortes d'attractions. Comme celle qui se fait par Succion, par laquelle j'ai vû une bale de plomb

CINQUIEME Principe.

plomb au fonds d'un long fusil éxactement tr
vaille, suivre l'air, qu'une personne succçoit
l'embouchure du canon, avec une telle imp
tuosité & roideur, qu'elle lui cassa les den
L'attraction de l'eau ou du vin qui se fait p
un Scyphon, est semblable à celle-ci : par s
moyen on fait passer une liqueur d'un vase da
un autre sans la troubler & sans en faire mo
ter les feces. Il y a une autre sorte d'attracti
qui s'appelle magnetique, par laquelle l'Aima
attire le fer. Une autre Electrique, quand
Carabé ou le Jayet attire la paille. Une autre
CHANDELLE attire sa fumée rallumé
la flâme, quand la fumée d'une chandelle étein
attire la flâme d'une autre qui brûle, & la fa
descendre pour allumer celle qui est éteinte. U
autre est de Filtration, quand un corps humi
monte par un autre corps sec, ou que le co
traire arrive. Et enfin quand le feu ou qu
que substance chaude attire l'air & ce qui est mê
avec lui.

FILTRATION Son attraction et ses causes.

Nous parlerons ici seulement des deux derni
res especes d'attraction. J'ai assez expliqué l
autres en un autre lieu. La Filtration sem
blera à celui qui ne la considere pas assez a
tentivement, & qui n'en éxamine pas toutes l
circonstances, une merveille cachée de la nat
re ; & une personne d'un raisonnement médioc
& limité, l'attribuera à quelque vertu & à quelq
proprieté occulte, & se persuadera que da
le filtre il y a une secrette Sympathie qui fa
monter l'eau contre sa nature : mais celui q
l'éxaminera comme il faut, observant tout
qui s'y passe, sans omettre aucune circonstanc
il verra qu'il n'y a rien de plus naturel, & qu
est impossible qu'il arrive autrement. Et
faut faire le même jugement des plus profon

m

mistéres & des secrets les plus impénétrables de la Nature, si on veut prendre la peine de les découvrir, & si on veut les examiner comme il faut. Voici donc comment la Filtration se fait ; on met une longue languette de drap ou de cotton, ou quelqu'autre matiere spongieuse, dans une terrine d'eau ou d'autre liqueur, laissant pendre pardessus le bord de la terrine une bonne partie de la languette. Et l'on voit bien-tôt monter l'eau par le drap, passer par dessus le bord du vaisseau & degouter par le bout d'embas de la languette en terre, ou dans quelque vaisseau. Et les Jardiniers se servent même de cette métode, pour arroser en Eté peu à peu leurs fleurs ou les jeunes plantes : comme aussi les Apotiquaires & les Chimistes, pour séparer les liqueurs de leurs feces. Pour comprendre la raison pourquoi l'eau monte ainsi, regardons de prés & en détail tout ce qui s'y passe. La partie du drap qui est dans l'eau se mouille, c'est à dire, reçoit l'eau parmi ses parties premiérement séches, & spongieuses. Ce drap s'enfle en recevant l'eau ; car deux corps joints ensemble, demandent plus de place que ne feroit un seul. Considerons cette enflure & extension augmentée dans le dernier filet de ceux qui touchent l'eau, sçavoir en celui qui est en superficie ; lequel pour le distinguer des autres, soit marqué par les deux bouts, comme une ligne, & soit A. B. & le filet qui suit immediatement & qui est au dessus de lui, soit C. D. & le suivant E. F. puis G. H. & ainsi jusques à l'extremité de la languette. Je dis donc que le filet A. B. se dilatant & grossissant par le moyen de l'eau qui entre dans ses fibres, s'aproche peu à peu du filet C. D. qui encore sec, parce qu'il ne touche pas l'eau. Mais

EXPERIENCE d'une languette de cotton dans une terrine pleine d'eau.

Mais quand A. B. est tellement grossi & enflé par l'eau qui y entre, qu'il remplit tout le vuide & toute la distance qui étoit entre lui & C. D. à cause de son extension plus grande que n'étoit l'espace compris entr'eux deux ; alors il mouille C. D. parce que le filet A. B. étant pressé, la partie exterieure de l'eau qui étoit en lui, venant à être poussée sur C. D. y cherche place, entre dans ses fibres, & les mouille, de même qu'au commencement sa partie exterieure & plus élevée étoit elle-même devenuë mouillée. C. D. étant ainsi mouillé se dilatera comme a fait A. B. & par consequent pressant contre E. F. il doit faire le même effet sur lui, qu'il avoit auparavant reçû en soi par l'enflure & dilatation d'A. B. & ainsi de main en main chaque fil mouille son voisin, jusques au dernier filet de la languette. Et il ne faut pas craindre que la continuité de l'eau se rompe, en montant cette échelle de cordes, ni qu'elle recule en arriere : car ces échelons si aisez la font grimper, monter fort facilement ; & il semble que les fibres laineuses de chaque fil l'attirent à eux. Et ainsi la facilité d'aller à contremont, jointe à la fluidité de l'eau, & à la nature de la quantité qui tend toûjours à l'unité des substances & des corps qu'elle revêt, lors qu'il n'y a pas quelque cause plus puissante pour la rompre & diviser, fait que cette eau se tient toute d'une piece, & passe par dessus le bord de la terrine : aprés quoi son voyage est encore plus aisé, car elle va son penchant naturel en descendant toûjours en bas. Et si le bout de la languette pend plus hors de la terrine, que n'est la superficie de l'eau dans la terrine, l'eau degoute en terre, ou dans quel-

ue vaisseau : comme nous voyons qu'une corde esante étant penduë sur une poulie, le bout ui est le plus long & le plus pesant, tombe à erre & enleve l'autre plus court & plus leger faisant passer par dessus la poulie.. Mais si le out extérieur de la languette, & qui est hors e la terrine, étoit horizontal avec la superficie e l'eau, & ne pendoit pas plus bas qu'elle, eau se tiendroit immobile; comme deux bassins 'une balance où il y auroit égal poids en chaue bassin. Et si l'on vuidoit de l'eau qui est ans la terrine, en telle sorte que sa superficie evint plus basse que la pointe de la languette, n ce cas là l'eau qui monte étant devenuë plus esante que celle qui descend de l'autre côté ors de la terrine, elle rapelleroit celle qui étoit éja sortie & prête à tomber, la feroit reroußer chemin & tourner en arriere sur ses as, & rentrer dans la terrine pour se remêler vec l'eau qui y est. Vous voyez donc tout mistere, qui d'abord étoit si surprenant, xpliqué & rendu aussi familier & naturel, ue de voir tomber une pierre jettée en l'air. est vrai que pour en faire la démonstration vec une extréme éxactitude, il y faudroit oûter encore quelques autres circonstanes ; ce que j'ai fait au long en quelqu'autre iscours, où j'ai traité cette matiére exprés. Iais ce que je viens de dire, suffit pour donner uelqu'idée de la maniere dont cette attracon si célébre se fait.

L'autre attraction par le feu, lequel atre l'air qui l'environne avec les corpusules qui sont dans l'air, se fait de cette sorte. e feu agissant selon sa nature, qui est de ousser une continuelle exhalaison de ses par-

ATTRACTION de l'Air et du Feu.

parties, du centre à la circonference, & hor de sa source, emporte avec soi l'air qui e autour de lui ; comme l'eau d'une Rivier entraîne avec elle de la terre du canal pa lequel elle coule. Car l'air étant humide & le feu sec, ils ne peuvent s'empêcher d s'attacher & se coller l'un à l'autre. C il faut qu'un nouvel air vienne des lieux ci convoisins, pour remplir la place de celui q est emporté par le feu, car autrement il y auro du vuide en cet entre-deux, ce que la natu abhorre. Ce nouvel air ne demeure gueres la place qu'il vient remplir ; car le feu qui e dans une continuelle rapidité & émanation d ses parties, l'emporte aussi-tôt avec lui, & a tire de nouvel air : & ainsi il se forme un con tant & continuel concours d'air, tant que l'a tion du feu continue. Nous voyons journell ment l'experience de tout ceci. Car si on fa bon feu dans une chambre, il attire l'air par porte & les fenêtres : lesquelles si l'on ferme mais que néanmoins il y ait quelque fente crevasses par où l'air puisse entrer, en s'en a prochant, on entendra un bruit & sifflem que l'air fait en se pressant pour y rentrer, q est la même cause qui produit le son des orgu & des flageolets ; & qui se tiendroit entre c fentes & le feu, il sentiroit une impetuosité ce vent artificiel qui le morfondroit & geler du côté où il frappe, pendant qu'il se brûler de l'autre côté qui est vers le feu, & une cha delle de cire tenuë de ce côté là se fondroit se gâteroit par sa flame soufflée contre la c en un quart d'heure, laquelle chandelle éta en lieu calme où sa flame puisse monter t droit, dureroit quatre heures en brûlant. M

S

s'il n'y a point de passage par où l'air puisse entrer dans la chambre, alors une partie de la vapeur du bois qui se devoit convertir en flame & monter par la cheminée, descend contre sa nature, pour suppléer au défaut de l'air, dans cette chambre, la remplit de fumée, & à la fin le feu s'étouffe & s'éteint faute d'air. De là vient que les Chimistes ont raison de dire, que l'air est la vie du feu, aussi-bien que des animaux. Mais si l'on met un bassin ou sceau d'eau devant le feu, il n'y aura point de fumée dans la Chambre encore qu'elle soit si bien fermée, qu'il n'y puisse point entrer d'air. Car le feu attire des parties de cette eau, étant une substance liquide & aisée à émouvoir lesquelles se rarifient & font par ce moyen la fonction de l'air. Cela paroît plus clairement si la chambre est petite : car alors l'air qui y est compris, est plûtôt enlevé & emporté. Et c'est à cause de cette attraction que l'on fait de grands feux aux chambres où il y a eû des meubles ou des gens pestiferez, pour les des-infecter. Car cette inondation d'air qui y est attiré par le feu, balaye les murailles, le plancher, & tous les endroits de la chambre, & détache les corpuscules pourris, acres, corrosifs & veneneux qui les infectoient & les attire dans le feu, où ils sont en partie brûlez, & en partie emportez par la cheminée avec les atomes du même feu & de la fumée qui en sort. C'est par ce moyen que le grand Hippocrate, qui penetroit si avant dans la nature, des-infecta & guérit de la peste une Province ou Région entiére, y faisant faire par tout de grands feux.

SCEAU D'EAU mis devant le feu.

Or cette maniére d'attraction se fait non seu-

lement par le feu simple, mais aussi par ce q en participe ; c'est à dire par les substances cha des. Et ce qui est la raison & la cause de l' ne, l'est pareillement de l'autre. Car les e prits ou parties ignées s'évaporant de ces su stances ou corps chauds, emportent avec eux l'a qui est au tour qui doit nécessairement être nour par un autre air, ou par quelque matiére q tienne lieu de l'air, comme nous avons dit c bassin ou sceau d'eau mis devant le feu pour em pêcher la fumée. C'est sur ce fondement qu les Médecins ordonnent l'application des p geons, des jeunes chiens, ou autres animau chauds aux plantes des pieds, aux pouls des mains à l'estomach, ou au nombril de leurs malades pour attirer hors de leurs corps les vents ou mau vaises vapeurs qui les infectent. Et en tems de pest auquel l'air est entiérement infecté & corrompu on tuë les pigeons, les chats, les chiens, & sem blables animaux chauds, qui font continuellemen une grande transpiration & évaporation d'esprit parce que l'air, par l'attraction qui se fait, pre nant la place des esprits qui sont sortis en cett évaporation, les atomes pestiferez & infectez qu sont épars dans l'air, & qui viennent avec lui s'attachent à leurs plûmes, leur poil, ou leur fourures. Et par cette même raison, nou voyons que le pain venant tout chaud du four attire à soi la mousse des futailles, qu'il gâte l vin, si on le met ainsi chaud sur le bondon, d même les oignons & semblables corps fort chaud qui exhalent continuellement leurs parties ignées ce qui se connoît par la force de leur odeur sont corrompus par l'infection de l'air, si on les y expose : ce qui est un pronostic certain pour con noître si toute la masse de l'air est universelle

ANIMAUX quon tuë en tems de peste et pourquoi.

OIGNON par sont moyen on peut conoître si l'air est empesté.

men

ment infectée. L'on peut réduire à ce chef, la grande attraction de l'air qui se fait par les corps calcinez, & particuliérement par le tartre rendu tout igné par l'impression violente que le feu fait sur lui. Car j'ai remarqué qu'il attire à soi neuf fois plus pesant d'air, que ce qu'il pese lui-même. Pour cet effet si vous exposez à l'air une livre de sel de tartre bien calciné & brûlé, il vous rendra dix livres de bonne huile de tartre, attirant & corporifiant ainsi l'air qui l'environne, & ce qui est mêlé parmi l'air : comme il arriva à l'huile de tartre de Monsieur Ferrier, dont j'ai parlé ci-devant. Mais il me semble que tout ceci est peu de chose, au prix de l'attraction de l'air qui se faisoit par le corps d'une certaine Religieuse à Rome, dont Petrus Servius Médecin du Pape Urbain VIII. fait mention dans un livre qu'il a publié touchant les prodiges surprenans qu'il a remarquez en son tems. A moins d'un tel garand, je n'oserois produire cette histoire, quoi que la Religieuse me l'ait confirmée elle-même, & qu'un bon nombre de Docteurs de la Faculté de Médecine de Rome m'en ayent assuré. C'étoit une Religieuse qui par des excés de jeûnes, de veilles, & d'oraisons mentales, s'étoit tellement échauffée le corps, qu'il sembloit qu'il fut tout en feu, & ses os tous desséchez & calcinez. Ce feu interne, attirant donc l'air puissamment ; cet air se corporifioit dans son corps, comme il fait dans le sel de tartre : & les passages étant ouverts ; il se rendoit de tout côtez là où est l'égoût des serositez du corps, qui est la vessie ; & ensuite en eau par les urines, en une quantité incroyable : car elle rendit durant quelques semaines plus de deux cens livres d'eau, toutes les

TARTRE aimant d'une livre, vous en aurez dix d'huile.

RELIGIEUSE Rendant par les urines 200 pintes en 24 heures.

les vingt-quatre heures. Par cet illustre éxemple, je finirai les expériences que j'ai avancées pour prouver & expliquer l'attraction qui se fait de l'air par les corps chauds & ignez qui sont de la nature du feu.

SIXIEME principe.

Mon sixiéme Principe sera, que quand le feu ou quelque corps chaud attire l'air, & ce qui est dans l'air ; s'il arrive qu'il se trouve dans cet air des atomes dispersez qui soient de même nature qu'est le corps qui les attire ; l'attraction de tels atomes se fait bien plus puissamment que s'il n'y avoit que des corps de differente nature : & ces atomes s'arrêtent, s'attachent & sans peine se mêlent avec ce corps : la raison de ceci est la ressemblance & la liaison qu'ils ont l'un avec l'autre. Si je n'expliquois pas en quoi consiste, & ce que veut dire cette ressemblance & cette liaison, je m'exposerois au blâme dont j'ai taxé au commencement de mon discours ceux qui parlent vulgairement & à la legere de la Poudre de Sympathie, & des autres merveilles de la Nature. Mais quand j'aurai éclairci ce que je veux dire, j'espere que vous serez entierement satisfaits. Je pourrois vous faire voir qu'il se trouve plusieurs sortes de ressemblances, qui unissent les corps : mais je me contenterai de parler ici seulement de trois qui sont les plus importantes.

POIDS leur unité dans la Nature.

La premiére ressemblance est touchant les poids, par laquelle les corps d'un même degré de pesanteur s'unissent ensemble. La raison de cela est évidente ; car si un corps est plus leger, il occupe une situation plus élevée que l'autre qui est moins leger, comme au contraire si un corps est plus pesant, il descend plus bas qu'un moins pesant. Mais s'ils ont un même degré de pesanteur, ils se tiennent dans un même

me équilibre, comme on le voit par l'expérience curieuſe que quelques Naturaliſtes ont faite pour expliquer la ſituation & l'arrangement des quatre Elemens ſelon leur poids & leur peſanteur. Ils mettent dans une fiole de l'eſprit de vin teint de couleur rouge, pour repreſenter le feu ; de l'eſprit de terebenthine teint en bleu, pour l'air : de l'eau commune teinte en verd, pour repreſenter l'élement de l'eau : & de l'émail en poudre, ou de la limaille de quelque metal ſolide, pour tenir lieu de la terre. Vous les voyez l'un ſur l'autre ſans aucun mêlange. Et ſi vous les brouillez enſemble par quelque violente agitation, voila un vrai Chaos une confuſion où l'on ne diſcerne plus rien. Mais ceſſez cette agitation, & vous voyez incontinent aprés chacune de ces quatre ſubſtances aller en ſon lieu naturel, rapellant & réüniſſant tous leurs atomes en une maſſe dans un ordre fort diſtinct, & de ſorte que l'on n'y voit plus aucun mêlange. La ſeconde reſſemblance des corps qui s'entre-attirent & s'uniſſent, eſt de ceux qui ont ſemblables degrez de rareté & de denſité. La nature de la quantité, eſt de reduire à l'unité toutes les choſes auſquelles elle ſe trouve, à moins que quelqu'autre puiſſance plus forte, comme de differentes formes ſubſtantielles, qui la multiplient, ne s'y opoſent. Et la raiſon de cela eſt évidente : car l'eſſence de la quantité eſt la diviſibilité, ou une capacité à être diviſée ; d'où il s'enſuit, que d'elle-même elle n'eſt pas pluſieurs : elle eſt donc d'elle-même & de ſa nature une extenſion continuë. Puis donc que la nature de la quantité en general, tend à l'unité & continuité ; il faut que les premieres differences de la quantité, qui ſont la rareté & la denſité,

ELEMENTS moyen de les repré-senter tous les quatres.

densité, produisent un semblable effet d'unité & de continuité és corps qui conviennent en même degré. Pour preuve de cela, nous voyons que l'eau s'unit & s'incorpore aisément avec l'eau, l'huile avec l'huile, l'esprit de vin avec l'esprit de vin, le vif-argent avec le vif argent, mais difficilement l'huile & l'eau se peuvent-elles unir, ni aussi le mercure & l'esprit de vin, & autres corps de differente densité & tenuité. La troisiéme ressemblance des corps qui les unit & les fait tenir fortement ensemble, est celle de la figure. Je ne veux pas me servir ici de l'ingenieuse pensée d'un Auteur celebre, qui veut que la continuité des corps resulte de quelques petits accrochemens qui les tiennent ensemble, & qui sont differens aux corps de differente nature. Mais pour ne m'étendre pas trop sur chaque particularité, je dirai seulement comme une chose qui est évidente, que chaque sorte de corps affecte une figure particuliere. Nous le voyons clairement parmi les differentes sortes de sel. Pilez-les séparément, dissolvez, coagulez & changez-les tant qu'il vous plaira, ils reviennent toûjours aprés chaque dissolution & coagulation à leur figure naturelle ; & chaque atome du même sel, affecte toûjours sa même figure. Le sel commun se forme toûjours en cubes à faces quarrées. Le sel nitre en colomnes à six faces. Le sel armoniac en exhagones à six pointes, de même que la neige est sexangulaire. Le sel d'urine en pentágones : à quoi Monsieur Davisson attribuë la figure pentagonique de chacune des pierres qui se trouverent en la vessie de Monsieur Pelletier, au nombre de quatrevingt. Car la même cause éficiente immediate, qui est la vessie, avoit imprimé son

FORME exacte des Sels.

action & dans ces pierres, & dans le ſel de l'urine. Et ainſi de pluſieurs autres ſels. Les Chimiſtes ont remarqué que s'ils reverſent ſur la tête morte de quelque diſtillation, l'eau qui en a été diſtillée, elle s'y imbibe, & s'y réünit incontinent ; au lieu que ſi vous y verſez quelqu'autre eau, elle ſurnage, & dificilement peut-elle s'y incorporer. La raiſon eſt que cette eau diſtillée, qui ſemble un corps homogene, eſt pourtant composé de corpuſcules de differentes natures, & par conſequent de differentes figures, comme les Chimiſtes le montrent à l'œil, & ces atomes étant chaſſez par l'action du feu hors de leurs chambres, & des lits qui leur étoient appropriez avec une tres-éxacte juſteſſe ; quand ils reviennent à leurs anciennes habitations, c'eſt à dire, à ces pores qu'ils ont laiſſé vuides dans les têtes mortes, ils s'y accommodent, en ſe rejoignant ſans peine. Et le même arrive quand il pleut aprés une grande ſechereſſe ; car la terre boit incontinent cette eau qui en avoit été attirée par le Soleil : au lieu que toute autre liqueur étrangere n'y entreroit qu'avec difficulté. Or qu'il y ait des pores de differentes figures dans des corps qui ſemblent être hommogenes, Monſieur Gaſſendi l'affirme, & tâche de le prouver par la diſſolution des ſels de differentes figures dans l'eau commune. Quand, dit-il, ou à cet éfet, vous y aurez diſſout du ſel commun autant qu'elle en peut prendre, ſuppoſons par éxemple une livre ; ſi vous y en mettez encore un ſcrupule ſeulement, elle le laiſſera entier au fond, comme ſi c'étoit du ſable ou du plâtre, néanmoins elle diſſoudra encore une bonne quantité de ſel nitre. Et quand elle ne toûchera plus à ce ſel, elle diſſoudra autant de ſel armo-

Dissolution des sels differents ses effets dans la même Eau.

armoniac, & ainsi d'autres sels de differentes fi-
gures. Quoi qu'il en soit nous voyons que pa
l'œconomie de la nature, les corps qui possedent
semblables figures, se mêlent plus facilement, &
s'unissent plus fortement. Ce qui est la raison
pourquoi ceux qui font de la colle forte pour
rejoindre les vases rompus de porcelaine, ou de
cristal, ou semblables matieres, mêlent toû-
jours parmi leur colle de la poudre de sembla-
ble corps qu'est celui qu'ils veulent réünir. Et
les Orfevres mêmes quand ils veulent souder en-
semble des pieces d'or ou d'argent, mêlent toû-
jours semblables métaux dans leur soudure.

Ayant ainsi parcouru les raisons & les causes
pourquoi les corps de semblable nature s'attirent
plus puissamment que les autres, & s'unissent
plus promptement & plus fortement ensemble:
voyons selon nôtre métode, comment l'expé-
rience confirme mon raisonnement: car aux
matiéres, il faut s'en raporter en dernier ressort
à l'expérience, & tout discours qui n'est pas
BRULURE guerit par le feu. soûtenu par là, doit être rejetté. C'est une
chose sûre, que quand un homme s'est brûlé
par éxemple la main, s'il la tient quelque es-
pace de tems devant le feu, par ce moyen, les
corps ou atomes ignez du feu & de la main se
mêlant & s'attirant les uns les autres, & les
plus forts, qui sont ceux du feu, l'emportant
par dessus les autres, la main se trouve beaucoup
soulagée de l'inflammation qu'elle souffroit. C'est
un reméde ordinaire, quoi que fâcheux, mais
HALEINE mauvaise guerie, par l'odeur d'un Privé. pour un mal plus fâcheux que ne fait-on pas?
que ceux qui ont l'haleine mauvaise, s'ils tien-
nent la bouche ouverte à l'embouchure d'un pri-
vé le plus qu'ils peuvent, par la reïteration de
ce reméde, ils se trouvent enfin guéris, par-
q

que la puanteur du privé qui eſt la plus grande attire à ſoi & emporte la moindre, qui eſt celle de la bouche. Si ceux qui ont été mordus ou piquez d'une vipére ou d'un ſcorpion, tiennent ſur la piqueure un ſcorpion, ou une tête de vipére écraſée ; le poiſon qui par une eſpece de filtration s'avançoit pour gagner le cœur, retourne en arriere ſur ſes pas, & revient à ſa principale ſource, où il y en a plus grande quantité, & laiſſe la partie bleſſée entiérement délivrée de ce venin. Si en tems de peſte l'on porte autour de ſoi de la poudre de crapaux, ou même un crapaut ou une arraignée vive enfermée en quelque vaiſſeau commode, ou de l'arſenic, ou quelqu'autre ſemblable ſubſtance venimeuſe, laquelle attire à ſoi l'infection de l'air, qui autrement pourroit infecter la perſonne qui la porte. Et cette même poudre de crapaux attire auſſi à ſoi tout le poiſon d'un charbon peſtilentieux. Le farcin eſt une humeur venimeuſe & contagieuſe dans le corps d'un cheval ; pendez lui un crapaut autour du col dans un ſachet, & il ſera guéri infailliblement ; parce que le crapaut qui eſt le plus grand venin attire à ſoi le venin qui eſt dans le cheval. Faites évaporer de l'eau dans une étuve ou une chambre bien fermée ; s'il n'y a rien qui attire cette vapeur, elle s'attachera par tout aux murailles de l'étuve, & à meſure qu'elle ſe réfroidit, elle ſe recondenſera en eau ; mais ſi vous mettez un baſſin ou ſceau plein d'eau en quelqu'endroit de l'étuve, il attirera à ſoi toute la vapeur qui rempliſſoit la chambre, en ſorte qu'aprés cela, on n'y trouvera rien de mouillé. Si vous diſtillez du Mercure, qui ſe reſolvant en fumée, paſſe dans le recipient, mettez-en un peu dans la rigolle de

VIPERE ET SCORPION leurs piqueures.

ARRAIGNEE et poudre de CRAPAUD porté en temps de Peste.

CHEVAL atteint du Farcin moyen de le guerir.

de la chappe, & tout le mercure de l'alembic s'amassera là, & rien ne passera dans le recipient. Si vous distillez l'esprit de sel ou de vitriol, ou le baume de souffre, & laissez le passage libre entre l'esprit & la tête morte d'où il est sorti, les esprits retournant à la tête morte, qui étant fixe & ne pouvant monter, les attire à soi. En Angleterre, & je crois que c'est le même ici, l'on fait provision pour toute l'année de Pâtez de Cerfs & de Dains, en la saison que leur chair est meilleure & plus savoureuse, qui est durant le mois de Juillet, & d'Août : on les cuit dans des pots de terre, ou croûte dure de seigle, aprés les avoir bien assaisonnez d'épices & de sel ; & étant froids, on les couvre six doigts de haut de beurre frais fondu ; pour empêcher que l'air ne les entame. On remarque pourtant, quelques précautions que l'on prenne, que quand les bêtes vivantes qui sont de même nature & de même espece, sont en Rut, la chair qui est dans ces pots s'en ressent puissamment, est grandement alterée, & a le goût fort ; à cause de ces esprits bouquains qui sortent en cette saison des bêtes vivantes, & sont attirez par la chair morte de leur même espece. En alors on a de la peine d'empêcher que cette chair ne se gâte. Mais cette saison étant passée, il n'y a plus de danger pour tout le reste de l'année. Les Marchands de vin remarquent en ces Païs ci & par tout où il y a du vin, qu'en la saison que les vignes sont en fleur, le vin qui est dans la cave fait une fermentation, & pousse une petite lie blanche, qu'il me semble qu'on appelle la mere, sur la superficie du vin ; lequel est en désordre jusques à ce que les fleurs des vignes soient tombées ; & alors cette agitation

co

(Handwritten marginal notes: PATES de Cerfs et de Dains en quel temps et pourquoi alteré. — ANIMEAUX ce qui se manifeste en leurs temps de Rut ou chaleur. — FLEURS Blanches du vin.)

ou fermentation s'étant appaiſée, tout le vin revient en l'état où il étoit auparavant. Et ce n'eſt pas d'aujourd'hui ſeulement qu'on a fait cette remarque : car, pour ne rien dire de pluſieurs Auteurs qui en parlent, Saint Ephrem le Syrien, dans ſon dernier Teſtament, il y a prés de 1300. ans raporte cette même circonſtance du vin qui ſouffre une agitation & qui ſe fermente dans le tonneau au même tems que les vignes exhalent leurs eſprits à la campagne : il avnace auſſi l'exemple des oignons ſecs qui germent dans le grenier, quand ceux qui ſont ſemez dans les jardins commencent à ſortir de la terre & à embaumer l'air de leurs eſprits. Voulant faire remarquer par tels exemples connus dans la nature, l'étroite union qui eſt entre les perſonnes vivantes & les ames des morts. C'eſt que ces eſprits vineux qui émanent des fleurs, rempliſſant l'air de tous côtez, comme les eſprits du romarin d'Eſpagne, dont nous parlions tantôt, ils ſont attirez dans les tonneaux par le vin qui leur tient lieu de ſource, & qui a abondance de ſemblables eſprits. Et ces nouveaux eſprits volatils ſurvenant, excitent les eſprits les plus fixes du vin & y cauſent une fermentation, comme ſi on y verſoit du vin doux ou du vin nouveau. Car en toute fermentation il ſe fait une ſéparation des parties terreſtres & des parties huileuſes, qui ſe pouſſent hors des parties eſſentielles, & ainſi les plus légeres montent vers la ſuperficie, & les plus peſantes ſe changent en lie tartareuſe qui tombe au fond. Mais ſi dans cette ſaiſon on n'a pas le ſoin de garder le vin dans un lieu propre & bien temperé, de tenir les vaiſſeaux pleins & bien bouchez, & de prendre les autres précautions qui ſont ordinaires aux Tonneliers : l'on court riſ-

FERMENTATION des Corps vivans et Morts.

risque de voir le vin s'empirer beaucoup ; parc
que ces esprits volatils venant à s'évaporer , i
emportent avec eux les esprits du vin qu'ils on
excitez & avec lesquels ils se sont mêlez. Tou
de même que l'huile de tartre de Monsieu
Ferrier , attirant les esprits volatils des rosé
répandus dans l'air en leur saison , souffroi
une nouvelle fermentation , & faisoit tous le
ans une nouvelle attraction de semblables esprits
à cause de l'affinité que cette huile avoit con
tractée avec ces esprits dans sa premiére naissanc
& puis aprés en étoit privé , comme la sai
son se passoit. C'est pour cette même raiso
qu'une nappe ou une serviette tachée d'une meur
ou de vin rouge , est aisément nettoyée en l
lavant à la saison que ces plantes fleurissent , a
lieu qu'en tout autre tems ces taches ne ceder
point à la lessive. Mais ce n'est pas seulemen
en France & aux lieux où les vignes sont pro
ches du vin , que cette fermentation se fait. E
Angleterre , où nous n'avons pas assez de vi
gnes pour en faire du vin , la même chose s'ob
serve , & encore quelques particularitez de plu
Quoi qu'on ne fasse point de vin dans ce païs
nous en avons pourtant en trés-grande abon
dance , qui s'y aporte de dehors. Il en vien
principalement de trois endroits , des Canaries
d'Espagne , & de Gascogne. Or ces region
étant en differens climats & degrez de latitude
& par consequent l'une plus chaude que l'autre
où les mêmes arbres & les plantes fleurissent plu
tôt les uns que les autres ; il arrive que cett
fermentation de nos differens vins s'avance plu
ou moins , selon que les vignes dont ils provien
nent , fleurissent plûtôt ou plus tard en leur païs
étant conforme à la raison que chaque vin attir
pli

TACHES de Meure ou De vin sur le linge seul, tems de l'année pour les enlever.

plus aiſément les eſprits des vignes d'où il provient que des autres. Je ne ſçaurois m'empêcher dans cette occaſion de faire une petite digreſſion pour expliquer un autre effet de la nature que nous voyons aſſez ſouvent, & qui n'eſt pas moins curieux que le principe que nous traitons. Il ſemblera peut-être avoir ſes cauſes & ſes reſſorts encore plus obſcurs, néanmoins ils dépendent en pluſieurs circonſtances de mêmes principes, quoi qu'en d'autres auſſi ils ſoient differens. C'eſt touchant les marques qui arrivent aux enfans, quand leurs méres durant leurs groſſeſſes ont eu envie de manger de quelque choſe. Pour le traiter dans quelque ordre, j'en propoſerai premiérement quelques éxemples. ENFANS. marques qui leur viennent dès leur naissance.

Une Dame de haute qualité que pluſieurs de cette Aſſemblée connoiſſent, au moins par réputation, a ſur ſon col la figure d'une meure, auſſi éxacte & auſſi naturelle qu'un Peintre ou un Sculpteur la pourroient repreſenter : car elle n'en a pas ſeulement la couleur, mais auſſi la groſſeur, avançant par deſſus la chair, comme ſi elle étoit en demi relief. La mére de cette Dame étant groſſe d'elle, eut envie de manger des meures; & ſon imagination en étant remplie, la premiére fois qu'elle en vit, il lui en tomba une par accident ſur le col ; on eſſuya auſſi-tôt & avec ſoin le ſuc de cette meure, & elle n'en ſentit autre choſe pour lors ; mais l'enfant étant né, on apperçut la figure d'une meure ſur ſon col, au même endroit où le fruit étoit tombé ſur le col de la mére : & tous les ans à la saiſon des meures, cette impreſſion, ou pour dire mieux, cette excreſſance s'enfle, groſſit, démange, & devient enflamée. Une autre fille qui avoit une ſemblable marque, mais d'une fraize, MEURE. FRAIZE.

en étoit encore plus incommodée : car en saison des fraizes, non seulement elle demangeoit & s'enflamoit, mais elle se crevoit comme un abscez, & il en découloit une humeur acre & corrosive : jusques à ce qu'un habile Chirurgien lui ôta tout, jusques aux racines, par le moyen d'un cotere, & depuis cela elle n'a jamais senti aucun changement en cet endroit qui l'incommodoit tant auparavant, n'y étant resté qu'une simple cicatrice.

DES ODEURS. Or donc, tâchons de penetrer, si nous pouvons, les causes & les raisons de ces merveilleux effets. Pour commencer, je dis que dans les actions de tous nos sens, il y a une participation materielle & corporelle, c'est à dire que quelques atomes des corps qui agissent sur les sens, entrent dans leurs organes, qui leur servent de tuyaux, pour les conduire & les porter au cerveau & à l'imagination. Ceci est évident aux odeurs & aux saveurs. Et pour ce qui est de

DE L'OUÏE. l'ouïe ; l'air exterieur agité, cause un mouvement dans la membrane ou tympan de l'oreille: qui donne un semblable branle au marteau qui y est attaché ; lequel batant sur son enclume cause un reciproque mouvement de l'air enfermé au dedans de l'oreille : & ce mouvement de l'air est ce que nous appellons le son. Pour la vûë, il est évident, que la lumiére reflechie du corps qui se voit, entre dans les yeux, & ne peut le faire qu'elle n'améne avec soi quelques émanations du corps même qui la refléchit, selon ce que nous avons établi dans le second principe. Il reste seulement à montrer, que le même se fait dans le plus grossier de nos sens, qui est l'attouchement. Car s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé, que tout corps envoye une con-

continuelle émanation d'atomes hors de ſoi, il n'y reſte plus de difficulté. Mais pour rendre cette verité encore plus manifeſte, & ôter tout lieu d'en douter, je la veux demontrer évidemment ; & chacun en peut faire l'expérience en un quart-d'heure, s'il a cette curioſité, & encore en moins de tems. Je crois que vous ſçavez la grande affinité qui eſt entre l'or, & le vif-argent ; ſi l'or le touche, le mercure s'attache à lui, & le blanchit en ſorte qu'il ne ſemble plus être or, mais argent ſeulement. Si vous jettez cet or blanchi dans le feu, la chaleur chaſſe le mercure, & l'or retourne à ſa premiére couleur ; mais ſi vous repetez cette expérience pluſieurs fois, l'or ſe calcine, & alors vous le pouvez broyer & réduire en poudre. Et il n'y a aucun diſſolvant au monde qui puiſſe bien calciner & brûler le corps ſolide de l'or, que le mercure. Je parle de celui qui eſt déja formé par la nature, ſans m'engager à parler de celui dont il eſt fait mention dans les ſecrets des Philoſophes. Prenez donc du mercure dans quelque taſſe de porcelaine ou autre vaſe propre, & maniez-le avec les doigts d'une main ; & ſi vous avez une bague d'or à l'autre main, elle deviendra blanche & chargée de mercure, ſans que vous l'en approchiez en aucune façon. De plus, ſi vous mettez une lame d'or ou un écu d'or dans vôtre bouche, & que vous mettiez ſeulement le doigt d'un de vos pieds dans du mercure ; & l'y teniez un peu, l'or qui eſt dans vôtre bouche ſera tout blanc & couvert de mercure : & ſi vous mettez cet or au feu pour en faire évaporer tout le mercure, & que vous réiteriez cette expérience aſſez de fois, vôtre or ſera calciné, comme ſi vous aviez

EXPERIENCE de l'or et du vif-argent.

Mercure calcine et brule l'or.

Bague d'or.

or en bouche.

joint corporellement le mercure par amalgame.
Et tout cela se fera encore plus vîte & plus efficacement : si au lieu de mercure commun, vous vous servez de mercure d'antimoine ; qui est bien plus chaud & plus pénétrant : & même en le chassant par le feu, il emportera avec lui une bonne quantité de la substance de l'or : de sorte que répetant souvent cette operation, il ne vous restera plus d'or pour continuer ces épreuves. Si donc le mercure froid pénétre ainsi par tout le corps, on ne doit pas trouver étrange que les subtils atomes d'un fruit composé de beaucoup de parties ignées, y aillent plus aisément & plus vîte. Je vous ferai encore voir dans la suite comment de semblables esprits & émanations pénétrent aussi soudainement dans l'acier, quoi qu'il soit si dur & si froid, & qu'ils font leur résidence durant plusieurs mois & plusieurs années. Dans un corps vivant, comme est celui de l'homme, les esprits internes aident & donnent beaucoup de facilité aux esprits de dehors, tels que sont ceux du fruit, pour faire aisément leur voyage jusques au cerveau. Le grand Architecte de la nature, en fabriquant le corps humain, chef-d'œuvre de la nature corporelle, y a mis des esprits internes, comme des sentinelles, pour rapporter leurs découvertes à leur Géneral ; c'est à dire à l'imagination, qui est comme la maîtresse de toute cette famille, afin que l'homme puisse sçavoir & reconnoitre ce qui se fait hors de son Royaume dans le grand monde ; & qu'il puisse éviter ce qui lui pourroit nuire, & chercher ce qui lui est utile. Car ces sentinelles ou esprits internes & tous les habitans des organes sensitifs, n'en sçauroient juger seuls. De sorte que si la per-
sé...

MERCURE d'Antimoine.

EMANATIONS penetrant le corps de l'homme.

sée ou l'imagination est fortement distraite sur quelqu'autre objet, ces esprits internes ne sçavent pas seulement si l'homme a bû le vin qu'il vient d'avaller ; s'il a vû quelque personne qui vient de le saluër, pendant qu'il la regardoit fixement, s'il a ouï l'air qu'on venoit de chanter ou jouer sur les violons auprés de lui. Car les esprits internes portent toutes leurs a quisitions à l'imagination ; & si elle n'est pas plus fortement occupée sur quelqu'autre objet, elle en forme des idées & des images, d'autant que les atomes de dehors rapportez par ces esprits internes à nôtre imagination, bâtissent là un édifice pareil, ou plûtôt un modele en petit ; tout à fait ressemblant aux grands corps d'où ils sortent. Et si nôtre imagination n'a plus affaire de ces atomes significatifs pour le present, elle les range en quelque lieu propre dans son magazin, qui est la mémoire, d'où elle les peut rappeller & reprendre quand il lui plaît. Et si c'est quelque objet qui cause à l'imagination quelque émotion, & qui la touche de plus prés que le commun des objets qui y entrent ; elle renvoye ses satellites, les esprits internes, aux confins pour lui en raporter des nouvelles plus particulieres : & de là vient que quand un homme est surpris par la vûë inopinée de quelque personne, ou d'un objet qui a déja une place éminente dans son imagination, soit de desir, soit d'aversion, alors cet homme change aussitôt de couleur, & devient rouge, puis pâle, puis rouge encore, par diverses fois, selon que ces Ministres qui sont ces esprits internes, vont vîte ou lentement vers l'objet, puis s'en retournent avec leurs rapports vers l'imagination qui est leur maîtresse. Mais outre ces passages dont

nous parlons, qui vont du cerveau aux parties externes du corps par le moyen des nerfs; il y a encore un grand passage du cerveau au cœur, par lequel les esprits vitaux montent du cœur au cerveau pour être faits animaux, & par celui-ci, l'imagination envoye au cœur une partie de ces atomes qu'elle a reçû de quelque objet éxterne: & ils font là une ébullition parmi les esprits vitaux, lesquels selon la nature des atomes survenans, ou causent un évanouïssement & dilatation du cœur; ou bien ils resserrent & attristent; & ces deux actions differentes & contraires sont les premiers effets generaux, desquels proviennent puis aprés les passions particulieres, qui ne demandent pas que je les éxamine en cet endroit, l'ayant fait fort particuliérement autre part, où j'ai traité cette matiere à fond. Outre ces passages, qui sont communs à tous les hommes & aux femmes; il y en a un autre tout particulier aux femmes, qui est, de leur cerveau à la matrice: par lequel il arrive quelquefois qu'il monte au cerveau des vapeurs si violentes & en si grand nombre, qu'elles empêchent les actions du cerveau & de l'imagination, causent des convulsions, des folies, & autres funestes accidens; & par le même canal, les esprits ou atomes passent avec une grande liberté & une grande vitesse à la matrice, quand il en est besoin.

BAILLER et RIRE.

Maintenant, considerons comme l'imagination forte d'une personne, agit merveilleusement sur celle d'une autre qui l'a plus foible & passive. Nous voyons à toute heure que si une personne baille, tous ceux qui la voyent bailler, sont excitez à faire de même. Si l'on se rencontre parmi des personnes qui rient avec excés, on

a de la peine de s'empêcher de rire; quoi qu'on ne ſçache pas le ſujet pourquoi les autres rient. Si l'on entre dans une maiſon où tout le monde eſt triſte, on devient melancolique, car comme on dit, *Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſi tibi.* Les femmes & les enfans étant fort humides & paſſifs ſont les plus ſuſceptibles de cette contagion déſagreable de l'imagination. J'ai connu une femme qui étant fort mélancolique & ſujette aux maux de mére, ſe croyoit poſſedée, & faiſoit d'étranges actions, qui parmi les moins aviſez paſſoient pour des effets ſurnaturels & d'une poſſedée. C'étoit une perſonne de condition; & tout cela lui fut cauſé par un grand reſſentiment qu'elle eut de la mort de ſon mari. Elle avoit auprés d'elle quatre ou cinq jeunes Demoiſelles, dont quelques-unes étoient ſes parentes, d'autres la ſervoient dans ſa chambre. Toutes celles-ci devinrent poſſedées comme elle, & faiſoient d'auſſi étranges actions. On ſépara ces jeunes filles d'avec elle, & on leur ôta toute ſorte de communication; & comme leur mal n'avoit pas encore contracté de ſi profondes racines, elles furent toutes guéries par l'abſence ſeule de ce qui les infectoit: & cette Dame même fût auſſi guérie par le médecin, qui purgea ſes humeurs atrabilaires, & remit ſa matrice en bon état. Il n'y avoit point là de fourberie ni de diſſimulation. Je pourrois faire le recit de ſemblables choſes arrivées aux Religieuſes de Loudun: mais l'ayant autrefois fait en un diſcours particulier à mon retour de leur Païs, où je diſcutai le tout fort éxactement, je n'en dirai pas davantage, & je n'ajoûterai à cette matiere autre choſe, ſinon qu'il faut vous ſouvenir que lors qu'il y a deux Luts ou deux Harpes proches l'un de l'autre, accor-

accordez sur même ton ; si vous touchez une corde d'une des Harpes, une autre qui lui est consonante en l'autre Harpe, se remuera en même tems, quoi que personne la touche. De quoi Galien a fort ingenieusement rendu raison.

FAMME propriété par imagination.

Pour donc appliquer à nôtre matiere tout ce que j'ai raporté sur ce sujet : Je dis, que puis qu'il est impossible que deux personnes séparées soient si intimement unies l'une à l'autre comme est l'enfant à sa mére, lors qu'il est encore dans la matrice : on peut conclure de là, que toutes les qualitez d'une imagination forte & vehemente, agissant sur une autre foible, passive & tendre, doivent être plus éficaces en la mére agissant sur son enfant, que quand les imaginations d'autres personnes agissent sur celles qui ne leur sont rien. Et comme il est impossible qu'aucun Maître de Musique, pour expert & éxact qu'il soit, puisse jamais accorder en consonance deux Harpes l'une avec l'autre, si parfaitement que fait le grand Maître de l'Univers les deux corps de la Mére & de l'Enfant : aussi suit-il par consequent, que la concussion qui se fait de la principale corde de la mére, qui est son imagination, doit produire un plus grand branlement dans la consonante de l'enfant, sçavoir aussi son imagination, que ne fait la corde touchée d'un Lut sur la corde qui lui est consonante dans l'autre. Et quand la mére envoye des esprits à quelque partie de son corps ; il faut que d'autres de semblable nature aillent à semblable partie du corps de son enfant. Or donc rappellons en nôtre mémoire comment l'imagination de la mére est remplie des atomes corporels qui viennent de la meure, ou de la fraise qui lui étoit tombée sur le

le ſein ; & ſon imagination étant alors en grande émotion par cet accident, il arrive qu'elle doit envoyer une bonne partie de ces atomes au cerveau de l'enfant, & auſſi à pareille partie de ſon corps, comme eſt celle où elle a reçû le premier coup ; & entre laquelle & ſon cerveau paſſent de ſi fréquens & ſi vites meſſagers, comme nous l'avons dépeint. L'enfant auſſi de ſon côté (qui a ſes parties accordées en conſonance avec celles de ſa Mére, ne manque point d'obſerver le même mouvement d'eſprits entre ſon imagination & ſon col, ou ſon ſein : que fait ſa mére entre les ſiens ; & ſes eſprits étant accompagnez des atomes de la meure que ſa mére a envoyez à ſon imagination, ils font une impreſſion profonde & permanente ſur ſa peau délicate ; pour lequel éfet, celle de ſa mére eſt trop dure. Comme ſi l'on tire un Piſtolet chargé de poudre ſeulement contre un marbre, la poudre ne fait autre choſe que le ſalir un peu, mais il eſt incontinent nettoyé en le frotant ; au contraire ſi on le décharge contre le viſage d'un homme, les grains de poudre pénétrent ſa peau, il s'y attachent & y demeurent réellement imprimez durant toute ſa vie, & ſe font connoitre & voir par leur propre couleur noire, ou bleuâtre qu'ils conſervent toûjours. De même les petits grains ou atomes du fruit qui ont paſſé du col de la mére à ſon imagination, & de là à pareil endroit de la peau de l'enfant, ſe logent là, & y demeurent continuellement, & ſervent d'amorce pour attirer les atomes de pareil fruit eſpars dans l'air en leur ſaiſon, comme le vin dans le tonneau, ou une tache ſur du linge, attire à ſoi les eſprits volatils des fleurs des vignes en leur ſaiſon, & en les attirant, la par-

partie de la peau où ils résident, se fermente, s'enfle, demange, s'enflame, & même quelquefois se creve. Mais pour rendre encore plus considérable la merveille de ces marques d'envie, puis que nous sommes sur ce sujet, je ne sçaurois m'empêcher de toucher encore une autre circonstance, qui sembleroit d'abord porter ce miracle de la nature au delà des causes que j'en viens de donner : mais en éfet, aprés l'avoir bien éxaminée, nous verrons qu'elle dépend absolument des mêmes principes. C'est que souvent il arrive que l'impression de la chose desirée se fait sur l'enfant, sans qu'elle touche, ou tombe sur le corps de la mére : il suffit que quelqu'autre chose tombe ou batte à l'impourvû sur quelque partie du corps de la femme enceinte ; pendant que telle envie domine dans son imagination, & la figure de la chose ainsi desirée, se verra ensuite imprimée sur la même partie du corps de l'enfant, que celle de la mére qui a reçû le coup. La raison de ceci est : que les atomes de la chose desirée enlevez par la lumiére, vont au cerveau de la femme grosse par le canal des yeux, aussi-bien que d'autres atomes plus matériels, provenans de l'atouchement corporel, iroient là par le moyen des nerfs. Et de ces corpuscules, la mére forme en son imagination un modele complet du gros & total d'où ils émanent. Que si la femme n'est attaquée qu'intérieurement, ces atomes qui sont en son imagination, vont directement à son cœur, & de là à l'imagination & au cœur de l'enfant, ainsi ne causent qu'un renforcement de la passion en tous deux ; laquelle peut être portée à une impétuosité si violente, que si la mére ne jouit de l'ob-

jet

jet desiré, cette passion peut causer la ruïne de l'un & de l'autre : ou du moins préjudicier notablement à leur santé ; Cependant, si quelque coup inopiné surprend la mére en quelque partie de son corps, les esprits qui résident dans le cerveau, sont incontinent envoyez là par son imagination, comme il arrive, non seulement en ces cas d'envie, mais en tous autres semblables coups de surprise ; aussi-bien parmi les hommes que parmi les femmes, & ces esprits s'y transportent avec d'autant plus d'impétuosité que la passion est plus violente : de même qu'une personne qui aime passionnément une autre, court promptement à la porte toutes les fois que quelqu'un y vient heurter, ou que *Hylax in limine latrat*, espérant toûjours que c'est celui qui occupe entiérement ses pensées (car, *qui amant ipsi sibi omnia fingunt*) qui lui vient rendre visite. Et ces esprits émûs par ce coup inopiné, étant alors mêlez avec les corpuscules ou atomes de la chose desirée qui occupoit si puissamment sa fantaisie, ils les ménent avec eux à la partie frappée de son corps, & encore à la même partie du corps de l'enfant, aussi-bien qu'à son imagination. Et aprés cela tout ce qui en arrive est la même chose, aussi-bien à l'enfant qu'à la mére, comme quand la meure ou la fraise tombérent sur le sein ou sur le col des Dames dont je vous ai entretenu.

Permettez-moi, Messieurs, de prolonger ma disgression encore d'un mot, pour vous raconter un accident merveilleux, connu de toute la Cour d'Angleterre, pour confirmer de l'activité & l'impression que fait l'imagination de la mére sur le corps de l'enfant dont elle est grosse. Une Dame ma parente (c'étoit ma

IMAGINATION ce qu'elle produit sur une femme grosse.

Nié-

Niéce de Forteſcu , fille du Comte Arondel) me venoit voir quelquefois à Londres. Elle étoit fort belle & bien faite : & elle le ſçavoit bien, étant bien aiſe non ſeulement de conſerver ſes agrémens mais encore d'y en ajoûter des nouveaux. Elle ſe perſuadoit que les mouches qu'elle mettoit ſur ſon viſage lui donnoient beaucoup de grace : c'eſt pourquoi elle étoit ſoigneuſe d'en porter des plus galantes. Mais comme il eſt bien difficile de tenir une moderation aux choſes qui dépendent plûtôt de l'opinion que de la nature, elle en portoit avec excés, & s'en chargeoit tout le viſage. Quoi que cela ne me revint guéres , que j'euſſe pû prendre la liberté d'en dire mon ſentiment , & qu'elle l'auroit trouvé bon : néanmoins il ne me ſembloit pas à propos de lui rien dire qui pût lui cauſer du chagrin, pendant qu'avec tant de bonté & de douceur elle me venoit rendre ſes agréables viſites. Je m'aviſai toutefois un jour de l'en railler de telle façon, qu'elle n'en fut point mécontente, me ſouvenant que *ridentem dicere verum*, *quid vetat ?* Et ainſi je fis tomber nôtre diſcours ſur ſa preſente groſſeſſe , lui recommandant d'avoir ſoin de ſa ſanté , dont elle étoit aſſez négligente , ſelon la coûtume des jeunes femmes vigoureuſes , qui ne ſçavent encore ce que c'eſt que d'être ſujettes aux indiſpoſitions. Elle me remercioit de mes ſoins , me témoignant qu'elle ne croyoit pas qu'elle deût rien faire d'extraordinaire pour ſa ſanté qui étoit parfaite , quoi qu'elle fût groſſe. Au moins , lui dis-je , vous devriez donc avoir égard à vôtre enfant. O ! pour cela , dit-elle , il n'y a rien que je ne faſſe de ce qui pourra contribuer à ſon bien Mais cependant , lui repliquai-je, voyez combien de

mou-

mouches vous portez aû viſage : N'avez-vous pas peur que vôtre enfant ne naiſſe avec de ſemblables marques ſur le ſien ; mais quel danger y a-t'il, dit-elle, & quelle apparence que mon enfant naiſſe avec des taches au viſage, parce que je porte des mouches ? Vous n'avez pas donc oui dire, repartis-je, les impreſſions ſurprenantes que font les imaginations des méres ſur le corps de leurs enfans, pendant qu'elles ſont groſſes ? Je vais vous en raconter quelque choſe. Et ainſi je luis fis recit de pluſieurs hiſtoires ſur ce ſujet ; comme de la Reine d'Æthiopie qui accoucha d'un enfant blanc, qu'on attribuoit au portrait de nôtre-Dame qu'elle avoit à la ruelle de ſon lit, & auquel elle avoit une grande devotion : l'autre d'une femme qui accoucha d'un enfant velu, par la vûë d'un portrait de Saint Jean-Baptiſte au deſert, habillé d'une tunique de poil de Chameau. Je lui racontai auſſi l'étrange antipathie que le défunt Roi Jaques avoit pour une épée nuë, dont on attribuoit la cauſe, à ce que quelques Seigneurs d'Ecoſſe entrerent un jour par trahiſon dans le cabinet de la Reine ſa mére, durant qu'elle étoit groſſe de lui, & faiſoit des dépêches avec ſon premier Miniſtre qui étoit Italien, lequel ils tuérent à coups d'épée & le jetterent à ſes pieds : ils furent ſi barbares, que peu s'en fallut qu'ils ne bleſſaſſent auſſi la Reine, qui eſperoit ſauver ſon Miniſtre en ſe jettant à la traverſe, au moins la peau lui fut légérement éfleurée en divers endroits. Bucanan fait mention dans ſon Hiſtoire de cette Tragedie. Tant y a que le Roi Jaques ſon fils eût une telle averſion durant toute ſa vie pour une épée nuë, qu'il ne la pouvoit voir ſans une extréme

NEGRESSE a couché d'un enfant blanc.

ROI-JACQUES Son antipathie avoir une Épée nuë.

tréme émotion. Et quoi que trés-courageux en toutes autres circonstances, il ne se pût jamais guerir de ce defaut particulier. Je me souviens que quand il me donna l'Ordre de Chevalier, & que ce vint à la cérémonie de me toucher l'épaule avec la pointe d'une épée, il ne se pût contraindre à la regarder, mais tourna la tête d'un autre côté, de sorte qu'au lieu de me toucher l'épaule, il faillit à me donner de la pointe dans les yeux ; n'eût été que le Duc de Bukingan, qui sçavoit bien ce qui en arriveroit, la guida avec sa main, comme elle devoit aller. Je lui alleguai plusieurs semblables histoires ; pour lui faire comprendre que la forte imagination d'une mére, pouvoit faire quelque notable impression sur le corps de son enfant à son grand préjudice. Et aprés cela, considerez, lui dis-je, comment vous êtes toûjours attentive à vos mouches, vous les avez continuellement presentes à vôtre imagination : vous vous êtes regardée plus de six fois dans vôtre petit miroir depuis que vous êtes dans cette chambre. N'avez-vous pas sujet d'apprehender que vôtre enfant naisse avec le visage chargé de taches semblables à vos mouches, ou plûtôt que tout le noir qui est partagé en plusieurs petites portions, ne s'assemble en une, & lui vienne au milieu du front ; au lieu le plus apparent du visage ? Une tache aussi grande qu'un écu d'or, auroit belle grace en cet endroit ! Ah mon Dieu ! dit-elle, plûtôt que cela m'arrive, je ne porterai plus de mouches durant ma grossesse. Et de fait à l'heure même elle les ôta & les jetta toutes dans le feu. Quand ses amis la voyoient aprés cela tout à fait sans mouches, ils lui demandoient d'où venoit qu'elle, qui étoit reconnuë pour la plus galante de la Cour en

en matiére de mouches, les avoit quittées tout à coup, & qu'elle n'en portoit plus ? Elle leur répondoit, que son Oncle, en qui elle avoit beaucoup de confiance, lui avoit assuré, que si elle en portoit durant sa grossesse, son enfant viendroit au monde avec une tache noire, au milieu du front, large comme un écu d'or. Cette apprehension lui étoit si vivement gravée dans l'imagination, qu'elle y rêvoit continuellement. Et ainsi cette pauvre Dame qui avoit si peur que son enfant n'eût quelque marque au visage, ne pût néanmoins empêcher qu'il ne naquît avec une tache noire tout au milieu du front, de la grandeur & de la façon qu'elle se l'étoit toûjours figurée dans son imagination. C'étoit une fille, au reste fort belle, & il y a peu de mois que je l'ai vûë, portant toûjours cette marque de la force de l'imagination de sa mére. Je ne veux pas vous entretenir, Messieurs, de la femme de vôtre voisinage à Carcassone, qui depuis peu de mois accoucha d'un prodigieux monstre, ressemblant éxactement à un singe extraordinaire qu'elle prit plaisir de voir souvent pendant sa grossesse ; car vous devez sçavoir l'histoire mieux que moi : ni aussi de celle de S. Maixent, qui ne pouvant s'empêcher d'aller voir durant sa grossesse un malheureux enfant d'une pauvre passagere, qui nâquit sans bras, accoucha au bout de son terme d'un semblable monstre, qui n'eût pas seulement quelque petite excrescence sortant dès épaules, pour marquer les endroits d'où les bras devoient être descendus : & moins, de celle qui voulant voir l'éxécution d'un criminel qui eut le col coupé, en prit tellement l'épouvante, & l'impression en demeura si vivement peinte dans

ENFANT qui naquit avec une tache noire au front.

FEMME grosse d'un singe.

ENFANT né sans bras.

FEMME accouchée d'un enfant ayant la tête tranché

dans son imagination, qu'à l'instant elle tomb en travail d'enfant, & à peine la pût-on tran porter à son logis, qu'elle accoucha quelqu semaines devant son terme, d'un enfant q avoit la tête séparée du corps ; les deux parti versant encore du sang, outre celui qui en éto déja abondamment coulé & répandu dans matrice de la mére, comme si le coup du Bo reau venoit tout fraîchement d'être donn sur ce pauvre petit corps. Ces trois éxempl & plusieurs autres bien averez, que je vous pou rois alleguer, parce qu'ils témoignent claireme l'admirable force de l'imagination, m'engag roient trop avant, si je voulois tâcher d'en éclai cir les causes & d'en aprofondir les difficulte qui s'y trouveroient bien plus grandes qu'en au cun des précédens éxemples dont je vous ai en tretenu ; d'autant que ces esprits ont eu la fo ce de causer des changemens essentiels & épouvantables dans des corps entiéremen achevez de former en toute leur perfection qu'il semble qu'en quelqu'un d'eux il ait eu transmutation d'une espece en une au tre, & introduction d'une nouvelle forme in formante dans la matrice sujette, d'une natu totalement differente de celle qui y avoit été premiere : si au moins ce que la plûpart des Au teurs nous disent du tems de l'animation de l'e fant au ventre de la mére, est bien determi & veritable. Cette disgression a été déja tr longue. *Est modus in rebus, sunt certi denique nes. Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

Pour revenir donc au grand mal & au de nôtre discours : les experiences & les éxe ples que je viens de rapporter en confirmati des raisons que j'avois alleguées, nous montre

affe

ſſez que les corps qui tirent les atomes diſperſez dans l'air, attirent plus puiſſamment ceux qui ſont de leur nature, qu'ils ne font les heterogenes ou étrangers ; comme fait le vin, les eſprits vineux ; l'huile de tartre fermentée d'un levain de roſes, les eſprits volatils des roſes ; la chair de cerf ou de dain en pâtez, les eſprits de venaiſon de ſemblables bêtes ; & ainſi des autres que je viens de vous rapporter. L'Hiſtoire des Tarantules au Royaume de Naples eſt fameuſe. Vous ſçavez comment le venin de cette bête montant par la bleſſure de ceux qui en ont été piquez, juſqu'au cœur, excite en leur imagination un impetueux deſir d'entendre certains airs mélodieux ; car ils ſe plaiſent preſques tous à des airs differens. Quand donc ils ont oüi chanter un air qui leur plaît, ils danſent inceſſamment ; & par ce moyen ils ſuent abondamment, tellement que cette ſueur fait évaporer une bonne partie du venin ; outre que le ſon de la muſique excite un mouvement & cauſe une agitation parmi les eſprits aëriens & vaporeux qui ſont dans le cerveau, dedans & autour du cœur, & diffus par tout le corps de ceux qui l'entendent, proportionnez à la nature & à la cadence de telle muſique, comme quand Timothée emportoit Alexandre le Grand avec vehemence à telles & telles paſſions qu'il vouloit : tout de même auſſi que le ſon d'un Lut fait trembler les cordes d'un autre Lut, par les mouvemens & les tremblemens qu'il cauſe dans l'air, ſans qu'on les touche ou qu'on en approche. Nous voyons auſſi ſouvent, que des ſons qui ne ſont que des mouvemens de l'air, cauſent ſemblables mouvemens dans l'eau. Comme quand le ſon aigu qui eſt cauſé en frotant fort avec le doigt

TARANTULE Son venin et son Remede.

EXPERIENCE d'un Verre d'eau pour le son.

ſur le bord d'un verre plein d'eau, excite un fremiſſement, tournoyement & rejalliſſement de quelques gouttes d'eau, comme ſi elle danſoit à la cadence de ce ſon. Et le ſon harmonieux des cloches, aux Païs où on les fait carillonner fait le même ſur la ſuperficie calme des rivieres voiſines, & principalement la nuit, quand il n'y a point d'autre mouvement qui choque & interrompe celui-ci. Car l'air étant contigu, ou plûtôt continu à l'eau, & l'eau étant fort ſuſceptible du mouvement, il ſe fait dans l'eau un mouvement ſemblable à celui qui étoit commencé dans l'air. Et le même contact qui eſt entre l'air agité & l'eau, qui par ce moyen eſt ſemblablement agitée, ſe fait auſſi entre l'air agité, & les eſprits vaporeux qui ſont dans le corps de ceux qui ont été mordus par la Tarantule : leſquels eſprits ſont par conſequent émus par cet air agité, c'eſt à dire, par ce ſon; & ce d'autant plus éficacement, que cette agitation ou ſon, eſt proportionné à la nature & temperament des bleſſez. Et cette agitation interne des eſprits & des vapeurs, aide à les décharger du venin vaporeux de la Tarantule qui eſt mêlé parmi toutes leurs humeurs; de la même maniére que les eaux croupiſſantes, & les airs corrompus & putrifiez par le repos & par le mêlange d'autres mauvaiſes ſubſtances, ſe rafinent & ſe purifient par le mouvement. Mais l'Hyver arrivant qui engourdit ces bêtes, ils ne ſentent plus ce mal. Mais au retour de la ſaiſon en laquelle ils avoient été piquez leur mal revient & il faut qu'ils danſent comme ils faiſoient l'année précédente. La raiſon eſt que la chaleur de l'Eté échauffe; aigrit, & rehauſſe le venin de la bête, de ſorte qu'elle revient malicieuſe

& furieuse comme auparavant, & ce venin échauffé, s'évaporant & se répandant dans l'air, le levain de ce même venin qui reste encore dans le corps de ceux qui ont été piquez; l'attire à soi; & il se fait une fomentation, qui infecte aussi les autres humeurs, dont la fumée venant à monter au cerveau de ces pauvres Malades, elle y produit ces étranges éfets. Il n'est pas moins connu aux endroits où il y a de gros chiens ou dogues, comme en Angleterre, que si un homme a été mordu d'un de ces chiens, on tâche de le tuer, encore qu'il ne soit pas alors enragé, de peur que le devenant; le levain de cette colére canine qui reste dans le corps du mordu, n'attire à soi les esprits enragez du même chien, ensuite de quoi l'homme le deviendroit aussi. Et ceci se pratique non seulement en Angleterre, où il y a des dogues si dangereux; mais aussi en France, selon le rapport du Pére Cheron Provincial des Carmes de ce Païs, en son Examen de la Theologie Mistique, nouvellement imprimé, & que je viens de lire. Je ne vous dirai rien des nez artificiels que l'on fait de la chair de quelqu'autre homme pour remedier à la difformité de ceux à qui un froid extréme a fait perdre les leurs propres; lesquels nouveaux nez se pourrissent aussitôt que les personnes de la substance desquels ils étoient pris, viennent à mourir: comme si ce peu de chair antée sur un autre visage, vivoit des esprits qu'elle attire de sa premiere source ou racine. Car encore que ceci soit confirmé par des célébres Auteurs & par l'experience je ne m'y arrêterai pas.

Il est tems que je vienne à mon septiéme & dernier Principe. C'est le dernier tour de la vis, qui

NEZ artificiel fait de chaire humaine

SEPTIEME Principe.

qui comme j'espere lévera entiérement les obstacles, qui nous défendoient l'entrée à la connoissance de ce merveilleux mistere. Ce principe est que la source de ces esprits, ou le corps qui les attire à soi, entraîne aussi avec eux ce qui les accompagne, & ce qui est attaché, collé & uni à eux. Cette conclusion ne demande gueres de preuve; étant évidente de soi-même. S'il y a des cloux, des épingles & des rubans attachez au bout d'une longue corde ou d'une chaîne: ou s'il y a du goudron ou de la cire, de la gomme ou de la glu, & que je prenne cette chaîne par un bout, & l'attire vers moi jusques à ce que le bout éloigné vienne entre mes mains; il ne se peut faire que je n'aye aussi en même tems les cloux, les épingles, les rubans, le goudron, & tout ce qui y est attaché. Je m'en vais donc vous rapporter seulement quelques experiences averées en consequence de ce principe, qui confirmeront encore trés-puissamment les précédentes. La grande fertilité & les richesses de l'Angleterre consistent en pâturages, pour la nourriture du bêtail. Nous en avons les plus beaux du monde, & aussi abondance d'animaux, & principalement de bœufs & de vaches. Il n'y a point de pauvre ménage, qui n'ait quelque vache pour lui fournir du lait. C'est la principale nourriture des pauvres gens, aussi-bien qu'en Suisse. C'est pourquoi ils sont fort soigneux de leurs vaches. S'il arrive qu'en faisant bouillir du lait il se gonfle & qu'il se répande dans le feu; la bonne femme ou la servante abandonne à l'instant tout ce qu'elle faisoit, & accourt au pot qu'elle retire du feu, & en même tems prend une poignée de sel, qu'on tient toûjours au coin de la cheminée, pour le garder sec, & le jette

dessu-

VACHES moyen de les preserver sans sorcelerie.

dessus cette braise où le lait s'étoit répandu. Demandez-lui pourquoi elle fait cela, & elle vous dira, que c'est pour empêcher que la vache qui a rendu ce lait, n'ait mal au pis : car sans cela elle l'auroit dur & ulceré, pisseroit du sang, & enfin elle seroit en danger de mort. Non pas que telle extrémité lui arrivât à la premiére fois, mais néanmoins elle en souffriroit du mal ; & si cela arrivoit souvent, la vache ne manqueroit pas d'en mourir à la fin. Il semble qu'il y a quelque superstition ou de la folie en ceci. L'infaillibilité de l'éfet garantit de la derniere, & pour la premiére, plusieurs croyent que la maladie de la vache est surnaturelle & un éfet de quelques sortiléges, & ainsi que le reméde que je viens de dire est superstitieux : mais il est aisé de les desabuser de cette prevention, en leur déclarant comme la chose va selon les principes que j'ai posez. Le lait tombant sur les charbons ardans, est converti en vapeur, qui se disperse & se filtre par tout dans l'air ; & là elle fait rencontre de la lumiére & des rayons du Soleil qui l'emportent encore plus loin, augmentent & étendent sa sphere d'activité. Cette vapeur de lait, n'est pas simple ni seule ; mais elle est composée d'atomes de feu qui accompagnent la fumée ou vapeur de ce lait, se mêlent & s'unissent avec lui. Or la sphere de cette vapeur s'étendant jusqu'au lieu où se trouve la vache qui a donné le lait, son pis qui est la source d'où ce lait est sorti, attire à soi cette vapeur, elle s'y arrête & s'y attache, & avec elle les atomes ignez qui l'accompagnent. Le pis est une partie glanduleuse, & fort tendre, & par consequent fort sujette à l'inflammation ; ce feu donc l'échauffe, l'enflame & la fait enfler, &

LAIT tombant sur charbons ardans.

& par conſequent la fait devenir dure, & à la fin ulcerée. Le pis enflamé & ulceré eſt proche de la veſſie, laquelle par conſequent il enflame auſſi ; & cela fait ouvrir les anaſtomoſes des veines qui aboutiſſent là ; & ainſi elles regorgent & jettent leur ſang dans la veſſie, dont elle ſe décharge par l'urine. Or aux vaches, piſſer le ſang eſt un mal funeſte & incurable. Mais d'où vient que le ſel rémedie à tout cela ? C'eſt qu'il eſt d'une nature trés-contraire au feu ; cettui-ci étant chaud & volatil, l'autre froid & fixe ; de ſorte que là où ils ſe rencontrent enſemble, le ſel abat le feu, il le precipite, & tuë ſon action. Ce que l'on peut remarquer dans un accident aſſez ordinaire. Les cheminées qui ſont chargées de ſuye, prennent feu aiſément. Le reméde qu'on y apporte ſur le champ eſt, de tirer un coup de fuſil dans la cheminée : & cela fait détacher & tomber la ſuye brûlante, & le deſordre ceſſe : mais ſi l'on n'a point de fuſil, on jette quantité de ſel ſur le feu d'embas, & cela matte & empêche les atomes du feu, qui autrement monteroient inceſſamment & ſe joindroient à ceux d'enhaut ; leſquels par ce moyen manquant de nourriture, ſe conſument & viennent à rien. La même choſe arrive aux atomes qui ſont en train d'accompagner la vapeur du lait. Le ſel les precipite & les étouffe ſur la place. Et ſi quelques-uns ſe ſauvent & s'échappent par le grand éfort qu'ils font & s'en vont avec cette vapeur, ils ſont pourtant accompagnez des atomes & eſprits du ſel qui s'attachent à eux, qui comme bons luiteurs ne quittent jamais leur priſe, qu'ils n'ayent le deſſus de leur adverſaire. Et vous remarquerez en paſſant, qu'il n'y a point de plus excellent bau-

mee

me pour la brûlure que l'esprit de sel en quantité moderée. Il est donc constant qu'il est impossible d'employer aucun moyen plus efficace pour empêcher le mauvais effet du feu au pis de la vache, que de jetter sur son lait répandu parmi les charbons une quantité suffisante de sel. Cette expérience touchant la conservation du pis de la vache par le sel, me fait souvenir de ce que plusieurs personnes m'ont dit avoir vû en France & en Angleterre. Quand les Médecins éxaminent le lait d'une nourrice pour l'enfant de quelque personne de condition, ils l'éprouvent par divers moyens avant que de juger definitivement de sa bonté : comme par le goût, par l'odorat, par sa couleur, par sa consistence, &c. Et quelques-uns le font bouillir même jusques à l'évaporation, pour découvrir les accidens & les circonstances qui se reconnoissent & se discernent mieux par ce moyen. Mais celles, au lait desquelles on a fait cette derniére épreuve, se sont senties fort tourmentées à la mamelle & au tetin, & particuliérement pendant qu'on faisoit bouillir leur lait : & pourtant aprés avoir une fois enduré ce mal, elles ne vouloient plus consentir qu'on emportât de leur lait hors de leur presence ; quoi qu'elles se soûmissent volontiers à tout autre épreuve que celle du feu. Pour confirmer cette expérience de l'atraction que le pis de la vache fait du feu avec la vapeur du lait brûlé, je m'en vais vous en dire une autre de semblable nature, dont j'ai moi-même été le témoin oculaire plus d'une fois, & que vous pouvez expérimenter facilement. Prenez les ordures d'un chien toutes les fois qu'il en fera, & jettez-les toûjours dans le feu ; au commencement vous le verrez seulement un peu échauffé

LAIT DE Femme Bouillir ses effets

CHIENS ses excrements Brulé ses effets

&

& ému , mais dans peu de tems vous le verrez comme s'il étoit tout en feu & tirant la langue, comme s'il venoit de courir long-tems. Or ce mal lui arrive à cauſe que ſes inteſtins attirant la vapeur de ſon excrément brûlé, & avec cette vapeur, les atomes de feu qui les accompagnent ; ils s'alterent & s'enflament, de ſorte que le chien ayant toûjours la fiévre, & ne pouvant plus prendre de nourriture, ſes flancs ſe reſſerrent & ſe retreſſiſſent ; & à la fin il en meurt. Il ne ſeroit pas à propos de divulguer cette experience parmi quelques perſonnes, ou des Nations ſujettes à s'en ſervir en mal. Car la même choſe qui arrive aux bêtes arriveroit aux hommes, ſi on faiſoit le même de leurs excremens. Il arriva une choſe remarquable ſur ce propos à une perſonne de mes amies pendant mon dernier ſejour en Angleterre. Il avoit un fort bel enfant & fort delicat, & afin d'y pouvoir avoir toûjours l'œil, il fit venir la nourrice chez lui, je le voyois ſouvent, car c'étoit un homme fort intriguant dans les affaires, & j'avois alors beſoin de lui. Un jour je le trouvai fort triſte, & ſa femme toute éplorée : demandant la raiſon, ils me dirent que leur petit ſe portoit fort mal ; qu'il avoit la fiévre, & le corps tout enflamé, ce qui ſe voyoit par la rougeur de ſon viſage : qu'à tout moment il faiſoit des efforts pour aller à la ſelle, & pourtant il ne faiſoit gueres de matiere, qui étoit toute chargée de ſang ; & qu'enfin il ſe rebutoit de tetter. Ce qui les mettoit plus en peine, étoit qu'ils ne ſçavoient à quoi attribuer tout ce deſordre, car ſa nourrice ſe portoit trés-bien, avoit ſon lait tel qu'on le pouvoit ſouhaiter, & en toutes choſes on avoit eu le ſoin qu'il falloit. Je

ENFANT triste sort du brulement de ses excrements.

leur dis sur le champ que la derniere fois que j'avois été chez eux, j'avois remarqué une particularité dont j'avois alors dessein de les avertir; mais que sur l'heure quelqu'autre chose m'en avoit détourné, & que puis aprés je ne me souvins plus de la leur dire. C'étoit que l'enfant ayant fait signe de vouloir être mis à terre, aussi-tôt qu'il y fut laissa tomber ses ordures; & la nourrice prit incontinent une pellée de cendres & de braise, dont elle les couvrit, & puis jetta le tout dans le feu. La mére me fit des excuses de ce qu'on avoit été si négligent à corriger cette mauvaise habitude de l'enfant; disant que comme il avançoit en âge, il s'en corrigeroit de lui-même. Je lui repliquai, que ce n'étoit pas pour cette raison là que je lui tenois ce discours, mais pour trouver la cause du mal de leur enfant, & ensuite le reméde. Et là dessus je leur fis recit d'un semblable accident, qui étoit survenu deux ou trois ans auparavant à un enfant d'un des plus illustres Magistrats du Parlement de Paris, qui étoit élevé en la maison d'un Médecin de grande réputation en cette même Ville. Je leur dis aussi ce que je viens de vous rapporter, Messieurs, touchant les excremens des chiens. Et je leur fis faire réflexion sur ce qu'ils avoient oüi dire diverses fois, & qui se pratique assez souvent dans nôtre Païs. C'est que dans les Villages où il fait toûjours bien crotté durant l'hyver, s'il arrive qu'il y ait quelque fermier qui soit plus propre que les autres, & qui tienne plus nettes les avenuës de sa maison que ses voisins, les goujats sont bien aises d'y venir la nuit, ou quand il fait obscur, pour y lâcher leur ventre, d'autant qu'en tels Villages il n'y a gueres de commodité: outre qu'en

qu'en ces lieux ainſi propres, ces goujats ſont hors de danger de s'enfoncer dans la boüe, mais les bonnes ménageres en ouvrant le matin la porte du logis, y trouvent un preſent dont l'odeur deſagreable les tranſporte de colere. Celles qui ont été inſtruites à ce jeu, vont incontinent rougir une broche ou une pelle dans leur feu, puis l'enfoncent ainſi chaude dans l'excrement, & quand le feu en eſt éteint, ils la réchauffent de nouveau; & repetent ſouventefois la même choſe. Cependant le fripon qui a fait cette ſaleté, ſent une douleur & une colique aux boyaux, une inflammation au fondement, une envie continuelle d'aller à la ſelle, & à peine en eſt-il quitte qu'il ſouffre une facheuſe fiévre durant tout ce jour-là; ce qui eſt cauſe qu'il n'a garde d'y retourner une autrefois. Et ces femmes pour s'être ainſi garanties de ſemblables affrons, paſſent par ignorance, pour ſorcieres, & pour avoir fait pacte avec le Diable, puis qu'elles tourmentent de la ſorte les gens, ſans les voir ni les toucher.

SYMPTOME apparent a l'Enfant.

Ce Gentilhomme ne rejetta pas ce que je lui venois de dire, & y fut encore davantage confirmé quand je lui dis qu'il regardât au fondement de ſon enfant, que ſans doute il le trouveroit rouge & enflamé; & le viſitant, on vit auſſi-tôt qu'il étoit tout chargé de puſtules, & comme excorié. Il ne ſe paſſa guere de tems que ce pauvre petit mignon languiſſant ne fiſt avec des grandes douleurs & des cris, quelque peu de matiere, laquelle au lieu de permettre qu'elle fût jettée dans le feu, ou couverte de braiſe, je la fis mettre dans un baſſin d'eau froide que je fis porter en un lieu frais. Ce qu'on continua de faire à chaque fois que l'en-

REMEDE Souverain a cette occasion.

l'enfant leur en donnoit ſujet ; & il commença de guérir à l'heure même, & dans deux ou trois jours il ſe porta trés-bien. Mais craignant de vous trop ennuyer, je ne vous entretiendrai plus que d'une experience qui eſt aſſez familiere chez nous, & aprés je ferai une recàpitulation de tout ce que j'ai avancé, pour vous faire ſentir la force de tout ce diſcours. Nous avons donc comme je vous ai deja dit d'excellens pâturages en Angleterre, leſquels ſont ſi nouriſſans, qu'il arrive ſouvent que les bœufs en deviennent ſi gras, que leur graiſſe degenere en apoſtumes qui leur tombent ſur les jambes & même ſous la plante des pieds d'où ſort beaucoup de pus & de matiere corrompuë ; ce qui les empêche de marcher. Les Proprietaires ſont bien fâchez de cela, car quoi que leur chair n'en ſoit pas moins bonne à manger, ils n'y trouvent cependant pas trop bien leur compte, parce que ne pouvant pas les mener à Londres, où ſe fait le grand debit des bœufs gras pour toute l'Angleterre, comme à Paris pour l'Auvergne, la Normandie & autres endroits de France, d'où on les mene dans cette capitale. Ils ſont obligez de les tuer ſur les lieux, où leur chair perd la moitié du prix de ce qu'elle ſe vendroit à Londres. Voici donc le reméde à ce mal. Il faut prendre garde où le bœuf, la vache, ou la geniſſe poſent en terre le pied malade, à la premiére démarche qu'ils font aprés s'être levez le matin, & en ce même endroit il faut couper une motte ou gazon de toute la terre compriſe ſous l'étenduë dudit pied, & mettre cette motte ſur un arbre, ou dans une haye expoſée au vent de biſe. Et ſi ce vent vient à ſouffler ſur cette motte de terre, le bœuf ſera guéri parfaitement dans trois ou quatre jours :

BOEUFS si gras qu'il tombent en apostume.

REMEDE en cette occasion.

mais

mais ſi on l'expoſe au midi , & que le vent de Sud-weſt regne, qu'à Toloze on appelle d'Autant , à Montpellier, le Marin, & en Italie le Scirocco , ſon mal augmentera. Ces circonſtances ne vous ſembleront pas ſuperſticieuſes , quand vous aurez conſidéré que par le repos de la nuit , la matiére où le pus s'amaſſe en quantité ſous le pied malade du bœuf; lequel venant enſuite à faire ſa premiére démarche le matin, il preſſe d'abord ſon pied ulcéré contre terre , ſur laquelle cette matiére ou pus s'imprime & s'attache en abondance. Cette terre ou gazon étant miſe & expoſée en lieu propre pour recevoir le vent ſec & froid de la biſe , les atomes froids & ſecs de ce vent ſe mêlent avec le pus: lequel répandant ſes eſprits par tout dans l'air , le pied ulcéré, qui en eſt la ſource , les attire, & avec eux , il attire auſſi ces atomes froids & ſecs, leſquels le guériſſent: d'autant que ce mal ne demande autre choſe que d'être deſſéché & rafraîchi. Mais ſi l'on expoſe le gazon à un vent chaud & humide , il doit faire un éfet tout contraire.

Voila , Meſſieurs , toutes mes rouës formées. J'avouë , qu'elles ſont mal limées & peu polies, mais voyons pourtant ſi en les aſſemblant , elles feront remuër la machine: que ſi ces rouës bien aſſemblées produiſent leur effet , nous devons être convaincus de la certitude des principes que nous venons d'établir. Appliquons donc ce que nous avons dit , à ce qui ſe pratique quand on

POUDRE DE SYMPATIE guerison de M. HOWEL

penſe une perſonne bleſſée , avec la Poudre de Sympathie. Conſidérons Monſieur Howel bleſſé à la main , & cette grande inflammation ſurvenuë à ſa bleſſure. L'on prend ſa jaretiére cou-

ver

Opération que fait la poudre de sympathie.

verte du sang sorti de la playe, on la trempe dans un bassin d'eau où l'on a dissout du Vitriol : & l'on tient le bassin le jour dans un cabinet à la chaleur modérée du Soleil du Printems, & la nuit au coin de la cheminée ; de sorte que le sang qui est à la jaretiére, soit toûjours dans un tempérament naturel, ni plus chaud, ni plus froid que le degré nécessaire à un corps sain. Que faut-il donc, selon le sisteme que nous venons d'établir, qu'il arrive de tout ceci ?

Premiere observation.

Premiérement, le Soleil & la lumiére attireront d'une grande distance & étenduë, les esprits du sang qui sont sur la jaretiére. Et la chaleur modérée du foyer qui agit doucement sur la composition, qui revient à la même chose comme si l'on portoit le tout sec dans sa poche, pour lui faire sentir la chaleur tempérée du corps, fait pousser au dehors ces atomes, comme l'eau qui s'amasse en rond en la filtration, & pousse ce qui monte, pour le faire aller plus vîte & plus aisément, & les fait dilater & filtrer, & ainsi marcher eux-mêmes bien loin dans l'air, pour aider ainsi à l'attraction du Soleil & de la lumiére.

Seconde observation.

Secondement, les esprits du Vitriol incorporé avec le sang, ne peuvent s'empêcher de faire le même voyage avec les atomes de ce sang.

Troisieme observation.

En troisiéme lieu, la main blessée exhale continuellement une grande abondance d'esprits chauds & ignez, qui sortent avec rapidité de la blessure enflamée; ce qui ne se peut faire que la playe n'attire par conséquent l'air qui lui est le plus proche.

Quatrieme observation.

En quatriéme lieu, cet air attire d'autre air ; & cettui-ci encore d'autre : & ainsi se fait un concours d'air attiré tout autour de la blessure. En cin-

CINQUIÉME observation.

cinquiéme lieu ; les atomes & les esprits du sang & du Vitriol viennent enfin avec cet air, lesquels étoient diffus & répandus bien loin par l'attraction qu'en avoit faite la lumiére ou le Soleil. Et même peut-être que dés le commencement l'orbe ou sphére de ces atomes & esprits s'étendoit dans cette grande distance sans avoir besoin de l'attraction de l'air ou de la lumiére pour les y faire venir.

SIXIÈME observation.

En sixiéme lieu, ces atomes de sang, trouvant leur propre source & la racine originaire d'où ils venoient, s'arrêtent & s'attachent là, & rentrent ainsi dans leurs lits naturels : au lieu que l'autre air n'étant que passager s'évapore aussi-tôt qu'il vient; comme quand il est emporté par la cheminée, aussi-tôt qu'il est attiré dans la chambre par la porte.

SEPTIEME observation.

En septiéme lieu, les atomes du sang s'étant joints inséparablement avec les esprits vitrioliques, tant ceux là que ceux-ci s'imbibent ensemble dans tous les recoins, fibres & orifices des veines qui se trouvent découvertes dans la playe du malade, soulagent la playe, & enfin la guérissent imperceptiblement. Or pour sçavoir pourquoi un tel effet arrive si heureusement, il faut éxaminer la nature du Vitriol.

VITRIOL ses deux principes.

Il est composé de deux parties, l'une fixe, l'autre volatile. La fixe qui est son sel, est acre, mordicante & en quelque degré caustique. La volatile, est anodine, douce, balsamique, & astringente : & c'est pour cela qu'on se sert du vitriol, comme d'un souverain reméde dans les collyres pour les inflammations des yeux ; & quand ils sont corodez ou écorchez par une humeur ou défluxion acre & brûlante : il en est de même dans les injections, où il guérit aussi-tôt les excoriations ; & dans les meilleurs em-

emplâtres il étanche le sang & incarne les playes. Mais ceux qui sçavent tirer l'huile douce du Vitriol ; qui est sa pure partie volatile, n'ignorent pas qu'il n'y a point, dans la nature, de baume qui soit pareil à cette huile. Car ce baume ou huile douce guérit en trés-peu de tems toutes sortes de blessures qui ne sont pas mortelles : il guérit & consolide les veines rompuës de la poitrine & même les ulcéres des poulmons, maladie incurable sans ce baume. Or c'est cette partie volatile du Vitriol qui est emportée seule par le Soleil, le grand distillateur de la nature, qui par son moyen se dilate dans l'air ; & que la blessure ou la partie lesée l'attire & l'incorpore avec son sang, avec ses humeurs, & avec ses esprits : cela étant, on ne peut douter que ce Vitriol volatil, ne ferme les veines, qu'il n'arrête le sang, & qu'en peu de tems il ne guérisse la playe.

Vitriol son huile douce souveraine.

La métode & la maniére de se servir autrefois de ce reméde Sympathetique, étoit de prendre seulement du Vitriol, même le plus commun, comme il venoit des Droguistes sans aucune préparation ou mixtion & de le faire dissoudre dans de l'eau de fontaine ou plûtôt de pluye, en telle quantité qu'y trempant du fer poli, par éxemple un couteau, il en sortoit tout chargé de couleur, comme s'il avoit été changé en cuivre. Et dans cette eau on mettoit tremper quelque linge taché du sang de la blessure qu'on vouloit guérir, si le linge étoit sec ; mais s'il étoit encore frais & humide du sang, il ne falloit que le soupoudrer avec de la poudre déliée de semblable Vitriol, en sorte que cette poudre s'incorporât & s'imbibât dedans le sang encore humide ; & on gardoit l'un ou l'au-

Composition de la Poudre de sympatie son employ.

tre en lieu temperé, sçavoir la poudre en un
boëte dans la poche, & l'eau, qui n'admet poin
cette commodité, dans quelque chambre où
chaleur fût moderée. Et à chaque fois que l'o
mettoit de la nouvelle eau vitriolique ou nou
velle poudre sur un nouveau linge ou étoffe en
sanglantée, la personne sentoit un nouveau sou
lagement : comme si alors sa playe avoit été e
fectivement pensée par quelque souverain remé
de. Et pour ce sujet l'on réiteroit cette façon
de penser le soir & le matin. Mais maintenant l
plûpart de ceux qui se servent de ce reméde Sym
pathetique tâchent d'avoir du vitriol Romain
ou de Cypre, puis ils le calcinent au Soleil. E
outre cela, quelques-uns y ajoûtent de la gom
me Tragagante, *facile est inventis addere.* Pou
moi j'ai vû d'aussi grands & aussi merveilleux ef
fets du seul vitriol de dix-huit deniers la livre:
comme de la poudre qu'on prepare aujourd'hui
qui est plus chere. Toutefois je ne blâme poin
la pratique d'aujourd'hui, au contraire je l
louë, car la raison l'appuye. Premiérement, i
semble que le plus pur & le meilleur vitriol doi
faire les meilleurs effets. 2. Il semble que la cal
cination moderée, comme est celle du Soleil
ôte l'humidité superfluë du vitriol, laquelle ne
fait que l'affoiblir, & même cette calcination ne
touche aucunement à ce qui en est bon : com
me qui feroit cuire un bouillon clair, jusques à
ce qu'il devienne gelée ou consommé, il le ren
droit plus nourissant. 3. Il semble que l'expo
sition qu'on fait du Vitriol au Soleil, pour l'y
calciner, rend ses esprits plus disposez à être
emportez dans l'air par le Soleil, quand il en
est besoin. Car on ne peut pas douter que quel
que partie de ce feu æthere des rayons du So-

leil,

composition plus parfaite de la poudre de Sympathie choix du vitriol.

eil, ne s'incorpore avec le Vitriol, comme on e voit à l'œil, en calcinant l'Antimoine par n miroir ardent, car il augmente son poids presque de la moitié. Et en ce cas, la partie de ette substance lumineuse qui demeure dans le Vitriol ainsi calciné, sera fort disposée à être enlevé en l'air par une semblable lumiére & ayons du Soleil : comme nous voyons que pour faire qu'une pompe attire mieux l'eau d'un puits, on y jette premiérement un peu d'eau par en haut : or la lumiére enlevant facilement cette substance qui lui est naturelle, elle enleve quant & quant plus aisément ce qui est incorporé avec elle. 4. Ces rayons Solaires incorporez avec le vitriol, lui peuvent communiquer encore quelque vertu plus excellente qu'elle n'avoit : comme nous voyons que l'Antimoine calciné au Soleil, devient, de poison qu'il étoit auparavant, un trés-souverain & balsamique medicament, & un trés-excellent corroboratif de la nature. 5. La gomme Tragagante, ayant une faculté glutinante ; & étant au reste trés-innocente, peut aider à consolider plûtôt la playe.

ANTIMOINE calciné par le miroir ardent augmente de moitié.

Je pourrois, Messieurs, ajoûter à ce que je viens de vous dire, plusieurs remarques importantes touchant la forme & l'essence du vitriol ; dont la sustbance est si noble & l'origine si admirable, qu'on peut avec raison dire que c'est un des plus excellens corps que la nature ait produit. Les Chymistes nous assurent, que ce n'est autre chose qu'une substance formée de l'esprit universel qui anime & perfectionne tout ce qui existe dans ce monde sublunaire, lequel est abondamment attiré par un Aimant approprié ; par le moyen duquel j'ai moi-même, en peu de tems, par sa seule exposition à l'air, fait attraction de

AIMANT céleste produisant un vitriol universel.

plus de dix fois son poids d'un vitriol celeste merveilleux en pureté & en vertu : privilege qui n'a été donné qu'à lui & au pur Salpêtr[e] vierge. Mais pour analizer comme il faudro[it] la nature de ce transcendant individu, qu'on pe[ut] néanmoins dire en quelque façon universel & fondamental à tous les corps, il faudroit un di[s]cours beaucoup plus long que celui que je vo[us] ai fait : ainsi comme je vous ai deja entretenu assez long-tems, je n'abuserai point de vôtre at[-]tention. C'est pourquoi, remettant cela à un[e] autrefois, quand il vous plaira de me l'ordonner, je reviens pour le present à l'éxamen general de cette Cure. J'acheverai ce discours, aprés vou[s] avoir encore dit deux ou trois mots qui ne sont pas de peu d'importance, pour la confirmation de tout ce que j'ai ci-devant avancé. Je vou[s] ai raporté les causes merveilleuses des effets sur[-]prenans de cette Poudre Sympathetique dés leu[r] premiére origine. Ces causes fondamentales sont tellement enchaînées l'une avec l'autre, qu'i[l] semble qu'il n'y ait entr'elles aucune interrup[-]tion : mais nous serons encore confirmez da[ns] la pensée que ce sont elles qui produisent véri[-]tablement l'efet de tant de belles cures, si no[us] considerons, que lors qu'on aporte quelque chan[-]gement en l'une de ces causes ou en toutes en[-]semble, nous apercevons incontinent un effet tou[t] different du premier. Si je n'avois jamais v[u] une Horloge, ne serois-je pas surpris, de voir un[e] aiguille marquer reguliérement les heures sur [la] platine du Quadran, & qu'elle se tourne & fa[sse] son tour entier toutes les douze heures, sa[ns] que je voye rien qui pousse cette éguille. Ma[is] si je regarde de l'autre côté, je vois des roue[s] des ressorts, & des contrepoids qui sont en co[n-]
tinu[-]

nuel mouvement : ce qu'ayant consideré, je
oupçonne dabord que ces rouës sont la cause du
nouvement de l'éguille, quoi que je ne puisse
as discerner ni reconnoître comment ces rouës
ont mouvoir l'éguille du Quadran, à cause de
a platine qui est entre deux. Je raisonne donc
insi en moi-même, disant que tout éfet doit ne-
essairement avoir une cause ; & que tout corps,
oit aussi recevoir par necessité son mouvement
e quelqu'autre corps qui le touche. Or je ne
ois point d'autres corps qui fassent mouvoir &
ourner l'éguille du Quadran, que les rouës :
ourtant je suis fortement persuadé que ce sont
lles qui font tourner l'éguille. Mais aprés que
'aurai arrêté le mouvement de quelqu'une de
es rouës, ou ôté le contrepoids, & que d'a-
ord je vois que l'éguille s'arrête tout court,
& qu'en remettant le contrepoids, ou laissant
n liberté la rouë arrêtée, l'éguille retourne im-
nediatement à son train ordinaire ; & que fai-
ant aller plus vîte quelque rouë avec mon doigt,
ou que chargeant le contrepoids, l'éguille se
hâte & s'avance à proportion plus qu'elle ne
aisoit : alors je suis convaincu & entiérement
atisfait, & je conclus absolument ; que ces
rouës ou contrepoids sont la véritable cause du
nouvement de l'éguille. De même, si empê-
chant l'action de quelqu'une des causes que j'ai
établies pour le véritable fondement de la Pou-
dre de Sympathie, j'altere, je retarde, ou em-
pêche la guérison de la playe : je puis conclure
hardiment, que les causes susdites sont legiti-
mes & véritables, & qu'il n'en faut point cher-
cher d'autres. Examinons donc la chose par ce
biais-là. J'ai dit que la lumiére emportant ces
atomes de Vitriol & de sang, & les dilatant

POUDRE de Sympatie quelle sont les moyens qui peuvent lui empecher ses effets.

dans l'air, la playe les attire & est d'abord sou-lagée, & puis ensuite guérie par les esprits du Vitriol qui est balsamique. Mais si vous mettez le bassin où est la poudre avec le linge taché de sang, dans une armoire enchassée dans une muraille en quelque coin d'une chambre froide, ou dans une cave où la lumiére ne donne jamais & d'où l'air ne sort point, alors la poudre venant à se corrompre, la playe ne sentira aucun éfet de cette poudre : & le même arrivera ; si ayant mis en quelque coin le bassin où est la poudre, vous le couvrez avec plusieurs couvertures épaisses, étouffantes & spongieuses, qui imbibent les atomes qui en pourroient sortir, & qui retiennent la lumiére & les rayons qui y entrent, qui s'y arrêtent & s'y perdent. Aussi si vous laissez congeler en glace l'eau vitriolée où le linge est trempé, le blessé sentira au commencement un grand froid à sa playe : mais quand le tout est glacé, il ne sentira ni bien ni mal, d'autant que ce froid ferme & congele les pores de l'eau laquelle ne laisse point alors transpirer ou sortir les esprits. Si on lave le linge taché dans du vinaigre ou lessive qui par leur acrimonie penetrante emportent tous les esprits du sang devant que de lui appliquer le vitriol, il ne fera aucun éfet ; mais si l'on ne le lave que d'eau simple, il ne laissera pas de faire quelque chose, parce qu'elle n'en emporte pas tant, néanmoins l'éfet n'en sera pas si grand que si le linge n'avoit point été lavé du tout : car alors il est plein de tous les esprits du sang. La même operation se fait appliquant le remede à l'épée qui a blessé la personne, si ce n'est que l'épée ait été chauffée au feu, car il feroit évaporer tous les esprits du sang ; ce qui la ren-

droit

droit incapable de produire cet éfet. Et voici la raison pourquoi l'on peut penser l'épée : c'est que les esprits subtils du sang, penetrent dans la substance de la lame de l'épée, jusques à l'étenduë que la lame a été portée dans le corps du blessé ; & ils font là leur résidence, sans que rien les en puisse chasser, excepté, comme j'ai dit le feu ; pour preuve de cela, tenez-la sur un réchaut de feu moderé, & vous verrez sortir du côté de la lame opposé au feu, une petite humidité qui ressemblera à la tache que l'haleine fait sur un miroir ou sur la même lame polie : & si vous la regardez à travers quelque verre qui grossit beaucoup les objets, vous verrez que cette rosée d'esprits consiste en de petites bulles ou vessies enflées. Et quant une fois elles seront évaporées entiérement, vous n'en verrez plus sur cette épée, si elle n'étoit poussée de nouveau dans quelque corps vivant. Ni même dés le commencement vous ne les verrez autre part, mais precisement sur la partie de la lame qui est entrée dans la playe. Cette subtile pénétration de ces esprits dans le dur acier, sert à persuader l'entrée de semblables esprits dans la peau d'une femme grosse ; comme je vous avois promis, en traitant le sixiéme principe, de vous le faire ramarquer en son lieu. Or donc pendant que ces esprits sont dans l'épée, elle servira à guerir le blessé : mais d'abord que le feu les a une fois chassez, le reméde appliqué sur cette épée, ne fera rien du tout : de plus, si quelque chaleur violente accompagne ces atomes ; elle enflame la blessure ; mais le sel commun y peut remédier, l'humidité de l'eau humecte la playe, & le froid cause le frisson à la personne blessée. Pour confirmer toutes ces

particularitez, je pourrois vous raporter plusieurs histoires. Mais j'ai déja trop excercé vôtre patience par ce long discours, & je m'offre d'en entretenir en particulier ceux de cette illustre Assemblée, qui auront la curiosité de les entendre.

Je finis donc, Messieurs, en vous representant que toutes ces merveilles secrettes se gouvernent par des circonstances purement naturelles, quoi que par des esprits & des ressorts trés subtils; & il me semble que je vous ai assez évidemment demontré que dans cette operation, il n'est pas besoin d'amettre une action par un agent qui soit distant du patient. Je vous ai fait voir qu'il y a une communication réelle de l'un à l'autre, à sçavoir d'une substance balsamique qui se mêle corporellement avec la playe; & c'est une bassesse, & l'éfet d'une profonde ignorance de vouloir prétendre que la magie ou le charme y ont quelque part, & de vouloir par là limiter les prodiges de la nature parce que nos esprits qui sont bornez ne peuvent penétrer les causes & les principes qui les produisent, sur lesquels il est à propos de fonder nôtre jugement. Il n'est pas besoin d'avoir recours à un Démon ou à un Ange pour vuider cette difficulté : *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit.*

F I N.

NOU



NOUVEAUX SECRETS EXPERIMENTEZ, TIREZ DES MEMOIRES DE DIVERS AUTEURS CELEBRES.

Entraultre des Voyages de M. de Monconys.

1. *Poudre de Coloradilla pour les Playes.*

VOici les trois maniéres dont les Chirurgiens d'Espagne composent, & se servent ordinairement de la Poudre de Coloradilla.

Prenez de la Mirrhe, de l'Encens du mâle, Mastic, du sang de Dragon, du Bol d'Armenie bien préparé, de la Sanguinaire, du Santal rouge, de la Sarcocolle, de chacune de ces drogues parties égales, pour en faire une poudre selon que l'art le requiert.

En voici une autre moins composée, qui est de prendre du Mastic & du Sandarac de chacun demie

mie once, du ſang de Dragon & du Kermes ; de chacun une once, dont ont fera une poudre trés-ſubtile.

2. *Troiſiéme Recepte de la Coloradilla.*

PRenez de bonne Mirrhe deux dragmes, Encens trois gros, Aloës une dragme, ſang de Dragon deux dragmes, Santal rouge, Sarcocolle, Bol d'Armenie, Pierre hématite, de chacun deux dragmes ; toutes ces drogues miſes en poudre & mêlées enſemble font la Coloradilla : on l'applique avec un plumaceau ſur la playe ſans autre miſtere, ſans ſe ſervir de tentes ni d'autres remédes.

3. *Pluſieurs maniéres de faire du trés-bon Chocolat.*

PRenez vingt livres de Cacao, qui eſt une eſpece de Fêve qui vient des Indes, qu'il faut faire brûler comme le Caffé, dix livres de Sucre, quatre onces de Canelle, cinquante Banilles. Il y en a qui ajoûtent à cela demie once de Poivre d'Inde, qui eſt le Poivre rouge, & une dragme de Muſc.

4. *Autre maniére de faire d'excellent Chocolat.*

SUr vingt livres de Cacao, il faut vingt liv. de Sucre, à chaque livre de Cacao une Banille & demie. Pour vingt-cinq livres de Chocolat, on peut mettre juſqu'à quatre gros de poivre rouge, pour le rendre plus piquant, demie livre de Canelle, ou quatre onces & un gros de Muſc.

5. *Autre maniére.*

PRenez dix livres de Cacao, cinquante Banilles, six onces de Canelle, deux gros de poivre rouge, douze livres de Sucre, de Musc & Ambre-gris de chacun vingt grains, celui-ci m'a parû le plus agreable; car j'en ai fait faire de toutes les manieres à plusieurs personnes. Le *Senor Molina* frere de la *Senora Molina* qui étoit à Paris auprés de la Reine m'en chargea pour Sa Majesté. Il y a des Gens qui ne font autre chose, & j'en ai vû depuis mon retour à Paris, qui en alloient faire chez les particuliers, & qui le faisoient fort bon.

6. Huile de Talc.

E*Ligatur optimum talcum (scilicet unctuosum) & in limaturam redigatur (* avec de la peau de chagrin *) & cum optimo vini spiritu in vase, quod nihil respiret, circuletur ad 24. horas, eximatur, & post evaporationem teratur. Iterùmque dissolvatur dicto spiritu, & evaporetur, & teratur usque ad quartam vicem; in eum modum dissolutum ponatur in aceto distillato radicaliter alcalizato 94. parte salis tartari distillatur, in vase capaci vitreo optimè clauso asservetur super cineres tepidos usque ad tres dies, sæpè movendo; inde acetum evacua per calorem balnei; ita ut solùm dicti talci calx remaneat, quam in retortâ optimè lutatâ impones, & igne priùs lento, postea validiori, aquam priùs, oleum pòst urgebis.*

Monconys, journal des voyages, tome, III, pag. 61.

7. A U T R E.

LE Talc pulverisé soit mis en retorte avec autant pesant de lames d'argent de copelle

mis

mis pendant six jours au feu de chasse, l'huile viendra. Monconys, tom. III, pag. 61.

8. *Teinture de Lune.*

FAites bouillir en une petite casse de fer une livre de vitriol dans l'eau commune avec une livre de Venus (*) jusques à consommation de l'eau nu, y ou ajoûtez si elle manque avant la congellation, passez dans du linge ou chamois, & prenez ce qui n'a pû passer, & le rubifiez en creuset, & de cette matiére projettez une partie sur cinq de Lune fixe. Monconys, tom. III, pag. 61.

(*) dans Monconys il n'y a pas le nom de Venus, a la place de ce mot est la marque ou signe qui designe le Mercure ☿

9. *AUTRE.*

FOndez trois parties de rosette avec une de Lune fixe, puis copellez. Monconys, tom. III, pag. 61.

10. Autre Mercure de Saturne.

Saturne limé une livre, sel Armoniac quatre onces, brique en poudre comme farin[e]

℞ *SCobis Saturni libr. unam, salis armoniaci onc. 4. farinæ laterum libr. 3. distillentur per retortam ad ignem graduum aptato magno recipiente aquâ semipleno, continuando ignem ultimi gradus saltem per 12. horas.* Monconys, tom. III, pag. 61

trois livres distillez par la retorte a feu gradué; il faut que le recipient soit grand a demi plein d'eau, continuer le feu pendant douze heures, le poussant jusqu'au dernier degré.

11. Autre extraction de Mercure de Saturne.

℞ *CInerum clavellatorum libr. 1. cinerum sarmeniorum vitis libr. 4. calcis vivæ libr. 1 silicum ustorum libr. 2. cum aceto distillato, fac lixivium satis forte, in quo solve Saturni limati libr. 2. & quando lixivium lactescet, injice boracis onc. 10. ut solvatur, deinde distilla gradatim, & extillabit tandem in receptaculum Mercurius currens ad onc. 10. saltem si rectè processeris.* Monconys, tom. III, pag. 61.

TRADUCTION FRANCOISE

Restriction

Nº 11. Prenés Cendres Gravelées une livre, cendres de sarmens de vigne quatre liv[res], chaux-vive une livre, cailloux calcinés deux livres, faites de tout cela une lessive for[te] avec du vinaigre distillé: mettez y dissoudre deux livres de Saturne en limaille, et qu[and] la lessive est comme du lait et blanche, jettez y dix onces de Borrax, lequel étant [dis]sout, mettez la liqueur dans la cornuë, et distillez par degrez de feu: il pa[sse]ra dans le Recipient au moins six onces de Mercure coulant.

12. Restriction de Lune.

℞. ANA de la limaille de Mercure & de Mars♂ (*) mettant celle de Mercure dessous dans un creuset ; faites les rougir au feu, & alors jettez y dedans de la poudre faite d'antimoine & de sel nitre *ana*, jusques à la fusion des limatures, que vous laisserez bouillir jusques à ce qu'il n'y ait plus de fumée du tout : lors laissez refroidir, & vous trouverez vôtre masse noire dessus & dedans étant cassée, blanche comme regule d'antimoine, de laquelle vous ferez fondre une partie avec autant de Lune, puis la copellerez, & la copellant la soupoudrerez avec sublimé & sel ordinaire *ana*. Monconys, tom. III, pag. 62.

13. Pour blanchir le Cuivre.

℞. DEmie once argent de copelle en feuilles dissout dans une once d'eau forte, puis mettez en poudre trés-subtile une once & demie de sel bien lavées, & vous en ferez une pâte avec du vinaigre bien fort, & comme elle commence à s'épaissir mêlez-la avec l'argent dissout ci-dessus ; & de cette pâte vous en couvrirez vôtre laiton, qu'il faut faire chauffer devant le feu, & de tems en tems y mettre eau fraîche par dessus, jusques à ce qu'il soit bien blanc. Monconys, tom. III, pag. 62.

14. AUTRE.

℞. ARsenic cristallin & salpêtre *ana* une livre dans un pot de terre bien luté avec un autre pot par dessus, où il y ait un petit trou au haut, mettez-le au feu de roue pendant deux heures,

(*) Dans Monconys le mot Mars n'y est point imprimé mais à la place ce signe chymique ♂ qui en effet designe le Fer.

heures, il ſortira une petite fumée, & lors qu'il ne fumera plus approchez le feu contre le pot deux autres heures, aprés quoi vous l'ouvrirez tout chaudement, & trouverez vos matieres que vous pulveriſerez : prenez cette même poudre avec une livre de ſalpêtre rafiné, une livre de ſel decrepité & une livre de tartre blanc, le tout étant en poudre mêlez-le enſemble, & mettez-le dans un autre vaſe de terre au feu de roue deux heures, & ayant laiſſé refroidir vos matieres, vous aurez une poudre blanche, dont vous ferez projection ſur le cuivre autant de l'un que de l'autre. Monconys, tom. III, pag. 62.

15. *Pour jaunir le Mercure.*

℞ CUivre, que vous nettoyerez dedans le feu, & quand il ſera rouge éteignez-le ſept ou huit fois dans l'urine, ou fort vinaigre, puis mettez le en petites pieces, & ayez une once & demie *terra merita*, une once verdet ; deux onces tutie ; pulveriſez le tout, & faites SSS avec vos lames, mettant au fond une couche de figues ouvertes, lutez & mettez en feu de fuſion, puis jettez vos lingots. Monconys, tom. III, pag. 63.

16. Pour endurcir le fer, en ſorte qu'il en couppe un autre aiſément.

℞ R*Adice di rafano ſilveſtre, lumbrici terreſtri, & poi li ſa lambicare, & in quella aqua eſtingue il ferro per tre volte, e per nove volte il ſaturno ſara duro e bianco, & il jove perdera il ſuo ſtridore.* Monconys, tom. III, pag. 63.

TRADUCTION FRANCOISE

Prenez la quantité que vous voudrez de Lombrics c'est à di[re] Vers de terre tirez en l'Eau par l'Alembic, ajoutez a cette Eau autant de suc de Raifort ou Radix noir, puis y éteignez l'Acier bien embrasé par quatre ou cinq fois. On employe cet Acier a faire des couteaux, Tran[chant]s des Epées, ou autres instruments, avec lesquels on pourra couper le fer aussi facilement que du Plomb ou saturne.

17. Teinture de Lune.

FAites projection sur la Lune fonduë de quantité de poudre à vôtre discretion faite *ana* de zin & calamine jaune aderante à la langue, dont en Allemagne on teint le cuivre en laiton. Monconys, Tom. III, pag. 63.

18. Restriction de Lune.

FAites au fonds d'un creuset un lit d'alun, ou de tous les quatre aluns, & par dessus un autre lit de chaux vive, & sur le tout jettez vôtre Lune fonduë. Monconys Tom. III, pag. 63.

19. SABLE.

℞ GIB (*) de Monmartre, calcinez-le jusqu'à parfaite blancheur, ce que vous connoîtrez lors qu'il ne petillera plus, étant froid vous le froisserez entre les mains jusqu'à ce qu'il soit reduit en farine; laquelle vous mettrez en une grande terrine pleine d'eau nette, puis mêlerez avec la main, ou un bâton, jusques à ce que l'eau devienne blanche comme lait, laquelle vous verserez tout aussi-tôt, doucement dans une autre terrine, pour faire separer le plus fin d'avec le plus gros, puis faites rassoir l'eau, & ôtez la par inclination, & faites bouillir la masse qui reste sur le feu lent jusqu'à siccité, remuant toûjours avec un bâton, lors mettez-le en poudre, & faites dissoudre deux onces de sel armoniac dans de l'eau pour une livre de la poudre ci-dessus, & quand l'armoniac sera dissout filtrez l'eau, laquelle vous verserez sur vôtre livre de poudre de gib, & la remuerez-bien d'une terrine

(*) il est ici ecrit Gib mais c'est ce qu'on appelle Gipse ou pierre a Platre.

terrine en l'autre, pendant presque un quart d'heure, puis faites évaporer l'eau jusqu'à siccité, & reduisez ce qui reste en poudre, dont vous remplirez un anneau de roue de charette, pressant & battant dans icelui fortement la poudre, puis mettez du charbon froid dessus & dessous ledit anneau rempli, & tout autour mettez y du charbon allumé, qui allumant les autres fera cuire le plâtre lentement, & quand il sera refroidi concassez-le, & mettez-le à l'air où il s'humecte, & devient propre & prêt à s'en servir. Monconys, tom. III, pag. 63.

20. *Conversion de Saturne en Lune.*

Conversion du Saturne ou Etain en Lune.

℞ SAturne fin, calcinez-le avec sel commun, ou bien avec le sel tiré des *fæces* ou terre morte du salpêtre & vitriol étant calciné, imbibez le tout chaudement d'huile de vitriol excellente jusqu'à consistance de pâte unctueuse, laquelle vous mettrez dans un pot ou creuset bien luté & dans une terrine pleine de sable, en sorte qu'il soit tout couvert de sable ; & du feu dessous, afin que le sable soit chaud ; ce qu'on appelle feu de digestion ; laissez-le ainsi dix jours, au bout desquels tirez vôtre matiere, copellez-la, & de cent cinq livres de Saturne vous en tirerez cinq marcs de lune de copelle. Monconys, tom. III, pag. 63 et 64.

21. *Extraction du Mercure.*

RECipe regule d'antimoine une once, sel armoniac une once, sublimé deux onces, *niger hapelius* sel armoniac deux onces & demie, sublimé deux onces & demie, sel armoniac deux onces, sublimé une once ; pulverisez les deux derniers ensemble, puis mettez premiérement

vôtre regule auſſi pulveriſé dans le fond d'un matras, & par deſſus verſez y les ſels armoniac, & ſublimez, pilez enſemble, donnez feu de rouë par degré durant une heure, & vous trouverez vôtre Mercure tout coulant dans le fond du matras que vous aurez bouché d'un peu de papier ; caſſez le matras lors qu'il eſt froid. Il ſe fait de Mercure & de Lune de même. Monconys, tom. III, pag. 64.

22. *Fixation du Salpêtre.*

FAites fondre du Saturne dans un creuſet, & puis faites projection deſſus de vert de gris (a) ⊕ pulveriſé, reïterant les projections à meſure que chacune eſt fonduë entiérement. Monconys, tom. III, pag. 64.

23. *AUTRE.*

FAites fondre dans un creuſet vert de gris (b) ⊕, puis jettez y un quart de fleurs de ſouphre, puis verſez dans un vaiſſeau de cuivre, & vous aurez du ſel, prenez le qui eſt vert de gris fixe. Monconys, tom. III, pag. 64.

24. *Fixation du Sel Armoniac.*

ENveloppez vôtre Soleil (c) * dans un linge noué que vous enſeveliſſez dans de chaux vive, puis arroſez-la, & quand elle ſe fuſera elle fixera le (d) Soleil. * Monconys, tom. III, pag. 64.

25. *Sel fuſible.*

Monconys, tom. III, pag. 64.

R*Ecipe* ſel decrepité, & faites le extrémement rougir dans un creuſet, & pour lors jettez ſur le feu où il rougit du ſouphre en poudre, & l'odeur dudit ſouphre fera fondre le ſel, lequel aprés ſe diſſoudra à la moindre chaleur.

(a) dans Monconys on ne lit pas le mot vert de gris il y a seulement signe chymique ⊕ mais qui en effet le designe (b) même observation cependant du sal nitre dont on parle et non pas du verdet.
(c) Dans Monconys il n'y a point le mot soleil mais a la place ce signe [chym]ique * qui designe le sel Amoniac (d) même observation.

26. *Pour blanchir le Cuivre.*

R*Ecipe* cinq parties de Venus, & faites les fondre dans un creuſet, & lors jettez y une partie de zin, autrement ſpeulter, & ſi-tôt que vous avez jetté ledit zin, retirez le creuſet du feu, & remuez un peu la matiére avec une verge de fer, & jettez en lingottiere. Monconys, tome III, pag. 65.

27. *Pour donner l'onde au Fer.*

FAites diſtiller ſur vos lames cinq ou ſix fois de l'eau, dans laquelle il y a de la couperoſe avec la terre laquelle ſe trouve en Damas, qui, comme j'ai dit, n'eſt preſque que terre, & la couperoſe des Païs Septentrionaux, & Occidentaux, ni la bonne de Chypre ne pourroit rien faire : & il n'y a auſſi que le bon acier de Perſe ou des Indes qui puiſſe bien prendre cette onde damaſquinée. Monconys, tom. III, pag. 65.

28. *Pour faire croître de la Salade promptement.*

FAites tremper durant dix heures la graine dans l'eau-de-vie ; puis ſemez-la dans de bonne terre, & couvrez l'en légérement, arroſez-la avec de l'eſprit de nitre. Monconys, tome III, pag. 65.

29. *Pour blanchir le Cuivre.*

R*Ecipe* ſalpêtre, ſel armoniac, ſublimé, alun de roche *ana* ; faites eau forte : dans icelle diſſolvez Lune en lames ou limaille, la diſſolution faite deſſechez la ſur les cendres avec tartre mis en poudre, prenez de cette pâte la groſ-

feu

ſeur d'une noiſette, détrempez-la en bouillitoire fait de ſel commun & tartre en poudre *ana* : aprés faites rougir les lames de Venus jaunes & ardentes, éteignez les dans ce bouillitoire, bouillant toûjours à groſſes ondes, & les y laiſſez un quart-d'heure ; puis verſez le bouillon dans un pot verniſſé, & avec une cuillier de bois ſortez en les lames, que vous ferez rougir dans un creuſet par trois fois, & les éteindrez chaque fois dans ledit bouillon, & des *fæces* reſtantes les en bien frotter, & il ne faut pas qu'elles bouillent plus que la premiére fois. Monconys, tom. III, pag. 65.

30. Pour jaunir le Cuivre.

RECIPE une livre cuivre fondu : puis une once tutie d'Alexandrie en poudre, & deux onces farine de féves, qu'il faut jetter l'un aprés l'autre dans ton cuivre fondu, & le remuer un petit eſpace ; puis le remettre dans un fourneau de reverbere neuf jours, donnant feu par degrez, ſortant de là mets le en limailles fort ſubtiles, puis refonds & mêle autant de poudre que deſſus, & remuë ; puis lingottez, & vous aurez or parfait. Monconys, tom. III, pag. 65.

31. Or potable.

RECIPE or de ducat ou à bon tître, en papillotes bien tenuës, diſſolvez en eau royale, puis évaporez l'eau ſur feu de ſable, au ſortir lavez-le avec eau-de-vie deux ou trois fois, & eſſuyez-le bien, puis mettez-le dans une coquille à la cave : expérimenté. Monconys, tom. III, pag. 66.

32. *Teinture de Lune.*

FAis eau regale d'une partie de ſel nitre, autre de vitriol romain & de la moitié moins de ſel armoniac, mépriſant ſelon l'art, la premiére & ſeconde eau, & gardant la derniere, faites amalgame d'une partie de Sol & trois parties de Mercure de Sol, mêlez le tout dans une phiole, & verſez y eau regale, faites en ſuite éxaler l'eau ſur les cendres, il reſtera une poudre de couleur de *minium*, laquelle par augmentation de chaleur, il faut brûler ou reverberer; étant froide la broyer, & remettre dans le verre, & y verſer de nouvelle eau qui ſurnage deux doigts, mettez la aprés dans la digeſtion ſur le ſable juſques à ce que la poudre ſeche; repetez cela trois fois, à la fin avec un feu violent, fixez vôtre matiere, de là mettez-la en fumier huit jours, afin qu'elle ſe diſſolve, coagulez-la en poudre rouge, de laquelle une partie projettée tiendra dix de Lune, ſi elle eſt jettée dans icelle fonduë : la projection faite il fait grand bruit, & quand il ceſſera augmentez le feu, afin qu'il ſoit bien fondu, aprés jettez en lingot, & ſera bon or à toute épreuve. Monconys, tom. III, pag. 66.

33. *Eau qui blanchit le Cuivre, & lui donne ingrez.*

℞ CHaux vive en pierre, diſſolvez-la en eau commune, filtrez, & puis dans cette eau ajoûtez ſel armoniac & tartre crud pilez enſemble, Lune en limaille, & Jupiter en limaille, & quand tout ſera diſſout, ce ſera un bain où vous jetterez vôtre cuivre préparé, & l'y laiſſerez vingt-quatre heures; mais ſi vous le ſechez d'une

d'une chaleur lente, douze heures suffiront; pour ingrez il faut préparer le cuivre le faisant rougir cinq fois, & l'éteignant chaque fois en vinaigre. Monconys, Journal des Voyages, tom. III, pag. 66.

34 *Autre blanchissage de Cuire.*

PUrge le cuivre comme ci-devant, puis stratifie avec souphre, & faits le brûler jusqu'à la consomption dudit souphre; puis pulverise-le & mets-le en un autre creuset à feu fort, tant que l'impureté soit brûlée, puis étant refroidi tamise-le, & tu auras poudre violette, sur laquelle il faudra mettre un poids sur quatre de la poudre suivante, mêle tout ensemble, & avant que de le mettre à fusion, mêlez y un peu de sel de tartre, & qu'il soit trois quarts d'heure en fusion, puis grenaille en bon vin par deux ou trois fois, changeant toûjours de creuset. Monconys, tom. III, pag. 66.

35. *Poudre pour servir à ce que dessus.*

℞ SAlpêtre deux onces, tartre une once, arsenic une once & demie, pulverisez separément, puis mettez-les dans un pot sur son flanc, couvert dessus & dessous de feu, tant que les poudres soient reduites en huile, tirez-les, & laissez les refroidir, & vous aurez vôtre huile mise en glace, que vous pulveriserez pour vous en servir comme est dit. Monconys, tom. III, pag. 64

36. *Teinture de Lune.*

LA Lûne étant en fusion, mettez y par trois fois de *l'æs ustum* pilé dans du papier, & remuez un peu, puis couvrez d'un charbon, & réite-

réïterez trois fois la même chose, donnant grand feu, & sur la fin jettez y un peu d'opiment en poudre, jusqu'à-ce qu'il ne boulle plus. Monconys tom. III, pag. 67.

37. *Augmentation de l'Or d'Allemagne.*

℞ VErt de gris une once, salpêtre rafiné deux onces, vitriol d'Hongrie quatre onces, or deux onces, sel armoniac deux onces, pilez & mêlez, puis reduisez en eau, ou bouillon, à feu lent, remuant avec un bâton jusqu'à-ce qu'il se remette en corps, lors pilez, puis SSS avec or d'Allemagne en lames en creuset pendant six heures, puis couvrez de charbons, & laissez jusqu'au lendemain, faites bouillir en urine, puis fondez & lingottez. Monconys, tom. III, pag. 67.

38. *Antimoine de Monsieur d'Urfé.*

℞ ANtimoine & sublimé *ana*, une livre & demie, pilez & mis en cornuë, à laquelle soit adapté son récipiant demi plein d'eau, bien luté avec la cornuë, & à feu lent tirez en une livre de beurre distillé, ou poudre, changez l'eau cinq ou six fois, puis vuidez par inclination, & prenez vôtre poudre blanchâtre : la plus grande dose est de huit grains, & l'ordinaire de deux ou trois incorporez avec sucre. Monconys, tom. III, pag. 67.

39. *Teinture de Lune.*

FAites eau de chaux vive, filtrez-la, & sur quatre livres d'icelle jettez y trois onces sel de tartre, puis prenez environ une livre du meilleur antimoine que vous pourrez, broyez-le subtilement, & versez y dessus vôtre eau, l'ayant mi-

mis dans un pot vernissé, faites le bouillir environ une heure, laissez refroidir, & amassez l'écume qui viendra dessus, faites rebouillir & ramassez, & réïterez jusqu'à-ce que vous ne puissiez plus tirer de l'écume, laquelle doit être spongieuse & rouge, mettez toutes ces écumes en cornuë au bain marye durant trois jours, puis distillez, & vous aurez une belle huile; faites digerer aprés Lune de copelle en limailles en son double poids de cette huile à petit feu durant vingt-quatre heures; puis deparrez & incartez, quand l'eau de chaux diminuë il faut ajoûter le gras. Monconys, tom. III, pag. 67 et 68.

40. TIERSELET.

R*Ecipe* une once Lune, dissolvez-la dans trois onces d'eau forte, puis jettez-y demie-onces d'eau forte, puis jettez-y demie-once de émery commun rubifié, & autant *d'æs ustum* dessouphré, puis encore deux onces de sublimé faites bouillir le tout en matras jusques à siccité; projettez une once de cette matiere, sur une once de Sol de vingt-quatre Karats, & vous aurez onze gros d'or d'Italie: la projection se fait en plusieurs boulles de cire. Monconys, tom. III, pag. 68.

41. MINIERE.

R*Ecipe* vitriol Romain, ou de Chypre, ou d'Hongrie, rubifié quatre livres, sel nitre rafiné cinq livres, alun de plomb une livre, alun de roche deflegmé une livre, fais eau forte, & bouche bien pour conserver les esprits, & pour mieux faire divise l'operation en cinq cornuës; car l'eau en sera meilleure que si tu la fais en une seule tout à la fois.

Moyen d'une miniere orifique rapportant tous les mois.

Recipe ♁ Mercure (*) mineral grossierement concassé, carreau ou brique, verr de gris, sinabre *ana*, une once;

(*) dans Monconys il est a la place du mot Mercure mis le signe de l'Antimoine ♁ pour quoi a-t-on imprimé a la place le mot Mercure. le mot Mineral mi en suite indique surement qu'on y parle de l'antimoine.

once ; orpimen deux onces, pile & incorpore le tout, & le separe en deux cornuës mettant égal poids en chacune ; divise de même en deux parties l'eau forte ci-dessus écrite, & verses en une partie dans une de tes cornuës, & l'autre dans l'autre, ajoûtant à chacune une livre & demie de salpêtre rafiné ; puis fais distiller, & quand il ne distillera plus donne violent feu de flamme durant quatre heures, & tu auras eau forte graduée, que tu purgeras encore de cette sorte.

Sur chaque once d'eau mets y un karats de Lune, laquelle tombera en chaux, verse ton eau par inclination, & elle sera purgée, & defleg-mée ; retire ta Lune precipitée, & fonds la pour t'en servir au besoin.

Aprés mets dans cette eau graduée & purgée autant de Lune fine qu'elle en peut dissoudre, la jettant peu à peu : chaque livre d'eau dissout une livre trois quarts de Lune, *id est*, sur trois livres d'eau mets une livre de Lune, mais d'autant que cette eau pour être trop chargée de sels dissoudroit avec peine, il faut pour y rémédier prendre une livre Lune de coupelle & la dissou-dre en eau de départ ordinaire, puis évaporer les deux tiers de l'eau avec l'alembic à chaque pour conserver les esprits : puis l'ôtant du feu la laisser refroidir douze heures, & lors la Lu-ne tombera en paillettes : lors mettez-la sur vô-tre eau graduée qui se mettra à travailler.

Enfin quand la Lune sera dissoute fais cuire le tout en ventouses ou matras seelé à feu de lam-pe, avec une mêche de cinq fils durant trente jours, au bout desquels une quatriéme partie de vôtre Lune en paillettes fixes & teintes à vingt-quatre heures, tirez-les, & ajoûtez autant pe-

sant

ſant de Lune diſſoute en eau graduée qu'il eſt tombé de paillettes; refermez, & lutez bien vos vaiſſeaux, & réiterez vos coctions, & ainſi continuant *in infinitum* vous aurez tous les mois d'une livre de Lune, trois ou quatre onces de Soleil.

Le feu de lampe doit être immediatement ſous le cul du vaiſſeau qui repoſera ſur un trepié de terre, & le tout enfermé dans un fourneau ou deux pots de terre, où il y ait des trous pour faire reſpirer.

Pour tirer davantage de profit, avant que de rubifier le vitriol fais le diſtiller & cohober tant qu'il ne diſtille plus, & devienne blanc; lors pouſſe le feu & il rubifiera, fais ton eau forte avec icelui, & l'alun de roche qu'il faut deflegmer, de plus tire le ſel des *fæces* de ton eau forte, & cimentes en deux ou trois fois ta Lune durant vingt-quatre heures chaque fois, elle ſera adoucie comme du plomb, & ſera diſſoute par l'eau graduée. Monconys, Journal des Voyages, tom. III, pag. 68 et 69.

42. *Eau Mercuriale.*

Recipe ſublimé & amalgamez-le avec glaire d'œuf, ſur une livre de ſublimé, il faut un quarteron de glaires, faites-le digerer au bain marie dans un urinal avec ſon vaiſſeau de rencontre l'eſpace de deux heures, & qu'il bouille pendant la derniere heure; puis exprimez le tout dans un linge, & vous aurez l'eau pour vous en ſervir à blanchir les perles, les trempant dedans pluſieurs fois, puis les frottant avec la farine de féves & du chamois. Secret pour rompre des Barres Desfer.

Item, elle ôte la tache des eaux fortes, & regales en s'en frottant, puis ſe lavant avec eau fraîche commune, & s'eſſuyant avec étoffe de laine.

Elle

Elle guérit les gales, firons, Eresipelles & autres ulceres.

On connoît qu'elle est bonne en ce qu'elle teint en jaune la touche de l'argent, si vous mettez le marc qui vous est resté dans une cornuë, vous en ferez distiller une huile qui rompt les barreaux de fer qui en sont frottez. Monconys, tom. III pag. 69.

43. *Huile de Vitriol.*

R*Ecipe* six livres de vitriol calciné doucement jusques à citrinité, prenez trois livres de ce vitriol calciné & trois livres de gros sable lavé & desséché, & mettez-les en cornuë, aprés les avoir bien pulverisez ensemble adoptez un recipiant bien luté, & donnez vingt ou trente heures feu par degrez jusques à la fin de la distillation, qui se connoîtra, quand en donnant le feu trés-violent le recipiant s'éclaircit : alors laissez refroidir, puis mettez dans un alambic ce qui sera dans le recipiant & distillez, le flegme viendra le premier, puis l'esprit, & il vous restera au fond une huile rouge qui est celle du vitriol. Monconys, tom. III, pag. 69.

44. *Pour adoucir les Metaux.*

R*Ecipe* salpetre & canfre *ana*, faites dissoudre en lessive faite de deux parties de cendres de chêne & une de chaux, filtrez par le papier, puis évaporez à feu lent en vaisseau de verre, il reste un borax qui jetté sur les metaux fondus les adoucit parfaitement. Monconys, tom. III, pag. 69.

45. *Mercure d'Antimoine.*

FAites fortes lessive de cendres de serment, filtrez & dissolvez dans deux livres d'icelle une livre sel de tartre, filtrez & mettez en matras y ayant les trois quarts de vuide, mettez dedans une livre Mercure bien pulverisé, mettez sur les cendres durant quatre heures ou plus, laissez refroidir, & vous trouverez une lessive fort rouge & puante, que vous vuiderez par inclination, & laverez le Mercure, qui sera demeuré au fond, en eau chaude par plusieurs fois: puis desséchez à feu lent, & imbibez avec huile de tartre, puis desséchez à chaleur temperée, puis pulverisez & imbibez derechef avec nouvelle huile de tartre, desséchant comme dessus, & réïterant le procédé, tant qu'il ait bû son double poids de ladite huile, desséchez enfin, pulverisez & faites le putrefier en fiente de cheval durant dix jours, & vous trouverez vôtre Mercure coulant & vif. Monconys, tom. III, pag. 90

46. *Sel de Souphre.*

R*Ecipe* Salpêtre deux onces, souphre preparé une once, urine distillée trois onces, mettez le tout dans une cornuë, & joignez-y un grand recipiant, lutant les deux ensemble, hors un petit trou que vous y laisserez à passer un poinçon, donnez feu de distillation ordinaire & moderé, sur la fin le feu se mettra dans la cornuë, & l'esprit de souphre passera les vaisseaux, étant refroidis, il faut bien mouvoir le recipiant, puis passer tout ce qui est dedans, dans un linge, l'exprimant fortement,

tement, & vous aurez une eau que vous garderez pour faire comme s'ensuit.

Recipe les *fæces* qui sont restées dans la cornuë, qui est le salpêtre fixe & insipide; pilez-le, puis mettez-le dans un petit pot d'alambic, & versez sur icelui l'esprit susdit, distillez à feu fort jusques à ce qu'il monte des esprits rouges au chapeau de l'alambic : pour lors cessez le feu, & laissez refroidir, & le sel sera fait; & si vous voulez le subtiliser davantage, prenez l'esprit d'une autre cornuë, tiré comme ci-dessus, & le cohobez sur ledit sel, & faites comme dessus. Monconys, journal des Voyages, tom. III, pag. 70.

47. *Préparation du Souphre.*

Secret de purifier le Soulfre commun.

RE*cipe* cire neuve une partie, & souphre commun deux parties, fondez le tout dans un plat de terre, & laissez-le en infusion jusques à ce que prenant le souphre au fond du plat avec le bout d'un bâton il paroisse rouge & gluant : pour lors jettez dessus bonne quantité d'eau commune, la cire surnagera, & emportera toute la mauvaise odeur du souphre, & il vous restera au fond séparé d'avec la cire. Monconys, tom. III, pag. 40.

48. *Préparation de l'Urine.*

RE*cipe* urine d'homme sain de celle qui vient depuis minuit jusques à midi, mettez-la digerer à vaisseau ouvert au bain marie l'espace de deux jours, & au troisiéme distillez au même bain jusques à la derniere goutte, & vous en servez comme est dit.

La doze de ce sel est de quinze, vingt ou vingtcinq grains pour toutes sortes de fiévres, & sur tout pour la continuë & la chaude; car sa ver-

tu

tu gît à purifier & rafraîchir le sang : il faut prendre dans du bouillon ou dans du jus de limons : ses effets sont de faire uriner ou suër selon que la nature sera disposée ; l'on en peut prendre en tout tems, à tout heure, & sans regime. Monconys, tom. III, pag. 70 et 71.

49. Pour contrefaire l'écaille de Tortuë sur le Cuivre.

OIgnez des lames de cuivre ou d'oripeau avec huile de noix, & faites les sécher sur un petit feu, les soûtenant de verges de fer aux extrémitez, comme si vous les mettiez sur un gril. Monconys, tom. III, pag. 71.

50. Autre sur la Corne.

FAites dissoudre à froid de l'orpiment dans de l'eau de chaux filtrée, puis appliquez en sur le peigne de corne ou autre chose avec un pinceau, réiterant s'il n'a pas assez penétré, & faites la même chose des deux côtez. Monconys, tom. III, pag. 71.

51. Mercure de Saturne.

REcipe Saturne limé, tartre & sel alkali pulverisez *ana* une livre, incorporez bien le tout ensemble, & l'ayant enfermé & sigillé dans un matras, mettez-le au fumier pendant trente ou quarante jours, en suite l'en retirant lavez vos matieres, puis les passez par le cuir. Monconys, tom. III, pag. 71.

52. Fixation du Souphre.

REcipe souphre vif & chaux vive *ana* deux livres, pilez-les bien ensemble, & empâtez les avec savon mol ; puis faites distiller par l'alambic,

lambic, & vous aurez l'huile de souphre qui fixe le Venus[a], comme est dit ci-devant. Monconys, tom. III, pag. 71.

53. *Dissolvant universel.*

Dissolvant universel sa composition.

Recipe antimoine deux livres, Venus[b] une livre, pulverisez le tout subtilement & le distillez en cornuë; *Recipe* les *fæces*, broyez les avec une livre de nouvel antimoine, cohobe ta distillation dessus & redistille, pile encore les *fæces*, cohobe & redistille, & toute ta matiere passera en huile blanche, qui est le dissolvant promis : ce qui monte au cou de la cornuë à la deuxiéme & troisiéme distillation est le sinabre antimoine. Monconys, tom. III, pag. 71.

54. *Medium.*

Fais dissoudre en quatre divers matras, de cuivre dans l'un, du Mars dans l'autre, du verre d'antimoine dans l'autre, & de l'émeri dans le quatriéme *ana*; puis dissolvez en eau regale la moitié du poids d'un de ces quatre precédens, de l'or; joignez toutes ces dissolutions, distillez & cohobez trois fois, puis desséchez à chaleur lente, & faites projection sur un *medium* de Soleil & de Lune d'égal poids de poudre, & puis grenaillez, & mettez au ciment. Monconys, tom. III, pag. 72.

55. *Pour fondre le Talk.*

STratifiez des lames de cuivre avec de la poudre faite de sel de tartre, arsenic & talk *ana*. du volume & non du poids, en creuset luté grossiérement, & mis au feu durant deux heures à petit feu au commencement; vous trouverez à la fin un culot d'antimoine au fond du creuset:

(a) Dans Monconys il n'y a point le mot Venus mais bien à la place le Signe qui designe le Mercure ☿

(b) Dans Monconys ce n'est point le nom Venus qui y est imprimé mais à la place le signe qui designe ☿ et je crois que ce est le vrai.

& deſſus vos poudres calcinées, prenez-les & pilez-les, y ajoûtant le tiers de nouveau talk, *id eſt*, une once de talk ſur deux des poudres, mettez-les enſemble dans un creuſet à feu de fuſion, & le tout ſe fondra, & reprenez cette matiére, & ajoûtez-y encore le tiers d'autre talk, *& ſic* in *infinitum.* Monconys, tom. III, pag. 12.

56. MINIERE.

RE*cipe* ☿ Venus (a) d'Eſpagne, purifiez-le en quelque façon avec ſel & vinaigre, pour lui lever ſa noirceur, deſſéchez-le; puis *Recipe* une livre de ce ☿ Venus, (b) autant de ſel commun decrepité, & autant de vitriol deflegmé, humectez le tout avec un peu de vinaigre, le broyant petit à petit, juſqu'à-ce qu'il n'aparoiſſe aucun Mercure, lequel pour plus de facilité vous ferez tomber ſur les poudres en le paſſant par le chamois: le tout ainſi bien pilé & mèlé, mettez-le dans une cornuë lutée, faites-le ſublimer au ſable, & réiterez neuf fois ladite ſublimation, ajoûtant chaque fois nouveau ſel & nouveau vitriol, à la neuviéme fois vous y pouvez mettre deux livres de ſel, puis ravivez vôtre ſublimé avec ſon peſant d'huile de tartre, ou avec le double d'écaille de fer, étant mis en cornuë, & pouſſé ſelon l'art dans un recipiant, où il y ait de l'eau dans laquelle le ☿ Venus (c) tombe; étant ainſi vivifié, vous l'animerez avec l'or comme s'enſuit, ſi vous voulez travailler au jaune; ou avec l'argent, ſi vous ne voulez travailler qu'au blanc.

Pour calciner le ſol faites diſſoudre dans huit onces d'eau regale, une once de ſol, puis jettez ſur cette diſſolution, cinq ou ſix fois autant d'eau

(a) (b) (c) a ces trois endroit dans Monconys il ny a point le mot de Venus quon a mal appropos imprimé ici on voit a la place des nom Venus dans Monconys que le signe chimique qui designe le Mercure ☿ et en effet cest du mercure quon y parle et non du Cuivre.

d'eau commune, & quatre onces de Mercure commun, & laiſſez-le en digeſtion lente vingt-quatre heures, & lors il ſe réduira en forme d'éponge, verſez l'eau par inclination, & lavez pluſieurs fois vôtre chaux d'or, pour ôter l'acrimonie de l'eau forte, avec de l'eau tiéde.

Pour faire eau regale, mettez ſur ſeize parties d'eau forte quatre parties de ſel armoniac. Monconys, tom. III, pag. 72.

57. *Pour ôter l'encre de deſſus le Parchemin & Papier.*

Secret pour enlever l'écriture et impression de dessus le papier.

RΕcipe une livre vitriol romarin, trois livres ſel de nitre, quatre onces ſinabre, cinq livres alun de Rome, pilez le tout enſemble, & mettez-le dans un alambic; faites diſtiller à feu lent du commencement, ſur la fin plus fort, tant qu'il ne diſtille rien, gardez cette eau dans des bouteilles de verſe, & ſervez vous en ainſi : faites chauffer de cette eau, & lavez en bien l'endroit que vous voulez effacer, & auſſi-tôt lavez bien le même endroit avec de l'eau fraîche commune, & à l'inſtant l'écriture diſparoîtra ; faites étendre le papier en lieu ſec ſur une corde, étant preſque ſec, mettez le papier ſous la preſſe pour lui ôter les frictions & étant bien ſec écrivez, & il ſera beau comme auparavant : ſervez vous d'une éponge ou d'un pinceau pour effacer ſur le parchemin. Monconys, tom. III, pag. [illegible]

58. *Pour la Jauniſſe.*

PRenez du frêne coupé tout d'un coup à l'Equinoxe du Printems, faites le brûler, & des cendres faites en un godet que vous ferez cuire; puis dans ce godet mettez l'urine du malade, & lait

laissez-le à l'air, & à mesure que l'urine se consumera, la Jaunisse guérira. Monconys, tom. III, pag. 73.

59. *Pour le mal de Sein ou de Mammelles.*

RECIPE deux livres d'huile d'olive, & mettez y dedans une livre & demie de *minium*, faites les bouillir dans un chaudron, jusqu'à-ce qu'en les jettant dans de l'eau froide ils aillent au fond, alors mettez y dedans une livre & demie de cire jaune trés-délicatement coupée, remuant le tout fort pour l'incorporer, laissez encore le tout sur le feu jusqu'à-ce que cette composition paroisse bien incorporée & liée ensemble; alors jettez le tout dans un seau d'eau fraîche, & paîtrissez-le dedans fort bien, & faites en des rouleaux pour vous en servir d'emplâtres au besoin : il guérit les duretez du sein, & empêche que le lait ne vienne aprés l'accouchement. Monconys, tom. III. pag. 73.

60. *Pour un Cheval fourbu.*

DEmi-verre de jus d'oignons pilez, & demi-verre d'eau-de-vie, donnez-le à boire à un cheval fourbu, l'ayant bien couvert, le fait suer & le guérit. Monconys, tom. III, pag. 73.

61. *Autre pour le même.*

UN pot de vin blanc, dans lequel on a bien lavé la chemise d'une femme qui a ses mois, c'est à dire, la chemise teinte de ces mois, donné à boire à un cheval fourbu, le guérit. Monconys, tom. III, pag. 73.

62. *Pour le Farcin.*

RE*cipe* de la racine d'hieble, & de mauve, faites en de petits filets, gros comme des ferrets d'éguillettes, & ayez en six de chacun, fendez le front du cheval en croix; & mettez dedans un filet d'hieble tout droit, un autre de mauve en croix, & continuez jusqu'à douze filets, six d'un & six d'autre; aprés prenez de la poix de Bourgogne, faites la fondre, & étendez-la sur du cuir que vous arondirez de la largeur du front du cheval, & appliquez-la toute chaude, & mettez le cheval dans l'écurie, en lieu où il ne puisse voir de trois jours, & ne lui donnez pendant ce tems que des balottes de son mouillé, & frottées de miel : aprés travaillez-le à l'ordinaire; si l'emplâtre tombe, & que le front soit tout à fait guéri, & non le farsin, & qu'il n'y eût pas de l'amendement, vous referez la même chose, jusqu'à la troisiéme fois; mais cette troisiéme operation se fera sur la croupe au milieu, & à un pié d'icelle; & il guérira infailliblement. Monconys, tom. III, pag. 74.

63. *Pour la Pousse.*

METtez dans un pot de terre, un lit de limaille d'éguille, & dessus un lit de souphre pilé, & continuez cette stratification tant que le pot soit presque plein; puis fichez-y au milieu un fer tout rouge, qui y mettra le feu qui y durera environ trois heures : aprés quoi prenez la matiere qui y restera, pilez-la & tamisez-la; & quand vous en voudrez user, mettez en une cueillerée dans un pot de chambre plein d'urine l'espace

pace d'une nuit, & le lendemain faites manger cette poudre au cheval dans son avoine. Moncónys, tom. III, pag. 74.

64. *Pour la Colique venteuse.*

Recipe *Gutta gummi*, autrement *Gutta gamba*, la grosseur d'une féve, & faites la délayer dans un verre de bon vin blanc, & bûvez-le incontinent, sans observer aucune circonstance, à jeun ou aprés le repas, le matin ou le soir. Moncónys, tom. III, pag. 74.

65. *Pour une piquure d'épine.*

Recipe Racine d'aube-pine ou aglantine, & appliquez-la sur la playe. La dépouille du serpent appliquée fait sortir l'épine de l'autre part. Moncónys, tom. III, pag. 74.

66. *Pour le Flux de Sang.*

Mettez sous les pieds contre la chair de l'herbe appellée en latin *centinodia*, & renouée en François. Moncónys, tom. III, pag. 75

67. *Pour le Flux de Sang par le nez, ou celui des femmes.*

Recipe petites pieces de bois d'un jeune chêne coupé en ruelles, & appliquez-les sur la nuque, si l'émoragie est du nez; ou appliquez-les au dedans de la cuisse pour une femme qui perd. Moncónys, tom. III, pag. 75.

68. *Pour la Goutte.*

Recipe deux pintes de jus d'hieble, & une pinte d'huile d'olive, & mettez-les dans un pot de

de terre plombé avec son couvercle luté dans le four : quand le gros pain y est, & laissez l'y jusqu'à-ce que le four soit froid, & dans le besoin frottez vous de cet onguent devant le feu. Monconys, tom. III, pag. 75.

69. Pour le Flux de Sang.

PRenez une pomme que ~~vous~~ creuserez, & dans le creux mettez-y de la cire neuve de la grosseur d'une féve, puis laissez cuire la pomme, & faites la manger au malade. Monconys, tom. III, pag. 75.

70. Pour les Pulmoniques.

R*Ecipe* du poulmon de Renard, faites le dessécher & pulveriser, & usez de cette poudre. Monconys, tom. III, pag. 75

71. Poudre de Cornachini.

Ecipe de la scammonée la mieux choisie la quantité que vous desirez, broyez-la grossiérement & étendez-la sur du papier gris ; puis ayant mis du souphre sur des charbons ardans, passez le papier où est la scammonée par dessus la vapeur chaude du souphre, jusqu'à-ce que ladite scammonée commence à se fondre & s'attacher au papier ; pour lors retirez incontinent le papier de crainte que demeurant davantage, la scammonée ne perdît toute sa vertu ; ce médicament ainsi préparé est rendu sans odeur ni saveur, trés-efficace pour purger agréablement, doucement, & sans échauffer ; pour purger, dis-je, la bile & toutes les autres humeurs chaudes & subtiles.

Recipe du meilleur antimoine une partie, v.g. une once, & du salpêtre au double, v.g. deux onces, les broyer grossierement ensemble : puis les ayant mis dans un pot de terre, il les faut faire brûler sur les charbons ardans, ce qu'autrement on dit calciner ; mais il faut bien prendre garde que cette calcination ne se fasse en feu trop violent ; & quand elle sera parachevée il la faut réiterer avec encore autres deux onces de salpêtre ; & cette seconde calcination faite, il en faut faire encore une troisiéme avec deux autres onces de salpêtre, si l'on veut la premiére calcination se peut faire avec une once seulement de salpêtre, la seconde avec deux onces, & la troisiéme avec trois onces ; & parce que la seconde & derniere calcination se fait plus difficilement, d'autant qu'il n'y a plus de souphre dans l'antimoine ; il faut bien mêler vos poudres avec un fer rouge ou un charbon ardant jetté dedans, & ainsi le faire passer par tous les endroits de ladite poudre, afin que la force du feu puisse bien passer & penetrer par tout, & calciner toute la poudre ; ce qui se connoîtra par la couleur qui sera ou blanchâtre ou jaunâtre, & encore en les mettant sur les charbons ardans, parce qu'elles ne fumeront plus, ni ne petilleront point ; & finalement il ne restera que le même poids d'antimoine que vous aurez mis au commencement ou fort peu davantage, quand étant ainsi préparé il est changé en substance, & n'aquiert aucune chaleur.

Recipe cinq livres de tartre blanc grossiérement concassé, repurgé & lavé en tant d'eau qu'il soit rendu clair, mettez-les dans une terrine vernissée, & jettez au dessus de l'eau claire de fontaine, laquelle surnage trois doigts par dessus,

ſus, & faites les bouillir durant deux heures; aprés quoi mettant la terrine dans un lieu froid il ſe formera une crême cryſtalline à la ſuperficie, laquelle vous leverez avec une écumoire, & retitant ſouvent l'ébullition, il s'y formera toûjours de nouveaux cryſtaux; c'eſt un vehicule aperitif, qui débouche les obſtructions, & diſſipe les catarres & les humeurs craſſes.

La doze pour s'en ſervir eſt de douze à ſeize grains de ſcammonée, & de dix-huit juſqu'à vingt pour ceux qui ſont difficilement purgez: & quant à l'antimoine depuis quatre grains juſques à douze, ou quatorze juſques à ſeize pour ceux qni ſont difficiles à être purgez.

Lors que l'humeur chaude & ſubtile abonde avec la froide & l'épaiſſe, on peut donner égale doſe de ſcammonée & d'antimoine, ſçavoir huit ou dix grains de chacun; mais ſi l'une des deux humeurs abonde, il faut augmenter à proportion, v. g. ſi la bile ſurmonte la melancolie, ou la pituite, il faut donner douze grains de ſcammonée, & quatre ou cinq d'antimoine.

La doſe du tartre eſt depuis deux grains juſques à ſix, on a experimenté qu'on peut donner ſans danger juſques à vingt grains d'antimoine & vingt-deux de ſcammonée, & qu'aux enfans de trois mois malades de fiévres aiguës on en peut donner trois grains de ſcammonée & deux d'antimoine: & à ceux qui ont un an, quatre grains de ſcammonée & trois d'antimoine, & deux de tartre: aux bilieux & petits enfans, il faut peu de ſcammonée.

L'on peut réiterer ce reméde juſqu'à cinq fois, en diminuant pourtant la doſe à chaque fois, ſi ce n'eſt au cas qu'il n'eût que peu ou point operé la premiére; car alors l'on peut augmenter la

la dose la seconde fois : pris en vin blanc il fait vomir : pris dans le jus d'orange, il n'est pas besoin de tartre, mais on le peut mettre aprés dans le bouillon. Monconys, journal des voyages, tome III, pag. 75 & 76 et 77.

72. Or Potable.

RECIPE Sel commun à discretion, faites-le dissoudre dans de l'eau de fontaine, puis filtrez-la le plus purement qu'il sera possible ; puis faites évaporer, & ensuite sécher ; ce qu'étant fait mettez-le dans un pot, & faites le calciner dans le fourneau jusqu'à inflammation & rougeur ; ce qu'étant fait, comme il est encore tout rouge, jettez-le dans un bassin plein d'eau de fontaine, & faites tout ainsi qu'est dit ci-dessus sept fois de suite ; mais si vous ne prenez garde la sixiéme & septiéme fois vôtre matiére se fondra ; c'est pourquoi afin de l'empêcher retirez-la du feu, lors que vous voyez qu'elle diminuë sensiblement : aprés la derniére filtration & évaporation, elle sera douce & fusible comme cire, cela fait mettez vôtre sel dans le blanc d'un œuf dur, dont vous aurez ôté le jaune, & mettez le dissoudre en lieu humide, en sorte que l'œuf soit incliné, & que l'huile ou l'humeur tombe dans un vaisseau que vous aurez mis dessous pour la recevoir, puis dans l'huile avec du charbon pilé bien sec vous en formerez une masse, que vous ferez distiller en cornuë dans un recipiant bien luté, conservez l'eau qui en sortira dans une fiole trés-bien close ou scelée. Monconys, tom. III, pag. 77.

73. *Pour la Goutte.*

R*Ecipe* beurre frais, sucre fin, eau-de-vie, & huile d'olive *ana* : faites bouillir le tout dans un pot de terre vernissé jusqu'à diminution de la moitié, & de cette huile ou onguent, qui se garde tant qu'on veut, soignez en l'endroit douloureux, l'ayant fait chauffer sur une assiette tout autant chaud que le malade peut l'endurer. Monconys tom. III, pag. 44.

74. *Pour les Verruës.*

R*Ecipe* du lait de figuier, & mettez-le sur les Verruës, & elles guériront. Monconys, tome III, pag. 44.

75. *Pour les Ecrouelles.*

R*Ecipe* du jus de limon, & frottez en les Ecrouelles au matin, & puis mettez la tête en sorte que le Soleil donne sur le mal, & fasse sécher ledit jus, mettant quelque chose sur la vûë & sur la tête, de crainte qu'il ne vous nuise, & continuer jusqu'à guérison pendant cinq ou six jours. Monconys, tom. III, pag. 44.

76. *Pour faire croître le poil.*

R*Ecipe* deux livres d'oignons blancs, une livre de miel, une livre de fiente, & demie livre de graisse d'ours, & du tout en tirer de l'eau par le bain marie, de laquelle il se faut frotter durant dix-huit jours, lors qu'on se va coucher, l'endroit où l'on veut faire venir du poil. Monconys, tom. III, pag. 48.

Pour

77. *Pour étancher le sang du nez.*

IL faut verser lentement du vinaigre dans l'oreille, mettre une paille par derriere ou autour de l'oreille, & la faire bien joindre. Monconys, tom. III, pag. 78.

78. *Pour les Ecrouelles.*

REcipe des lezars verts, & mettez-les consumer dans un pot bien luté avec de l'huile dedans autant qu'il en faut pour couvrir lesdits lezars ; & cela pendant quatre heures ; aprés quoi vous tirerez le pot du feu, & le decouvrirez, vous en tenant éloigné, de crainte de la mauvaise odeur, que vous laisserez évaporer pendant quelques heures ; puis prenez la poudre que vous y trouverez, & aprés avoir bien bassiné la playe avec de la lessive de sarment, vous la soupoudrerez de vôtre poudre, & la couvrirez d'une compresse de linge, & quand vous la retirerez le lendemain, la racine sortira avec ; & réïterez cette operation deux ou trois fois, & le malade sera guéri ; que si les Ecrouelles n'étoient pas ouvertes ; il les faut ouvrir par un simple cataplasme avant qu'y mettre les poudres. Monconys, tom. III, pag. 78.

79. *Pour le Flux de Sang.*

ETeindre un tison de chêne dans une pinte de vin, & en boire. Monconys, tom. III, pag. 78.

80. *Autre pour le même.*

BOire pendant trois matins eau rose en huile de noix tirée sans feu *ana* deux onces, joignant

gnant si l'on veut le reméde precédent du tison de chêne. Monconys, tom. III, pag. 78.

81. *Pour la Pleuresie.*

R*Ecipe* le blanc qui est au bout de la fiente des poules, en quantité d'une bonne pincée, ou le poids d'un écu, & bûvez-le dans du bouillon. Monconys, tom. III, pag. 79.

82. *Pour la même.*

R*Ecipe* quatre ou cinq fientes de cheval tout frais faites, & faites les infuser dans du vin blanc l'espace de vingt-quatre heures ou douze seulement, si le malade étoit pressé; & faites lui en boire un grand verre, cela le fait fort suer, & le guérit ainsi infailliblement, quand il seroit à l'extrémité; & pour avoir de ladite fiente fraîche, il ne faut qu'en frotter de la séche entre vos doigts, & la presenter à sentir à un cheval, & il fientera incontinent. Monconys, tom. III, pag. 79.

83. *Pour la même.*

R*Ecipe* un gros de poix resine, & deux gros de farine de ségle, comme elle sort du moulin sans être passée, faire infuser une nuit dans quelle boisson que ce soit, le vin blanc est le meilleur, la valeur d'un demi setier, & le faire boire au matin au malade, qu'il faut bien couvrir, afin qu'il suë beaucoup, puis l'essuyer; & lui donner à déjuner. Monconys, tom. III, pag. 79.

84. Pour la piqure de Serpent.

RE*cipe* une branche de genest sauvage, & liez en fortement le membre piqué, un peu au dessus de la playe, & le venin ne passera point plus outre ; mais aprés avoir lié, il faut bien scarifier la playe avec un rasoir tout au tour. Monconys, tom. III, pag. 79.

85. Pour faire faire des enfans à une Femme sterile.

RE*cipe* de la sauge, fais la distiller, & en tire l'eau, & fais en boire pendant quatre ou cinq jours la valeur d'un petit verre, avec tant soit peu de sel commun ; mais il faut observer de commencer ce reméde incontinent aprés que les mois de la femme sont passez, & que pendant tout ce tems son mari n'habite point avec elle, mais bien aprés qu'elle aura achevé ses boissons. Monconys, tom. III, pag. 79.

86. Pour les maux d'Estomach.

RE*cipe* un gros oignon, creusez-le, & mettez-y dedans du beurre & de l'huile, & ainsi faites le cuire dans les cendres, & faites en aprés un emplâtre, que vous appliquerez sur l'Estomach. Monconys, tom. III, pag. 79.

87. Pour l'Hernie.

RE*cipe* graines de genévre, de lin, de chanvre, & des féves *ana*, faites bouillir le tout pendant trois heures dans du vin blanc, avec de la graisse de mouton ; puis prendre cela, le bien piler & le remettre cuire sur les cendres chaudes

chaudes ſans y rien ajoûter de nouveau, juſqu'à-ce qu'il ſoit fait en conſiſtence d'onguent, dont vous ferez un emplâtre ſur du cuir, que vous appliquerez le plus chaudement que vous pourrez ſur le mal. Moneonys, voyages, tom, III, pag. 80.

88. *Pour toutes ſortes d'Hemorragies & Flux de ſang, de quelque partie que ce ſoit.*

R*Ecipe* des feuilles de vigne, lors que les raiſins ſont en parfaite maturité, ſçavoir au mois d'Octobre, faites les ſécher à l'ombre & pulveriſez-les; mettez en ſur la playe ſi c'eſt une bleſſure, car quand l'artere même ſeroit coupée cela arrêtera le ſang. Si l'on ſaigne du nez il en faut mettre dedans en forme de tabac; ſi c'eſt une diſſenterie, ou une perte de ſang d'une femme, il en faut prendre juſqu'à guériſon cinq ou ſix fois le jour dans du bouillon, la quantité d'une pincée chaque fois. Moneonys, tom. III, pag. 80.

89. *Pour la Fiévre Quarte.*

R*Ecipe* un ſerpent, ouvrez-le, & tirez la graiſſe qu'il a à l'épine du dos, de laquelle vous ferez diſtiller une goute ſeulement dans un bouillon; pour la faire diſtiller, il y faut approcher contre un charbon, faites prendre ce bouillon au malade, qui vuidera par le haut & par le bas. Moneonys, tom. III, pag. 80.

90. *Pour guérir les Cancers & les Loups des Jambes.*

FAites infuſer de la chaux vive dans de l'eau claire, puis prenez de cette eau, & battez-la avec de l'huile, & vous ſervez de cet onguent aux maux ſuſdits. Moneonys, tom. III, pag. 80.

91. *Pour les Pulmoniques qui ont la courte halene.*

RE*cipe* trois rattes de mouton franc, *id est*, mâle, avec un gros oignon blanc ou deux petits, & mettez les bouillir dans un pot verniſſé, avec une pinte de vin blanc juſqu'à la conſomption du tiers du vin, que vous coulerez alors dans un linge blanc, & en prendrez deux cueillerées le matin, & deux au ſoir devant le repas. Monconys, journal des voyages, tom. III, pag. 80.

92. *Pour les perſonnes empoiſonnées.*

RE*cipe* un oignon, coupez-le en deux, & appliquez chacune de ces moitiez à la plante des pieds du malade. Monconys, tom. III, pag. 81.

93. *Pour les foibleſſes & maux d'Eſtomach.*

RE*cipe* ſtorax, aloës, mirre, & encens mâle *ana*; & mettez le tout dans de l'eau roſe à ſuffiſance pour couvrir le tout & ajoûtez-y du miel au double de l'eau roſe, puis faites cuire le tout juſqu'à ce qu'il ſoit un peu plus obſcur que de couleur tannée, & qu'il ne ſe prenne point aux doigts ; lors l'onguent eſt parfait, & il le faut appliquer ſur du chevrotin, & en faire un emplâtre, qui puiſſe couvrir depuis le commencement de l'eſtomach juſqu'au nombril, avant que l'appliquer il faut frotter l'endroit où vous le voulez mettre avec de l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, cet emplâtre ſe peut garder éternellement, & ſert à pluſieurs fois, & à diverſes perſonnes. Monconys, tom. III, pag. 81.

94. *Pour le boyau qui sort du fondement.*

R*Ecipe* de la poudre de corne de cerf, avec autant de Sarron de bois, le tout bien délié, mêlé avec un peu de pâte de ségle, appliquez le tout bien chaud sur la partie. Monconys, tom. III, pag. 81.

95. *Pour les Hemoroïdes externes.*

R*Ecipe* les raclures de la corne du pied d'un âne, lors qu'on le ferre, & la faisant brûler, faites en recevoir la fumée au malade par le fondement, étant assis sur une chaise percée. Monconys, tom. III, pag. 81.

96. *Pour la Rage.*

R*Ecipe* une poignée de sauge menuë, autant de feuilles de marguerites champêtres, autant de ruë, & autant de gros sel, & un gousse d'ail ; pilez le tout, passez-le en linge blanc, & faites en boire dans un demi-verre de vin ; faites saigner la playe, mettez-y de ce jus dessus, puis le marc par dessus, & réïterez, si la premiere fois le malade ne guérit. Monconys, tom. III, pag. 81.

97. *Pour faire venir les Menstruës.*

R*Ecipe* poudre d'écorce d'orange, & faites en boire dans du vin blanc. Monconys, tom. III, pag. 81.

98. *Pour les Verruës.*

R*Ecipe* un limaçon rouge, & liez le tout vif sur la Verruë. Monconys tom. III, pag. 81.

99. *Pour ne se point lasser en marchant.*

DEtrempez ruë en huile d'olive, & frottez vous en les pieds avant que de cheminer. Mouconys, tom. III, pag. 82.

100. *Pour la Goutte.*

FAites cuire pendant deux heures, demie livre d'huile d'olive, jusqu'à-ce qu'elle noirciſſe, remuant toûjours avec un bâton; puis ajoûtez-y deux onces de cire neuve, qui cuiſe un quart d'heure avec l'huile; mêlez-y aprés deux onces reſine en poudre, qui cuiſe un autre quart-d'heure; puis deux onces litarge d'or qui cuiſe autant, avec quatre onces de ceruſe en poudre; remuant le tout & le faiſant cuire à petit feu, puis trois onces de terebentine, & en même tems deux onces d'eau de-vie un peu hors du feu, mêlant le tout enſemble: l'onguent ſera cuit, lors qu'en en laiſſant tomber une goute dans un plat d'eau elle ira au fond en forme de boule; ce qui ſera dans l'eſpace de ſix à ſept heures, appliquez-le ſur le cuir, & chauffez-le pour le mettre ſur le mal, & changez de deux en deux jours, raclant l'onguent pour rafraîchir l'emplâtre. Mouconys, journals de ses Voyages tom. III, pag. 82.

101. *Autre pour la même.*

BAſſinez la partie douloureuſe avec de l'urine recente & chauffée, & puis l'ayant ſéchée, couvrez-la de linge bien chaud. Mouconys, tom. III, pag. 82.

102. *Pour tirer les dents sans douleur.*

R*Ecipe* des grenouilles vertes de pré, lesquelles vont sur les arbres, faites les bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles soient entiérement dissoutes, puis laissez refroidir l'eau, & sur icelle vous y trouverez une graisse, laquelle vous prendrez, & en frotterez la gencive de la dent que vous desirez faire tomber ou arracher. Moneonys, tom. III, pag. 82.

103. *Pour les morsures de Serpens.*

IL faut incontinent qu'on est piqué faire brûler un morceau de racine d'Aristolochie ronde, & toute brûlante l'apliquer sur la playe, où il se fait une vessie par où tout le venin sort. Moneonys, tom. III, pag. 82.

104. *Pour la Gravelle.*

R*Ecipe* des écrevisses, & pilez les toutes vives avec du vin blanc, & l'ayant passé dans un linge bûvez en à l'instant. Moneonys, tom. III, pag. 82.

105. *Pour relever la Luette.*

R*Ecipe* jus de feuilles de choux rouges ou d'autres, broyez-les & appliquez les sur la tête. Moneonys, tom. III, pag. 83.

106. *Pour les cataractes & taches des yeux.*

R*Ecipe* de l'eau de fleur de souci distillée dans l'alambic, mêlez-la avec un peu de savon marbré, & bien battu ensemble, & mettez de cette eau ainsi préparée dans l'œil deux ou trois fois par jour. Moneonys tom. III, pag. 83.

Pour

107. *Pour faire accoucher une femme même d'un enfant mort.*

RECIPE de la mirre & du *galbanum ana* une once, mêlez-les ensemble en trochisques, que vous laisserez sécher à l'air, & de cette poudre faites en boire deux dragmes dans quatre doigts de vin blanc. Monconys, tom. III, pag. 83.

108. *Autre pour la même.*

RECIPE euforbe, *baccarum l'auri ana* demie dragme, & vingt grains de corriandre; le tout pilé & dissout en quatre onces vin blanc & le boire, mais il est trop violent. Monconys, tom. III, pag. 83.

109. *Poudre de Monsieur de Sensy contre toutes sortes de venins.*

RECIPE viperes, & aprés les avoir bien fouettées dans un bassin, coupez leur la tête & la queuë, puis écorchez les corps qui restent, & séparez-en les entrailles, le cœur, & le foye, coupez lesdits corps par morceaux, & faites les infuser dans de forte eau-de-vie, & faites infuser de même, mais séparément, les cœurs, foyes, & entrailles; laissez le tout infuser durant vingt-quatre heures en lieu humide, aprés quoi jettez l'eau, & remettez-en d'autre, & qu'elle demeure autre vingt-quatre heures: aprés mettez cette chair dans un pot vernissé neuf & bien bouché, lequel vous mettrez au four, aprés que le pain est tiré jusques à siccité, ce que vous réitererez tant qu'il sera de besoin; prenant bien garde qu'elle ne se brûle; quant aux entrailles, cœur, & foye, mettez-les sur une pêle auprés du

au feu pour les sécher à loisir, puis faites poudres du tout, que vous mêlerez ensemble, & sur chaque once d'icelles ajoûtez y deux dragmes de besoar, & trois dragmes de perles préparées : la dose en est une dragme dissoute dans quatre ou cinq onces de vin blanc ; l'ayant prise il se faut promener, & on sue une sueur fort puante : si l'on en donne à un pestiferé, c'est dans cinq onces d'eau de noix. Monconys, journal des voyages tom. III, pag. 83.

110. *Pour blanchir les dents.*

℞ UNe livre d'alun, une livre sel decrepité, & une once cloux de girofle, mettre le tout en retorte au feu de cendres, & en tirer l'eau, qu'il faut mettre en petites fioles, lesquelles ne doivent pas être toutes remplies, de crainte qu'elles ne cessent, & il faut prendre garde qu'en se frottant de cette eau les dents, aprés les avoir bien raclées & nettoyées, que ladite eau ne touche point les lévres. Monconis, tom. III, pag. 84.

111. *Pour la gravelle, obstructions, & difficulté d'urine.*

LEs trois derniers jours de la Lune, excepté de celle de Juin, Juillet & Août, prenez à chacun de ces trois jours, le soir aprés soupé sur le point de dormir, une cueillerée de bonne eau-de-vie, dans laquelle vous couperez trois gousses d'ail bien menu, & bien nettoyées auparavant, ôtant le germe, si par hazard elles commençoient à germer : & aprés avoir bû ladite cueillerée avec les gousses d'ail coupées bien menuës, bûvez une seconde cueillerée de la même eau-de-vie, sans y rien mêler dedans, mais toute pure. Monconys, tom. III, pag. 84.

112. *Fard trés-excellent.*

℞ BEaume blanc & talc calciné *ana* quatre onces, vinaigre diſtillé une livre, eau diſtillée deux livres; tirer l'huile de tout, dont on ſe frotte le viſage avec une goute ou deux.

Le talc ſe calcine dans un creuſet, avec égal poids de ſalpêtre, mis pendant ſept heures au feu de réverbere; puis vous en ſéparez le ſalpêtre, précipitant les poudres dans de l'eau chaude, au fond de laquelle va le talc. Monconys, tom. III, pag. 84.

113. *Eſſence de Jaſmin.*

IL faut enfiler dans un fil pluſieurs fleurs de jaſmin, auſquelles on coupe le pied, & on n'y laiſſe que les feuilles: puis on les met ainſi dans une fiole de verre, en ſorte qu'elles ne touchent point le verre, & ayant bien bouché la phiole on la laiſſe au Soleil juſqu'à-ce que les fleurs commencent à jaunir, alors vous les tirerez, & remettrez d'autres, deſquelles comme des premiéres le Soleil fait diſtiller dans la phiole l'eſſence claire comme de l'eau. Monconys, tom. III, pag. 84

114. *Suffocation de Matrice.*

℞ QUatre goutes d'eſſence d'ambre jaune; & fais les boire dans de l'eau d'armoiſe ou de matricaire. Monconys, tom. III, pag. 84.

115. *Pour la Peſte.*

℞ DAns de l'eau cordiale quatre goutes d'eſſence d'ambre jaune. Monconys, tom. III. pag. 85.

116. Pour la colique néfrétique & venteuse.

℞ MEsme quantité susdite d'essence d'ambre jaune, dans du vin ou dans du bouillon. Monconys, tom. III, pag. 85.

117. Vinaigre doux.

℞ LE moût avant qu'il soit au pressoir, faites le bouillir & écumez-le bien, puis laissez le refroidir; & lors jettez-le sur la mére du vinaigre bien fort: sur une pinte de moût, il faut environ une écuelle de vinaigre, selon qu'on le veut aigre on diminuë ou augmente le vinaigre. Monconys, journal des Voyages, tom. III, pag. 85.

118. Pour teindre les Turquoises.

TIrez la teinture du cuivre en jettant de ce metail dans l'eau forte, dans laquelle aprés vous faites tremper vos Turquoises. Monconys, tom. III, pag. 88

119. Autre pour le même.

MEttez tremper les turquoises dans de l'huile d'amandes douces, tirée sans feu. Monconys, tom. III, pag. 85.

120. Vernis pour teindre les Pierreries.

REcipe sandarac, huile d'aspic; vernis dessicatif, *id est*, huile de petrole, de chacun deux onces, mettez le sandarac & l'huile d'aspic dans une bouteille bien bouchée, la presentant au feu peu à peu, afin de fondre le sandarac, lequel étant fondu, vous y ajoûterez le vernis

vernis deſſicatif ; & cette operation eſt finie. Monconys, tom. III, pag. 85.

121. *Pour faire un Rubis.*

DElayez un peu de lacque fine avec ſuſdite matiere, & avec un pinceau net, teignez vôtre pierre, faites la ſécher à loiſir. Monconys, tom. III, pag. 85.

122. *Pour faire Emerodes.*

PRenez un peu de vert de gris diſtillé, autrement afiné avec un peu de carcome, & mêlez avec la ſuſdite matiére, puis teignez, & faites ſécher comme ci-deſſus. Monconys, tom. III, pag. 86.

123. *Pour faire Saphirs.*

PRenez de l'inde, & du blanc d'Eſpagne, & faites comme deſſus. Monconys, tom. III, pag. 86.

124. *Pour faire Diamans.*

PRenez de l'ivoire brûlé, ou des noyaux de pêche, & faites ainſi qu'a été dit des autres. Monconys, tom. III, pag. 86.

125. *VERNIS.*

R*Ecipe* huile de lin deux parties, ſandarac bien net & ſeché au Soleil une partie ; puis ayez deux pots de terre verniſſez, dans l'un mettez l'huile & le ſandarac dans l'autre mis en même tems ſur le feu de charbon fort moderé, & également échauffé, & remuez continuellement avec un bâton tant que le ſandarac ſoit diſſout, & l'huile chaude, qui l'eſt lors qu'un bâton de bois vert mis dedans elle fait comme une traînée de

poudre qui brûle & petille, & si le sandarac est cuit il filera entre les doigts comme du sirop, alors versez l'huile dans le sandarac, & remuez tant que tirant le bâton il fasse un filet, & étant ainsi cuit passez-le dans une toile forte, & conservez-le dans des vases de terre ou de verre bien couverts: & lors que vous vous en voulez servir il y faut ajoûter de *l'oleum petroleum.* Monconys, journal des voyages; tom. III, pag. 86.

126. *Pour noircir le Chagrin.*

PRenez de la couperose, dite en Arabe *jar*, qui semble à de la terre blanche, faites la tremper en eau fraîche : & lavez-en deux ou trois fois avec un linge vôtre peau de chagrin, à mesure que l'une est séche, & puis quand le tout est bien sec, ayez de la poudre de gale bien subtile, & donnez-en quelque couche au chagrin avec le même linge remouillé de ladite eau, & lors que le tout sera sec, frottez-le avec une brosse assez rude pour lui donner l'éclat. Monconys, tom. III. pag. 86.

127. *Pour la Sciatique.*

R*Ecipe* la racine de *brionia*, coupez en une petite portion, & creusez aprés le reste de la racine, en sorte que vous y puissiez mettre dedans de la colophone pulverisée; puis recouvrez le trou avec la piece que vous en aviez ôtée auparavant, & pendez le tout au Soleil avec une corde, & mettez-y dessous un vaisseau, de quelle matiere que vous voudrez, excepté d'airain, pour recevoir la liqueur qui distillera, laquelle vous conserverez pour le besoin, & quand vous vous en servirez, oignez-en chaudement la partie malade, & le mal cessera dans une heure au plus tard. Monconys, tom. III, pag. 86 et 87.

Pour

128. *Pour les Hemorroïdes.*

PRenez de la seconde écorce qui est verte, du bois de nerprun une poignée ou deux, faites la cuire dans trois pintes de vin blanc jusqu'à-ce qu'il soit reduit à la moitié, & vous en étuvez le plus chaud que vous pouvez souffrir, vous baissant sur le bassin autant que vous pourez. Monconys, Journal de ses voyages, tom. III, pag. 87.

129. *Autre pour le même.*

FAites des boutons de cette susdite raclure ou écorce, mais sans l'avoir bouillie, & frottez chaque bouton de ladite raclure, puis enveloppez les boutons de raclure dans un coin de chemise, & laissez-les sécher jusqu'à-ce que le mal soit sec. Monconys, tom. III, pag. 87.

130. *Autre pour le même.*

℞ LA tige des mauves blanches coupez quatre doigts dessus le nœud, & quatre doigts dessous, & pends la au cou, & les hemoroïdes iront séchant à mesure que ladite tige séchera, & si tu veux qu'elles fluent, met de la feuille desdites mauves sous tes pieds. Monconys, tom. III, pag. 87.

131. *Pour les pulmoniques & courte haleine.*

℞ TRois ou quatre feuilles de ceterac, mettez-les dans un verre de vin blanc avec de l'eau suivant vôtre boisson ordinaire un verre en vous levant, un autre verre à l'entrée du dîner, un autre au commencement du souper, & un autre en vous couchant ; & continuer jusqu'à guérison, qui sera dans peu de jours. Monconys, tom. III, pag. 87.

132. Pour les Louppes.

IL faut les lier avec le poil de la queuë d'une mule, & elles tomberont infailliblement. Monconys, tom. III, pag. 87.

133. Pour la Colique.

℞ TRois ou quatre noyaux de noisettes rouges séches, broyez-les en poudre déliée, détrempez-les dans demi-verre de vin ou bouillon, & prenez-les durant le mal. Les os desdites noisetes font le même. Monconys, tom. III, pag. 88.

134. Pur toutes Fiévres.

℞ UNe pierre vitriol de Chypre, mets la dans un grand verre d'eau, l'espace que tu conteras deux cens puis l'en tire & fais boire l'eau, lors que l'accés veut venir, dans deux ou trois fois l'on guérira, & la premiére on vomira la cause du mal. Monconys, tom. III, pag. 88.

135. Autre pour le même.

FAites bouillir eau de fontaine, puis la laisses un peu refroidir, & prens en un grand verre si chaud qne tu le pourras souffrir, un peu avant l'accés, ne prenant plus chose quelconque jusques aprés l'accés, qui sera plus grand qu'à l'ordinaire, mais on guérira. Monconys, tom. III, pag. 88.

136. Pour le Flux de Sang.

℞ LA peau qui est dans les noisettes cassées, de dix ou douze noisettes pulverisées, &

bûë

bûë dans du bouillon, réïteré deux ou trois fois guérit assurément. Monconys, tom. III, pag. 88.

137. *Parfum de Rose.*

℞ QUatre livres de roses, & deux de sel commun dans un matras, & laissez les ainsi quarante jours à la cave en terre dans du sable : puis faites distiller, & l'eau est un excellent parfum d'Angleterre. Monconys, tom. III, pag. 88.

138. *Teintures de Roses.*

℞ UNe once roses de Provins, une demie dragme esprit de sel, & demie dragme esprit de vitriol, avec une pinte d'eau ; faites un peu digerer le tout sur cendres chaudes, & prenez cinq ou six gouttes de cette eau, dans un verre d'eau ou dans du bouillon, & si vous voulez ajoûtez-y du sucre pour en faire du sirop & le dulcifiez. Monconys, tom. III, pag. 88.

139. *Pour la Ratte.*

FAites infuser durant quarante-huit heures trois onces d'iris de Florence concassé, & envelopé dans un linge noué, dedans trois pots de vin blanc, & bûvez de ce vin un verre à jeun durant neuf matins. Monconys, tom. III, pag. 88.

140. *Pour le mal de tête & migraine.*

POrtez une bague d'acier au doigt annulaire gauche. Monconys, tom. III, pag. 89.

141. *Eau pour toutes sortes de playes & ulceres, & pour les carnositez, y mettant un peu d'eau commune, lors qu'on s'en sert pour la verge.*

R*Ecipe* six onces de trés-bon esprit de vin, rectifié par trois ou quatre fois, & mettez-y dedans une once d'alun & une once de canfre, faites le dissoudre, & la dissolution faite, gardez vôtre eau pour les occasions. Monconys, tom. III, pag. 89.

142. *Pour l'Hydropisie.*

FAites infuser durant douze heures, ou vingt-quatre, demie dragme de jalap, & demie dragme d'iris de Florence, bien pulverisez dans un verre de vin blanc; puis faites boire le vin, & toutes les poudres au malade, & réiterez de trois jours en trois jours: pendant ce tems nourrissez bien le malade de bons restaurans, & faites lui user de confortatif; comme confections d'Alkermes & Hyacynte, & vous vous pouvez user du seul iris de tems en tems, pour adoucir la violence du remede. Monconys, tom. III, pag. 89.

143. *Pour la migraine & maux de tête.*

R*Ecipe* une ou deux feuilles de Sureau, autrement dit souyé, mettez-les sur le front, puis frottez-en vôtre bonnet par dessus, & vous tenez le front appuyé sur le chevet l'espace d'une demie-heure & vous serez guéri. Monconys, tom. III, pag. 89.

Pour

144. *Pour les Verruës.*

PIlez oignons blancs, & sel commun ensemble, & mettez en sur les Verruës. Monconys, journal de ses voyages, tom. III, pag. 89.

145. *Lait virginal.*

℞ STorax deux onces, benjoin une once, eau-de vie une pinte, beaume demie once ; laissez infuser le tout un peu de tems sur les cendres chaudes, puis filtrez, & mettez-en trois ou quatre goutes dans un verre d'eau. Monconys, tom. III, pag. 89.

146. *Pour la Goutte.*

BAssinez la partie affligée avec de l'urine recente & chauffée, & couvrez-la avec des linges chauds, l'ayant sechée. Monconys, tom. III, pag. 89.

147. *Pour degraisser parfaitement un chapeau.*

℞ P*Syllium* une demie once, bresil une demie once, écorces d'oranges séches à discretion, faites bouillir le tout dans de l'eau jusqu'à-ce qu'elle soit rouge, laissez-la refroidir, & du mussilage qui se fait au dessus, frottez-en le chapeau jusqu'à-ce qu'il en soit fort imbu. Monconys, tom. III, pag. 90.

148. *Pommade.*

FAites bouillir crême & fraises ensemble, & sur la fin tirez le beurre qui se fait sans les fraises, & gardez le pour vôtre usage. Monconys tom. III, pag. 90.

149. BEAUME.

FAites faire du beurre le troisiéme jour aprés que la vache a été mise aux herbes : mettez ce beurre dans des coquilles d'œufs, couvertes d'autres coquilles les unes sur les autres. Monconys journal des Voyages, tome III, pag. 90.

150. *Ciment pour les tonneaux.*

FAites bouillir des feuilles d'ormes, & du suif de mouton crud, & mettez-en aux fentes des tonneaux. Monconys, tom. III, pag. 90.

151. *Preservatif contre la peste, & Beaume.*

METtez de la sauge cruë enveloppée dans un linge fin sur vôtre nombril, & elle tirera tout le mauvais air que vous humerez, & elle noircira ; ce qu'elle fera aussi mise sur un corps mort de peste.

Boüillie avec huile & vin rouge, c'est un excellent beaume pour les nerfs refroidis ou retirez, si l'on en frotte la partie paralitique avec cette decoction, & qu'on y ajoûte le marc par dessus.

Boire tous les matins deux doigts de vin ou d'urine, où l'on aura éteint deux ou trois zets de noix brûlée à la chandelle. Monconys, tom. III, pag. 90.

152. *Pour le mal des Dents.*

FAites bouillir de l'alun sur une pêle, & prenez les premieres ébullitions, détrempez-les avec eau-de-vie, & appliquez-les sur la dent. Monconys, tom. III, pag. 90.

Pour

153. *Pour les playes.*

METtez ſur la playe du borax pulveriſé, & puis arroſez-le d'urine ; & la playe guérira en douze heures. Monconys, tom. III, pag. 90.

154. *Pour étancher le ſang d'une playe.*

APpliquez un morceau de vitriol contre la playe, & il cauteriſera la veine, & étanchera le ſang. Monconys, tom. III, pag. 91.

155. *Pour les poudres parfumées.*

RAclez de la craye de Briançon, & ſur une livre d'icelle mettez un gros de muſc ou autre odeur, les ayant bien mêlez & retournez pluſieurs fois, durant quarante-huit heures ; puis mêlez les avec quelques ſortes de poudres que vous voudrez parfumer peu ou beaucoup, ſelon que vous la voudrez forte. Monconys, tom. III, pag. 91.

156. *Pour que le vin n'enyvre pas.*

UN gros de ſel de choux, fait par calcination de l'herbe, mis dans un pot de vin le fait bouillir, & l'ébullition étant ceſſée, ledit vin n'eſt plus capable d'enyvrer, & n'en eſt pas moins bon. Monconys journal des voyages, tom. III, pag. 91.

157. *Tache d'huile.*

POur empêcher que les taches d'huile n'augmentent, il faut coudre avec du filet un eſpece d'arriere-point tout au tour de la tache, &

& l'huile ne passe pas outre, ni au delà du filet.
Monconys, journal des voyages, tom. III, pag. 91.

158. *Eau celeste du grand Duc donneé à M. de Vendôme.*

R*Ecipe* Turbit blanc & gommeux deux onces, mastic en larmes, girofle, galange, muscade, canelle, cubebes *ana* une demie once bois d'aloës une once, ou au defaut deux onces de sandal citrin, pulverisez le tout ensemble & mettez le en une fiole de verre, & ajoûtez-y deux onces de terebentine de Chio ou de Venise, miel blanc une demie livre, esprit de vin bien rectifié quatre livres, bouchez bien le vaisseau, & laissez le en digestion environ deux jours; puis faites distiller le tout à petit feu, & puis aprés augmentez-le jusqu'à-ce que le bain marie ne puisse plus faire distiller; alors ôtez le vaisseau, & mettez-le sur cendres ou sable, & augmentez le feu pour en faire sortir une liqueur blanche, laquelle il faut séparer de la premiére; & alors qu'il ne distillera plus il faut encore augmenter le feu pour en faire sortir encore la troisiéme de couleur rougeâtre & oleagineuse, qu'il faut encore mettre à part, puis retirer le vaisseau du feu.

Il est trés-bon pour remédier à la colique graveleuse, & à la pierre, d'ajoûter sur la susdite quantité, au tems de la distillation, & mêler demie livre de casse ressente, & une demie once de *spica nardi*, & faire infuser, & fondre aprés la distillation du sel de corail & de perles, de chacune demie once, & une once de crystal de tartre. Monconys, tom III, pag. 91.

Premiére

159. *Premiere Eau.*

ELle purifie le ſang, fortifie l'eſtomach, diſſipe les vents, rémédie aux opilations du foye & de la ratte, guérit la colique néfrétique, & de la pierre, abat les fumées de la matrice, & appaiſe les fluxions du cerveau, obvie à la goutte, ſur tout lors qu'elle n'aît de pituite, ſert à l'aſthme, & à la phtiſie. Monconys, tom. III, pag. 92.

160. *Seconde Eau.*

ELle ſe peut mêler avec la premiére, & elle en eſt plus forte contre la pierre, elle guérit les playes, il la faut réiterer deux ou trois fois le jour, les loups & *noli me tangere.* Monconys, tom. III, pag. 92.

161. *Troiſiéme Eau.*

ELle eſt propre auſſi pour les playes, elle appaiſe promptement la douleur des hemorroïdes, en les lavant avec un linge trempé dans ladite eau, elle eſt ſalutaire contre la goutte froide, en frottant la partie.

Il faut prendre de la premiére & de la ſeconde, avec eau de bugloſe ou eau commune, ou quelque eau appropriée au mal : il faut mêler enſemble une demie cueillerée de chacune. Monconys, tom. III, pag. 92.

162. *Pour faire paroître les écritures éfacées ſur les vieux tîtres de parchemin.*

FAis diſſoudre trois onces de noix de gales pulveriſées, dans une pinte de vin blanc, & laiſſe

laisse les en digestion froide, jusqu'à-ce que les gales soient pulverisées & dissoutes, puis lave de cette eau les endroits éfacez : la dissolution se fait en quinze jours, puis distille ladite dissolution, afin que cette eau ne noircisse pas le parchemin. Monconys, tom. III, pag. 92.

163. *Lut pour sêler les verres.*

Secret pour lutter les verres pour la chimie

RECipe farine folle, bol fin, & chaux vive, mêlez & pulverisez trés-subtilement ; puis détrempez avec glaire d'œuf bien battuë, trempez des linges dedans & les appliquez promptement. Monconys, tom. III, pag. 92.

164. *Eau pour les playes ouvertes, ulceres inveterez, gangrene, & autres semblables maux.*

RECipe eau de chaux filtrée trois pintes ou quarante huit onces, & la mettez dans un grand matras, puis mettez une dragme & demie de Venus[a] précipité, subtilement broyé dans une petite fiole, avec de l'eau commune, & remuez-le si fort qu'il se brouille & se mêle parfaitement avec l'eau, puis étant ainsi bien délayé, versez-tout d'un coup dans le grand matras où est l'eau de chaux, & laissant ledit matras tant incliné qu'il le pourra être, sans que rien en sorte ; laissez reposer le tout jusqu'à-ce que l'eau soit éclaircie, & le Venus[b] précipité au fonds ; puis retirez cette eau par inclination industrieusement ou filtration, pour n'y mêler aucune poudre, qui la rendroit trop corrosive : gardez cette eau, & pour vous en servir faites la chauffer tiede en vaisseau de terre non vernissé, car rien de metallique ne la doit toucher, ni aucun metail ; car elle le

corro-

(a) et (b) dans Monconys le mot Venus mis ici n'y est pas imprimé mais a la place le signe chymique qui designe le Mercure ☿ et ce qui doit etre et non pas le Cuivre.

deroit, & humectez en deux ou trois linges, lesquels vous appliquerez sur le mal, d'abord il soulagera, appaisera la douleur & l'inflammation ; & puis portera jusqu'à guérison : si le mal est grand vous pouvez laisser une compresse en beaucoup de doubles trempée dans cette eau sur l'ulcere, mais quand le mal est net il ne faut que le bassiner quand on le pense, puis y mettre tel emplâtre que le mal requiert : elle nettoye les playes, guarantit de la gangrene ; quand le mal est en bon état, il ne s'en faut servir que legerement, parce qu'elle abstergeroit trop. Monconys, tom. III, pag. 92 et 93.

165. *Eau pour toutes playes, ulceres, os rompus ; gravelle, accouchemens.*

Recipe une once *oculi cancrorum* pulverisez parfaitement, & mettez dessus cette poudre du vinaigre trés-fort, il se fera une ébullition trés-haute, remuez avec une espatule durant une heure, l'ayant laissé reposer quatre heures passez par un linge, donnez de ce vinaigre, qui sera fade deux cueillerées à jeun, deux autres à quatre heures aprés midi, & deux en s'allant coucher : elle se peut garder éternellement. Monconys, tom. III, pag. 93.

166. *Pour toutes sortes de fiévres.*

Recipe coquilles de limaçons, calcineées naturellement dans les vignes, pulverisez-les ou dissolvez-les dans du vinaigre distillé, évaporez le vinaigre : puis imbibez ce sel d'eau-de-vie, & faites le évaporer, & réiterez deux fois l'imbibition de l'eau-de-vie, puis donnez de ce sel huit grains dans de l'eau, pour toutes sortes de fiévres. Monconys, tom. III, pag. 93.

167. *Pour toutes sortes de Coliques.*

R*Ecipe* racines de *consolida*, & de *sigillum Salomonis*, faites les sécher au Soleil, puis pulverisez les & prenez de chacune de ces poudres, la pesanteur de demie dragme dans du vin rouge, & vous guérirez. Monconys, tom. III, pag. 93.

168. *Pour la Colique.*

R*Ecipe* de l'ardoise nette, & qui ne soit pas pourrie, faites la rougir au feu, puis retirez la & pilez-la en un mortier trés-subtilement, & donnez une dragme de cette poudre au malade ; dans un demi verre de vin clairet, il guérira sur l'heure. Monconys, tom. III, pag. 93.

169. *Orvietan de Desiderio de Combes.*

R*Ecipe* angelique deux onces, escorsonaire deux onces, graine de genevre quatre onces, ruë une once & demie, bon iris une once, cloux de girofle demie once, verre d'antimoine quatre dragmes, poudre de vipere quatre dragmes, à son deffaut fine theriaque une once, confection d'Hyacinte & Alchermes *ana* demie once, corne de cerf de la premiére tête demie once ; *enula campana* demie once, aristolochie ronde une once, gentiane six onces, *anthora* deux onces, miel bon quatre livres ; faites premiérement bouillir le miel, avec un verre de bon vin & écumez le bien jusqu'à-ce que le vin soit consumé & le miel cuit, puis détrempez les poudres susdites dedans avec un pilon. Monconys, Journal de ses Voyages, tome III, pag. 94. et 95.

Vertus

170. *Vertus dudit Orvietan.*

L'Operation ordinaire des poisons & venins communs, est de causer de la douleur à l'estomach, à la tête, aux côtez, perte de parole, tremblement, fiévre horitique ou planetaire, étranglemens, alterations, inquietudes, & autres accidens selon le poison, donné exprés ou par mégarde, ou celui qui se fait dans nos corps par mégarde, ou celui qui se fait dans nos corps par croupissement des humeurs corrompuës: en ce dernier cas il en faut prendre pour couper le mal, le poids d'une dragme au matin détrempé avec eau de scabieuse, ou chardon benit, ou buglose, dans du vin, ou dans du bouillon, ou seul, comme l'on voudra, selon les maladies deux ou trois fois la semaine; il est bon aux maladies contagieuses causées de l'infection de l'air, il le faut avaler avec eau sudorifique comme dessus, & suer tant qu'on pourra, & si les forces suffisent, en prendre deux fois le jour, & changer châque fois de linge: bon pour les mélancoliques, flatueux, hypocondriaques, en prenant soir & matin avec eau de buglose: pour les pleuretiques tout de même, il fait cracher, & garde que la matiere n'est portée par metaphyse aux poulmons; observant regime de vivre: excellent contre la vermine, la rougeole, petite verolle, pourpre, & toute colique venteuse & causée de pituite vitrée: dissipe les vapeurs malignes de la matrice, la desséche, si elle est trop humide, & la rend propre à concevoir: rehabilite les imbecillitez aux vases spermatiques, de l'homme ou de la femme; l'épilepsie, vertige, paralysie, stüpeur, cephalalgie, & migraine: en prenant aux commen-

commencemens des Lunes les matins, au poids susdit, arrête les vomissemens causez de foiblesse d'estomach & dégoût des viandes : les dissenteries, tous poisons mineraux, vegetaux, animaux, au poids susdit, avec vin fait sortir le poison par le haut ou par le bas, réïtéré si besoin est : la morsure des serpens, viperes, scorpions, chiens enragez & autres animaux venimeux : si c'est morsure ou piquure, il sera bon de presser bien le lieu piqué ou mordu pour en faire sortir le sang corrompu, & aprés laver ladite partie avec de l'urine, & appliquer dessus du beurre frais & dudit antidote, s'il y avoit quelques jours que le venin fût invéteré, bûvez dudit antidote, détrempé avec environ deux ou trois onces d'urine, réïtérant deux ou trois fois, si besoin est : souverain contre la peste au poids d'un écu, avec demie once eau de chardon-benit, & couvrir le malade jusqu'à-ce qu'il suë, puis changer de linge & réïterer deux ou trois fois : preserve de peste, au poids de la grosseur d'un poix le matin, preserve le cœur, fortifie l'estomach, empêche le mauvais air : il faut continuer. Monconys tom. III, pag. 94 et 95.

141. *Eau précieuse de la Roque.*

R*Ecipe* fleurs de ligustre, autrement troene, distillez-les, ayant préalablement soupoudré avec de l'alun, & gardez cette eau.

Distillez aussi en poudre l'herbe nommée chancrée, autrement *geranium*, ou herbe au charpentier, comme dessus.

Distillez de même façon les fleurs du *caprifolium*, & gardez ces eaux à part, desquelles vous prendrez égales portions, les mêlerez, & les gardez.

Distillez

Diſtillez fleurs de coin, roſes blanches, & des ſommitez de framboiſiers chacune à part, puis le mêlerez par égale portion, & les gardez.

Prenez des eaux premieres, trois feuillettes; des derniéres une feuillette, mêlez-les, dans leſquelles vous diſſoudrez une dragme & demie de canfre, diſſout dans l'eau-de-vie, préalablement bouchez parfaitement la phiole, & tenez-la exposée au Soleil juſques à la fin d'Octobre, & la gardez. Monconys, tom. III, pag. 95.

172. *Vertus de cette Eau.*

ELle guérit les ulceres aux reins, ſi on en prend deux ou trois doigts à jeun, & l'on continuë juſqu'à guériſon, elle guérit gonorrée, & chaude-piſſe, en en prenant trois doigts chaque matin, & qu'on continuë neuf jours; elle guérit tous ulceres, & chancres, en les lavant avec cette eau tiede; eſt propre pour la gangrene; elle guérit les taches des yeux, & les cataractes, ſi on s'en ſert deux ou trois fois par jour en forme de collier, & ôte l'inflammation des yeux, & la demangeaiſon des paupieres: elle eſt auſſi fort bonne pour les fiévres. Monconys, tom. III, pag. 95.

173. *Pour les grandes chutes de lieu fort haut.*

IL faut prendre un coq & lui couper avec des ciſeaux une piece de la crête, & recevoir le ſang qui en ſort, & le faire boire tout chaud au malade, qui reprendra un peu de ſentiment, s'il n'eſt tout à fait mort; aprés quoi recoupez une autre piece de ladite crête; & faites lui reboire ce qui viendra encore de ſang, & réiterez tant qu'il n'y ait plus de crête; laquelle étant d'un

gros coq fournira bien trois ou quatre cueillerées de sang, qui donnera tant de vigueur & de force au malade qu'il sera en état de s'aller faire penser. Monconys, tom. III, pag. 95.

174. *Pour les playes par fer, comme coupures, &c.*

R*Ecipe* un charbon tout allumé, & pilez-le fort en cet état avec du sel suffisamment, puis versez sur cela de l'huile d'olive, & appliquez cette composition sur la playe qui sera parfaitement guérie dans quatre ou cinq jours. Monconys, tom. III, pag. 95.

175. *Pour mortifier la Volaille.*

FAites avaller une cueillerée de vinaigre au poulet que vous voulez tuer, & lui ayant tenu un peu de tems le bec fermé tuez-le, & il sera trés-tendre. Monconys, tom. III, pag. 95.

176. *Pour les Hemorroïdes.*

FAites rougir une pêle de fer, puis mettez-y dessus une feuille de choux rouge, & laissez la un peu chauffer des deux côtez, puis appliquez-la ainsi toute chaude, mais non grillée, sur le fondement, & réiterez pendant sept ou huit jours, une fois le matin. Monconys, tom. III, pag. 96.

177. *Pour la Pierre.*

FAites infuser dans un demi-setier de vin blanc, un gros oignon coupé en tranches, l'espace d'une nuit, & bûvez le vin le lendemain matin. Monconys, Journal de ses Voyages, tom. III, pag. 96.

178. De l'Essence de Perse & de la Cephalique.

Ceux qui souhaitteront d'avoir de ces Essences, dont les propietez sont admirables les trouveront à Paris toutes préparées trés-fidellement chez M. Ruviere *Apotiquaire du Roi proche S. Roch.*

L'Essence de Perse est ainsi appellée, parce que c'est un secret venu des Païs Orientaux, & particuliérement du Royaume de Perse où il est fort en usage; c'est un preservatif souverain contre l'Epilepsie, & l'Apoplexie, si on en prend une ou deux fois par semaine, sur tout en hyver une cueillerée à jeun seule, ou mêlée avec deux cueillerées d'eau de betoine. Si les Epileptiques en prennent une ou deux cueillerées au tems de leurs accés, elle les fait passer aussi-tôt. Elle produit souvent le même effet aux personnes surprises d'apoplexie prise en même quantité, & s'il en est besoin on peut réiterer la doze plusieurs fois en un même jour, en toute sûreté.

Elle est excellente pour guérir les vapeurs des femmes, en leur en donnant une cueillerée seule ou mêlée avec deux cueillerées d'eau de fleur d'orange, selon que la vapeur est plus ou moins violente. Elle excite les mois prise à jeun pendant quelque tems. Elle facilite l'accouchement, en donnant trois cueillerées seule au tems des plus grandes douleurs. Elle guérit les fiévres intermittentes, si au commencement du frisson, on en prend une ou deux cueillerées seules, ou mêlées avec quatre cueillerées de bon vin. Il faut continuer pendant trois ou quatre accés.

Appliquée extérieurement, elle guérit les contusions, les playes recentes, nettoye les ulcéres.

C'eſt encore un ſouverain reméde contre la brû-lure apliquée ſur lapartie brûlée.

L'Eſſence Cephalique eſt un Reméde encore plus ſouverain que l'Eſſence de Perſe contre l'Apopléxie. Il ne ſe donne qu'en tems de néceſſité, & la doſe eſt une petite demie cueillerée à chaque fois, que l'on peut réïtérer ſans rien apréhender, s'il en eſt beſoin. Si on en donne en même quantité aux Epileptiques & aux femmes ſujettes aux vapeurs; Ce reméde arrête incontinent le mal; il eſt auſſi excellent contre les coliques. Il guérit pareillement la douleur de dents, ſi l'on en met ſur la dent qui fait mal avec un peu de coton qui en ſoit imbibé. Cette Eſſence appaiſe auſſi la douleur des goutes, ſi on en frote la partie malade, & réſout toutes les tumeurs froides: Il n'y a preſque point de dartres quelle ne guériſſe, ſi l'on les en frotte legérement pendant quelques jours, une ou deux fois par jour.

179. *Reméde pour la fiévre quarte.*

QUe ſi l'on urine avant que la fiévre quarte prenne, & qu'on pêtriſſe aprés un pain avec cette urine, faiſant manger tout le pain à un chien mâle, il prend la fiévre, & le malade guérit.

Monconys, tom, I, pag. 88.

180. *Reméde pour la Gonorrhée.*

Donné par M. D'Arene en 1646.

IL faut faire diſſoudre dans trois pintes d'eau, trois dragmes de Vitriol, puis filtrer cette eau, & en boire trois verres le matin, & ſe promener. Si l'on vomiſſoit par hazard, il faudroit y ajoûter de l'eau fraîche, & continuer huit ou dix jours; puis ſe ſeringuer avec ladite eau,

&

& se purger de trois en trois jours avec de la casse. Monconys, tom. I, pag. 88.

181. *Pour la Louppe.*
de M. Paissonnel Medecin. en 1646

LA tige & les feuilles de l'angélique sauvage broyées simplement dans la main, & appliquées sur une louppe, avec un linge qui les tienne dessus durant quelques heures, & continuant quelques jours ; la louppe guerira entiérement sans incommodité dans quinze ou vingt jours. Monconys, journal des voyages, tom. I, pag. 92. Remede pour dissoudre les Louppes.

182. *Pour mortifier la Volaille.*
de M. Paissonnel, Medecin en 1646.

LA volaille ou la viande penduës mortes à un figuier se mortifient promptement. Monconys tom. I, pag. 92.

183. *Pour les Rossignols.*
de M. Paissonnel, Medecin, en 1646.

LEs branches de figuier guérissent les tayes des yeux des Rossignols : Et lors qu'ils sont hydropiques donnez leur à manger des Cloportes, & ils en gueriront. Monconys, tom. I, pag. 92.

184. *Pour la Pleurésie, les Tumeurs des Chûtes, & les Goutes.*
De M. Paissonnel, Medecin, en 1646.

(a) TÉtrahit, *vel herba Judaïca*, ou la troisiéme espéce de *sideritis*, croissante à l'Isle de Ré, fraîche ou séche, cuite en bonne quantité dans de l'eau, fait une décoction rousse, tirant sur le rouge; frotant de cette décoction fort chaude l'endroit douloureux d'une Pleurésie, la guérit infailliblement, dans deux ou trois fois; & la marque est, que l'eau se brouille & trouble : il faut continuer jusques à ce qu'elle ne se teigne plus : la mê-

(a) Dans Monconys il y a Tetrahi iudaicum, a la place du mot seul ici de TEtrahit.

(b) on a imprimé ici Sideritis, dans Monconys est le mot sidentis.

même décoction est singuliére pour les Tumeurs des Chûtes; & quelquefois sert pour les Goutes. Monconys, tom. I, pag. 92.

185. Autre pour la Pleurésie.

de M. Paissonnel, Medecin, en 1646.

PRenez des étouppes étenduës en gâteau; mettez les dans la poële, & dessus ces étouppes mettez y trois ou quatre pourreaux, le verd, le blanc, & la barbe, pilez les grossiérement; faites en une omelette; la retournant plusieurs fois de côté & d'autre, & sur la fin arrosant les deux côtez avec du vinaigre, & ainsi appliquée chaudement sur la Pleurésie, la guérit dans deux ou trois fois, si elle ne guérit la premiére. Monconys, tom. I, pag. 92 et 93.

186. Autre pour la même.

de M. Paissonnel, Medecin, en 1646.

LE poids d'un écu de sang de bouc, tué en lui coupant la verge & les testicules, bû dans du vin, dans un œuf, ou autre chose, guérit de la *Pleurésie*. Monconys, tom. I, pag. 93.

187. Pour la Fiévre.

de M. Paissonel, Medecin en 1646.

SUr l'anniculaire gauche, une pincée de sel; une amorce de poudre à canon, autant de poivre, & en aussi grande quantité que sont ces trois, de bonne & forte suye de cheminée, trois gousses d'ail, & pour dix-huit deniers de saffran, piler le tout avant que d'y mettre le saffran, & appliquer le tout immédiatement sur la chair, couvert aprés d'un linge bien lié; une heure avant l'accés: l'y laisser continuer, & le tremper tous les matins dans de l'eau-de-vie, & le garder neuf jours. Monconys, Tom. I, pag. 93.

188. *Pour la Dureté de sein.*
de M. Paissonnel, Medecin en 1646.

PRenez deux livres d'huile d'olive, & mettez y dedans une livre & demie de *minium*, puis faites les bouillir dans un chauderon, jusques à ce qu'en les jettant dans de l'eau froide ils aillent au fond, alors mettez y dedans une livre & demie de cire jaune trés-delicatement coupée, & remuant le tout fort, pour l'incorporer, laissez le tout encore sur le feu, jusques à ce que cette compositon paroisse bien incorporée toute ensemble, & bien liée, alors jettez le tout dans un seau d'eau fraîche, & le pêtrissez dedans fort bien, & en faites des rouleaux pour vous en servir d'emplâtre au besoin : il guérit les Duretez de sein, & empêche que le lait ne vienne aprés l'accouchement. Monconys, tom. I, pag. 93.

189. *Reméde éprouvé pour la Goute.*
de M. Reinauld, Maître Ecrivain et Chymiste, en 1646.

℞ BEurre frais, sucre fin, eau-de-vie, huile d'olive, *ana*, faites bouillir le tout dans un pot de terre vernissé, jusques à diminution de la moitié ; & de cette huile ou onguent, qui se garde tant qu'on veut, oignez-en l'endroit douloureux, l'ayant fait chauffer sur une assiette, tout autant chaud que le malade le peut souffrir. Monconys, tom. I, pag. 96.

190. *Autre pour la Goute sciatique.*
de M. Reinauld, Maître Ecrivain et Chymiste, en 1646.

POrtez dans vôtre poche, ou contre la cuisse, entre les chausses & la chemise du côté malade deux pattes d'un liévre tué, entre les deux Nôtre-Dames d'Août & de Septembre, avec cette obser-

observation, qu'il faut la patte de derriére du même côté malade, & la patte de devant de l'autre côté : ainsi à un malade du côté droit, il lui faut appliquer la patte droite de derriére : & la patte gauche de devant : & pour ceux qui ont mal au côté gauche, il leur faut appliquer la patte gauche de derriére, & la patte droite de devant : & à l'instant le mal cessera. Monconys, tom. I, pag. 96.

191. AUTRE.
de M. Reinauld, Maître Ecrivain & Chymiste en 1646.

PRenez la racine de *brionia*, coupez en une petite portion, & creusez aprés le reste de la racine, en sorte que vous y puissiez mettre de la colophone pulvérisée dedans, comme dans un étui ou boëte; puis recouvrez cela avec le morceau que vous avez coupé au commencement; & pendez le tout au Soleil avec une corde, mettez dessous un recipiant de ce que vous voudrez, excepté d'airain; & de la liqueur qui en distillera, que vous conserverez pour l'occasion l'ayant bien chauffée, quand vous vous en voudrez servir; vous oindrez la partie malade, & le mal cessera dans une heure, au plus tard. Monconys, tom. I, pag. 96 et 97.

192. *Remede pour les Hémorrhoïdes.* de M. Marquis en 1646

UNe dragme de sel de plomb, dans une pinte d'eau de mauve; est un excellent remede pour faire rentrer les Hémorrhoïdes, en les bassinant avec ladite eau froide. Monconys, Tom. I, pag. 133.

193. *Trés-beau Vermillon.* de M. Riccardi en 1646.

LA poudre de cochenille mêlée avec de l'alun brûlé, & puis étouffé chaud dans l'eau de plantain, ou de rose, est le meilleur Vermillon qu'on puisse trouver. Monconys, tom. I. pag. 136.

FIN.